

U d' / of Ottawa



39003002348299

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





HISTOIRE LITTERAIRE

*DE LYON*

*300 Exemplaires*

---

12, papier vergé et teinté

---

LYON. — IMPR. ALF. LOUIS PERRIN ET MARINET.

LES  
SIX PREMIERS SIÈCLES  
*LITTÉRAIRES*  
DE LA VILLE DE LYON

PAR

L. DE LA SAUSSAYE

Membre de l'Institut  
Ancien Recteur de l'Académie de Lyon



LYON

AUG. BRUN, LIBRAIRE

Rue du Plat, 13

PARIS

AUG. AUBRY, LIBRAIRE

Rue Séguier, 18

1876



PN

849

.L9L3

1576



A L'ACADEMIE

des

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE LA

VILLE DE LYON



MESSIEURS & CHERS CONFRÈRES,

*Je vous ai dédié cette Étude sur les six premiers siècles littéraires de votre ancienne & illustre Cité. Je vous devais bien cet hommage : Nommé Recteur à Lyon, à la fin de l'année 1856, vous m'avez immédiatement, & par une faveur exceptionnelle, invité à prendre place dans vos rangs, en qualité d'auditeur ; puis, le temps imposé par les statuts pour l'admission d'un membre titulaire étant expiré, en 1857, vous me fîtes l'honneur de m'élire, à l'unanimité des suffrages. Enfin, après mon départ de Lyon, en 1874, avec la même unanimité, vous décidâtes que je resterais attaché à la Compagnie en qualité de membre émérite, quoique je n'eusse pas atteint les vingt ans de titulariat recommandés par vos règlements.*

*Tant de témoignages d'estime m'imposaient de sérieux devoirs ; que n'ai-je pu, avant de vous quitter, Messieurs & chers Confrères, remplir en entier ceux dont j'avais pris l'engagement téméraire dans mon*

*discours de réception! Le premier chapitre d'une Histoire littéraire de Lyon en formait le sujet, vous vous en souvenez : par un autre acte de votre bienveillance, il figure dans vos Mémoires, ainsi que les trois qui l'ont suivi. C'est ce même travail, revu avec soin, augmenté de nouveaux documents, que j'ai l'honneur de vous dédier aujourd'hui. Permettez-moi de vous rappeler le préambule de mon discours; je ne saurais donner à ce livre une meilleure & plus honorable préface.*

*Voici comme je m'exprimais dans la séance publique de l'Académie, le 29 juin 1858.*

### MESSIEURS,

« Au moment de prendre la parole, en présence  
 « de l'auditoire distingué qui se presse dans cette  
 « enceinte, devant l'illustre Académie qui m'écoute,  
 « l'un, si bien fait pour apprécier les choses de  
 « l'esprit, l'autre, juge si compétent pour en décider,  
 « je ne puis me défendre d'un vif sentiment de  
 « crainte. Involontairement, ma pensée se porte  
 « vers les fameuses joutes oratoires de l'Autel de  
 « Rome & d'Auguste, au confluent de la Saône &  
 « du Rhône, & si, comme le prétend le savant tra-  
 « ducteur de Juvénal, Dussaulx, le concours d'un

« public éclairé était si considérable, à ces jeux de  
 « l'éloquence antique, qu'il suffirait à lui seul pour  
 « expliquer la pâleur classique des concurrents, je  
 « ne dois pas m'étonner de la frayeur dont je me  
 « sens le cœur pénétré.

« Ignore, Messieurs, quels étaient les éminents  
 « auditeurs, juges-nés du mérite des compositions  
 « lues aux combats littéraires de cet *Athenæum*;  
 « l'histoire ne mentionne ni leurs noms, ni leurs  
 « œuvres. Ici, le doute ne peut exister : mes yeux,  
 « de quelque côté qu'ils se tournent, aperçoivent des  
 « hommes signalés à l'estime contemporaine par des  
 « luttes glorieuses, ou des travaux couronnés, par  
 « des pages avouées du goût, ou marquées du sceau  
 « de la science.

« Parmi ses illustrations, l'antique *Lugdunum*  
 « compta-t-il jamais des maîtres plus instruits des  
 « préceptes de la morale et de la philosophie, de la  
 « connaissance des lois, des phénomènes de la nature,  
 « des secrets de l'art de guérir, des découvertes de  
 « la science, des progrès de l'industrie, des beautés  
 « de la littérature, des merveilles de l'art, des  
 « mystères de l'archéologie, des événements de  
 « l'histoire?

« Dans cette séance, ainsi qu'aux jours des so-  
 « lennités augustales, des arbitres d'une autorité  
 « tellement reconnue, à l'égard des sujets divers

« sur lesquels s'exerce l'intelligence, doivent rendre  
 « modeste & défiant de soi-même quiconque se  
 « hasarde à prendre la parole devant eux.

« Je me rassure toutefois, en comptant sur l'in-  
 « dulgence des nouveaux confrères que me donne  
 « une élection, honneur récent de ma vie littéraire ;  
 « espérant aussi dans la bienveillance de cette  
 « assemblée, non pour mon discours lui-même, mais  
 « en faveur du sujet que je vais aborder.

« J'ai le dessein, Messieurs, de vous entretenir de  
 « l'histoire littéraire de Lyon, sujet vaste assurément,  
 « puisqu'il embrasse une période de siècles égale,  
 « pour le moins, à la durée des âges déjà parcou-  
 « rus par le christianisme. Je soumettrai aujour-  
 « d'hui à votre appréciation les premières pages  
 « de mon travail & si, dès ce moment, vos suffrages  
 « accueilleraient cet essai, je reprendrais ma tâche &  
 « je la conduirais jusqu'aux temps modernes. Si,  
 « au contraire, je ne paraissais pas avoir approché  
 « du but que je me proposais, vous voudriez bien,  
 « du moins je l'espère, voir, dans mes efforts, un  
 « remerciement pour l'honorable accueil que l'Acadé-  
 « mie a bien voulu me faire, un témoignage de mes  
 « sympathies pour votre ville, pour tout ce qui  
 « touche à son illustration & à son honneur. »






# HISTOIRE LITTÉRAIRE

## DE LYON

---

### I

Origines de Lyon. — Langage de ses premiers habitants. —  
Monuments de sa littérature latine.

N peuple celtique, du nom de *Segusiavi*, occupait primitivement la contrée dont la ville de Lyon est à présent la cité principale. Attestée par de nombreux témoignages historiques, par l'épigraphie locale dont le Musée de cette ville renferme tant de précieux monuments, l'existence de ce peuple ressort encore d'une foule de noms de divinités, d'hommes, de villes, de fleuves, de montagnes de la Ségu-siavie, appartenant à la langue celtique (1).

Ce peuple, à une époque qui correspond à

(1) Noms de divinités : *Mars Segomon*, *Segeſt-a Segusiava*;  
noms d'hommes : *Dovioc-us*, *Ibliomar-us*, *Illiomar-us*, *Olill-us*,

l'âge florissant de Sidon & de Tyr, dut avoir, par ses voisins du littoral méditerranéen & par de fréquents voyages, des relations de commerce avec les Phéniciens, apparus les premiers de tous les anciens peuples navigateurs sur les côtes méridionales de la Gaule. Quelle influence eut, sur la civilisation des Séguisaves, ce contact plus ou moins direct avec une nation polie de l'Orient? Répondre à cette question, dans l'état actuel de nos connaissances, ferait une témérité. Mais quelque lumière pourrait éclairer cette époque reculée, si, comme le savant Zénon Pons a tenté de le faire pour la Provence, de doctes linguistes recherchaient parmi les patois ou dialectes topiques, parlés dans l'étendue

*Vrogen-es*; noms de peuples & de villes : *Segusiav-i*, *Lofunn-a*, *Talves*, *Iseron*, *Lugdun* ou *Lugdun-um*; noms de fleuves : *Arar*, *Rhodan-us*, *Bebrenn-a*; noms de montagnes : *Mercruy*, *Tarare*, &c. — *Mon* ou *moni*, de *Segomon*, semble une finale hiératique, comme dans *Heliogmouni*, autre divinité gauloise. *Oc*, de *Dovioc*, termine *Caradoc*, *Waroc*, *S. Budoc*. On peut rapprocher *Ibliomar* & *Illiomar* de *Viridumar*, *Indutiomar*; *Olill* de *Celtill*, *Pixtill*, *Ambilil*; *Vrogenes* de *Camulogène* : *vro*, le même que *bro*, pays. Rapprochez encore : *Bebrenn* des nombreux *Beber*, *Biber*, *Bibera*, *Bivera*, *Bevero*, en français Bièvre, Beuvron; *Lugdun-um* de *Augustodun-um*, *Cæsarodun-um*, *Magdun-um*, &c., *Segusiavi* de *Segobrigii*, *Segobriga*, *Segusini*, *Segusio*. (Cf. Montfalcon, *Histoire de Lyon*, *Table des noms des personnes désignées dans le Recueil des inscriptions*, t. II, p. 1303 sq., & *Carte du Lyonnais*, du II<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, jointe au tome I<sup>er</sup>.)



du territoire léguaire, les termes, les expressions, les archaïsmes d'une origine phénico-punique incontestée (1).

Dans le cours du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., les Grecs vinrent, en suivant les traces des Phéniciens, se montrer, à leur tour, sur le rivage méridional de la Gaule. Plusieurs érudits modernes leur attribuent la fondation de quelques échelles de commerce dans les îles de l'embouchure du Rhône. Ces premiers établissements helléniques, dus à des commerçants de Rhodes, semblent n'avoir eu qu'une durée éphémère, soit qu'ils n'aient pu se maintenir contre les agressions des indigènes, soit, comme le pensait Walckenaër, qu'ils aient été absorbés par l'émigration phocéenne qui fonda Massalia, la puissante Marseille d'aujourd'hui (2).

Quoi qu'il en soit, six cents ans avant l'ère chrétienne, cette émigration de Grecs asiatiques, conduite par Euxène, débarqua sur la partie du littoral celtique occupé par la petite nation des

(1) Bien que plusieurs noms, cités par Zénon Pons, puissent être susceptibles de controverse, les rapprochements qu'il a faits ont une véritable importance. (V. son Mém., t. 1<sup>er</sup> de la 2<sup>e</sup> série des Antiq. de France, & l'introd. au *Glossaire franç. polygl.*, t. I. p. vij.)

(2) Walckenaër, *Géog. des Gaules*, t. I; Am. Thierry. *Hist. des Gaulois*, t. I, chap. I.

Ségobriges. Sortie victorieuse de sa lutte avec les peuplades celtes & ligures de la contrée, la colonie phocéenne étendit autour d'elle sa domination & sa langue, en établissant des postes militaires, des comptoirs ou *emporia*, en fondant des villes. Ce rayonnement d'une civilisation splendide, dont la première étincelle partit de Rhodes, comme nous l'avons vu, illumina tout le midi du continent gaulois (1). Sur ce vaste territoire, les sciences, les lettres & les arts allumèrent un flambeau qui ne devait plus s'éteindre. A sa lumière, se répandit, de proche en proche, le poétique idiome des Hellènes. Les progrès furent rapides (2). On peut suivre aisément leurs traces jusqu'à la chaîne des hautes montagnes qui constitue l'arête centrale de la France. Au-delà même, à quelque distance, l'oreille exercée du philologue en constate la présence. Pour ne m'occuper que de la Séguisavie, l'influence des

(1) La légende des princes Atepomarus & Momorus, fondateurs de Lugdunum, suivant un livre attribué à Plutarque, est au moins un souvenir affaibli des premières relations de la Séguisavie & de la Grèce. L'établissement d'un comptoir rhodien, dans le voisinage du delta séguisave, a donné lieu, peut-être, à cette tradition confuse, recueillie d'abord par Clitophon, puis copiée par l'auteur, quel qu'il soit, du livre des Fleuves. (*De Fluviis, cap. ult.*)

(2) Voy., sur ces progrès, Am. Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I, chap. 26 à 32; Walckenaër, *Géog. anc. des Gaules*, t. I, pp. 27 à 29; ma *Numism. de la Gaule Narbonn.*, *passim*.

Grecs fut tellement considérable dans cette contrée, que deux siècles après le grand établissement colonial de Plancus, *Lugdunum* possédait encore une littérature & une population helléniques, celle-là florissante, celle-ci nombreuse. Des preuves multipliées existent de ce grand fait historique; nous en citerons quelques-unes.

Quarante ans environ avant l'ère chrétienne, Lucius Munatius Plancus, personnage consulaire, bâtit, par ordre du Sénat, vers le confluent de la Saône & du Rhône, une ville destinée à recevoir des émigrés viennois, chassés de leur cité natale par les Allobroges, & des Romains, amenés par le fondateur. Dès ce moment, apparaît dans l'histoire le nom de *Lugdunum* ou *Lugudunum*, que la cité nouvelle devait rendre, en peu de temps, si célèbre. Jusque là nul écrivain, nul monument n'avait fait connaître le nom que portait la localité choisie pour son emplacement. Cependant l'origine celtique du mot *Lugdunum* fait supposer que, antérieurement à la fondation du consulaire romain, un groupe d'habitations placé dans les environs & sur la hauteur, *dunum*, portait cette appellation commune à plusieurs cités gauloises (1).

Il n'est guère possible, en effet, de supposer

(1) *Lugdunum Convenarum*, dans la Narbonnaise, *Lugdunum*

que ce confluent de deux grands fleuves si favorables aux communications des peuples, dans un temps où les routes n'existaient pas, soit resté dépourvu d'habitants. D'abord, il offrait aux Celtes ce qu'ils recherchaient avant tout, pour leurs demeures, la proximité des fleuves (1). On peut même remarquer qu'ils affectionnaient particulièrement les promontoires & les îles formés par la jonction des cours d'eau (2). Angers, Poitiers, Bourges & nombre d'autres villes des Gaulois, nos ancêtres, sont bâties dans des conditions d'emplacement pareilles. Puis, la convenance du lieu pour le transport des marchandises pouvait-elle échapper à la sagacité commerciale des Phéniciens & des Grecs établis sur la côte? Non sans doute. Ils dûrent avoir là un *emporium*, un comptoir. Peut-être, & ceci est très-probable, y trouvèrent-ils établi, de temps immémorial, un de ces marchés sanctifiés par la religion, où venaient trafiquer, à certaines époques de l'année, toutes les peuplades indigènes du voisinage.

*Batavorum*, Leyde, chez les Bataves, *Lugdunum Clavatum*, Laon, chez les *Veromandui*.

(1) *Fluminum petunt propinquitates*. (Cæs., *De bell. Gall.*, l. VI, c. 30.)

(2) En celtique, *condate*. (Cf. Am. Thierry, *op. laud. sup.*, t. II, chap. I.)

Tout porte donc à conclure que, non loin de la ville de Plancus, se trouvait une réunion d'habitations, du nom celtique de *Lugudun* (grec, Λούγοδοῦνος, latin, *Lugudunum*); que sur ce *dunum* (1) vivait une population, gauloise de race, chez laquelle, depuis fix à sept siècles, les Grecs du littoral avaient fait prédominer leurs arts, leurs habitudes sociales, en partie leur langue. Cette population celto-grecque, réunie aux habitants de la ville romaine, apporta parmi eux les arts, les habitudes & les idiomes dont elle se servait (2).

Ces idiomes persistèrent longtemps; c'est le

(1) Cf. l'anglo-saxon *ton* ou *toun*: Northamp-ton, Southamp-ton, Doning-ton; le gothique, *tuna*: Sig-tuna; l'anglais *town*, formes empruntées aux Kymris par les Germains & les Scandinaves, ou par les Kymris à ces derniers, lors du séjour des deux races dans une région commune, ou puisée plutôt par l'une & par l'autre à la source de tous les idiomes indo-européens.

(2) Au surplus, à l'extrémité du delta lyonnais existait un *condate* ou *vicus* de confluent. (De Boissieu, *Inscrip. ant. de Lyon*, p. 19.) Ce devait être assurément le siège de l'*emporium* ou marché. Mais, dans mon opinion, un grand nombre d'autres hameaux du même genre devaient s'élever à quelque distance de l'oppidum gaulois ou *dunum*, leur commun refuge en cas d'alarme. Cette disposition d'habitations dont j'ai cru reconnaître des traces dans d'autres anciennes villes, telles que Blois & Poitiers, par exemple, se perpétua jusqu'à la fin du moyen-âge. Durant cette période non moins troublée que l'ère gauloise, le château féodal ou *castellum* remplaça constamment le *dunum* de nos ancêtres.

propre des langues une fois établies, de se maintenir parmi les peuples. Les exemples de cette durée sont nombreux dans l'antiquité & dans les temps modernes. Ainsi, depuis près de trois siècles, notre langue nationale, arrivée à sa perfection, a produit une foule de chefs-d'œuvre qui l'ont popularisée dans le monde. Devenue la langue universelle du goût, du progrès & de la diplomatie, elle se parle partout où s'assemblent les hommes civilisés de ce temps; néanmoins, telle est, depuis la chute de l'empire romain, la persistance des idiomes particuliers ou patois parlés en France, que son noble idiome national, malgré sa force d'expansion, ne règne pas seul encore sur notre territoire. A l'heure où j'écris, la plupart des dialectes provinciaux existent, sans paraître atteints de désuétude. Plusieurs même ont une littérature florissante qui peut donner à ceux qui la cultivent l'illustration & la gloire. Le même phénomène se remarque dans les langues des principales nations européennes possédant une littérature; toutes voient prospérer à côté d'elles, dans leur région propre, ou les dialectes dont elles se sont formées, ou les idiomes qui les ont précédées.

Et maintenant, si l'on considère que tous les grands idiomes littéraires de l'Europe moderne

n'ont pu, malgré la puissante ressource de l'imprimerie, triompher des dialectes qui leur sont juxta-posés, on sera moins surpris de voir les langues de l'antiquité, privées de ce mode de diffusion si merveilleux de la typographie, acquérir une certaine durée. Il fallait nécessairement de grands bouleversements politiques, ou de longues séries d'âges, pour introduire de nouvelles formes de langage. Encore, les anciennes persistaient-elles dans les populations, longtemps après la chute de ce que nous appelons des nationalités. Que de provinces de l'Empire, par exemple, ont parlé grec & latin, quand Constantinople & Rome avaient cessé d'être les métropoles de la civilisation grecque & de la nationalité latine (1) ?

Or, dans la partie de la Séguisavie qui avoisine le delta du Rhône, trois idiomes étaient usités

(1) On peut même dire, à la rigueur, qu'un idiome ne se perd jamais. Il se métamorphose, puis apporte un irrésistible contingent à ceux que l'usage introduit, ou que la conquête impose à sa place. En Algérie, depuis moins d'un demi-siècle, les mots, les idiotismes de la langue arabe n'ont-ils pas accru d'une manière surprenante le fonds déjà si riche de la langue française ? Les bulletins de nos armées, les récits de nos voyageurs, les colonnes de nos journaux, les pages de nos livres sont remplis de ces expressions, de ces phrases, que personne aujourd'hui n'ignore ou n'évite dans la conversation : Faire une *razzia*, prendre son *burnous*, demander l'*aman*, &c.

au moment de la colonisation romano-vienoise de Lugdunum. Introduits, comme je l'ai dit, dans la ville de Plancus par ceux des habitants de la contrée qui vinrent se joindre aux colons du consulaire ; apportés par les émigrés de Vienne eux-mêmes, ces idiomes acquirent promptement droit de cité, & ils devinrent, jusqu'à la prédominance de l'élément latin, le seul moyen de communication possible entre les Celto-Hellènes de Lugdunum & leurs nombreux compatriotes restés dans les villes environnantes.

Ces idiomes ségusiaves étaient au nombre de trois : le celtique, l'idiome indigène, le grec importé du littoral, & le grec rustique issu de la réunion des deux autres, comme, plus tard, du mélange des langues celtique, latine & germanique sortira le roman, ou latin rustique de la Gaule.

Jusqu'à ce jour, la science ne connaît aucun monument épigraphique ou paléographique du grec vulgaire ayant cours en Ségusiavie (1).

(1) Il existe, de l'idiome gaulois, un spécimen authentique qui peut donner une juste idée de ce qu'il pouvait être, aussi bien dans le pays des Ségusiaves que dans tous ceux où pénétrait la civilisation hellénique. C'est une inscription, trouvée en 1840, à Vaifon, l'ancienne *Vasio* des Voconces, & déposée, depuis, au musée d'Avignon. Elle était encore inédite lorsque je la publiai dans ma *Numismatique de la Gaule-Narbonnaise* (p. 163). Elle



Quant au grec pur, il a laissé dans *Lugdunum*, aux premier & deuxième siècles, de trop nom-

est relative à la consécration d'un sanctuaire, *νεμητόν*, par le Gaulois *Segomar*, natif de Nîmes, *Νεμυύσχατις*, au dieu phénicien *Belisamis*, *Βηλίσχαμις*, & doit d'autant mieux intéresser la contrée lyonnaise, que le nom du consécrateur némaufate, *Segomar*, rappelle par son radical initial le *Segu* (*Segou*) de l'appellation ethnique *Segusivus*, & le *Sego* du vocable hiératique *Segomon*, divinité topique des Sequanes, adorée à Lugdunum. A tous ces titres, il me semble important de la reproduire dans un travail consacré à l'histoire littéraire de leurs descendants :

CE F O M A P O C (1)

O T I A A O N E O C

T O O T I O T C

N A M A T C A T I C

E I Ω P O T (2) B I A H

C A M I C O C I N (3)

N E M H T O N (4)

*Segomarus Villoneus, Tuti filius, Nemaufensis, consecravit Belisami hocce fanum.* On remarquera dans cette inscription les mots *EIΩPOT* & *COCIN*, à rapprocher de *IEVRV* & de *SOSIN* qui figurent dans plusieurs inscriptions, & n'ont été que récemment expliqués d'une façon satisfaisante. Dans le *Bulletin de la Société des Antiq. de l'Ouest*, années 1853-55, p. 321, M. l'abbé Auber hésite encore sur le sens du mot *IEVRV*. Un *Segomarus* & un *Toutus* figurent dans les inscriptions rapportées par le savant abbé,

(1) Identique à *Sigmar*, *Sigomarus*, des Germains & des Scandinaves; c'est, parmi nous, *Simar* & *Simier*.

(2) Cf. l'ancien armoricain *eureu*, anc. gall. *oreu*, *fecit*; anc. hibern. *iurad*, *factum est*.

(3) Le pronom démonstratif hibernien *fo*, *sin*, mais redoublé. (Cf. Zeuss, *Gramm. Celt.*, pp. 346-47, 2<sup>e</sup> édit.)

(4) *Nemetos*, ayant sa racine dans l'hibernien *naohm*, saint, sacré, le sanctifié *nam*, s'incliner respectueusement, adorer, a le sens de lieu d'adoration, lieu consacré, temple. Il garde encore cette signification dans le Concile de Leptines, au VI<sup>e</sup> siècle : *De SACRIS sylvarum quæ NIMIDAS vocant*.

breuſes traces épigraphiques, hiſtoriques & littéraires, pour qu'on puiſſe lui refuſer une part notable du mouvement intellectuel chez les Séguſiaves, lors de la fondation de leur capitale.

Les noms grecs, révélés par les monuments épigraphiques, ſont en nombre ſi conſidérable que, pour expliquer cette circonſtance ethnologique, M. Monfalcon, dans ſon excellente Hiſtoire de Lyon (1), admet une colonie de Grecs de l'Asie-Mineure parmi les éléments de la population de Lugdunum. Au II<sup>e</sup> ſiècle, beaucoup de ces noms, d'origine gréco-ionienne, ſe ſont voir encore ; on les remarque ſurtout parmi ceux des martyrs de l'Égliſe lyonnaiſe. « Lyon, dit à  
« ce ſujet M. Amédée Thierry, ville induſtrielle  
« & opulente, principal entrepôt du commerce  
« entre l'Italie & les pays au nord des Alpes,  
« renfermait beaucoup d'Asiatiques (2). » Il faut que la langue des Hellènes ait jeté de bien profondes racines dans tout le ſol de la Gaule, au ſud de ſes montagnes intérieures, puisſque, l'an 340, l'oraiſon funèbre de Conſtantin-le-jeune ſe

& les inſcriptions de la Séguſiavie nous ſont connaître le furnom Toutia. (Cf. Roger de Belloguet, *Ethnogénie gauloiſe*, 1<sup>re</sup> partie, p. 199 ; H. Monin, *Monuments des idiomes gaulois*, pp. 63-64 ; Ch. Lenormant, *Rev. numiſm.*, 1858, pp. 153, 154, en note.)

(1) T. II, p. 1303, aux tables.

(2) *Hiſt. de la Gaule ſous l'Admin. romaine*, t. II, p. 176.

prononce en grec devant le peuple d'Arles assemblé, et que, dans le VI<sup>e</sup> siècle, sous l'épiscopat de saint Césaire, la même langue est encore celle de l'office divin dans les églises de cette ville célèbre (1).

Il est probable que cet ionien de Phocée disparut plus rapidement de Lyon, moins rapproché de Marseille que la capitale de l'ancien royaume de Bourgogne. En effet, on le voit céder la place au latin, ou se fondre dans les dialectes vulgaires, d'autant plus vite qu'il s'éloigne davantage du littoral, berceau de l'influence hellénique dans la Gaule méridionale. Tandis que, du IV<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle, il est obligé de partager avec le latin la célébration de l'office dans la primatiale de la Gaule celtique (2), il est toujours, au VI<sup>e</sup>, la langue du peuple & de la liturgie du diocèse d'Arles, &, plus près du rivage méditerranéen, il me paraît rien perdre de son éclat. Cent ans environ après J.-C., Tacite disait de Marseille, que chez elle l'*élégance grecque* se mariait avec bonheur aux habitudes réservées de la vie provinciale (3).

(1) *Hist. litt. de la France*, t. I, I<sup>re</sup> partie, p. 103.

(2) Cf. Bulliot, *Essai histor. sur l'abbaye de St-Martin*, t. I, p. 47.

(3) *Maffiliam locum græca comitate & provinciali parcimonia mixtum ac bene compositum.* (Agric., iv.)

Vers la fin du règne de Louis XIV, on retrouvait encore des traces de cet hellénisme, aux environs de la ville, dans les chants des vigneron. Écoutons là-dessus le spirituel traducteur des romans de chevalerie, le comte de Tressan :  
« Feu mon père, dit-il, homme très-savant, a  
« vérifié que les vigneron des environs de  
« Marseille chantent encore, en travaillant,  
« quelques fragments des odes de Pindare sur  
« les vendanges : il les reconnut, après avoir  
« mis par écrit les mots de tout ce qu'il en-  
« tendit chanter à vingt vigneron différents.  
« Aucun d'eux n'entendoit ce qu'il chantoit, &  
« ces fragments, dont les mots corrompus  
« ne pouvoient être retenus qu'avec peine,  
« s'étoient conservés de génération en généra-  
« tion par une tradition orale (1). »

Je ne fais si je m'abuse, mais il me semble que ce qui précède jette quelque lumière sur l'origine & la permanence du grec au Lugdunum romain, vers le temps qui suivit la fondation de cette ville.

Il est, d'autre part, acquis à l'histoire que des jeux ou combats d'éloquence, en grec & en latin, avaient été institués à Lyon, dans le 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Je ne crois pas de mon

(1) *Discours prélim. sur les Romans françois*, t. VII, p. 3 de l'édition d'Evreux, 1796.

sujet d'examiner si, célébrés d'abord en l'honneur d'Auguste, puis accrus par Caligula, ces concours littéraires tenaient de ce féroce & insensé prédécesseur de Claude le programme plus que sévère auquel Juvénal fait allusion dans ces vers si connus de la première satire :

*Palleat ut. . . . .*  
*Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.*

Pâle comme un rhéteur, tremblant d'émotion,  
 Qui monte sur l'autel des concours de Lyon.

Je m'arrête à cette circonstance, admise par tous les historiens, qu'une sorte d'affaut d'éloquence grecque & latine avait lieu à Lyon, à l'autel de Rome & d'Auguste, *ad aram* (1).

(1) *Satyr. I, 42 à 44.* — Voici la manière naïve dont un vieux traducteur de Juvénal rend compte du programme : « Caligula  
 « institua, ainsi que Suétone nous apprend, des concours d'élo-  
 « quence à Lion, ville des plus fameuses du royaume de France,  
 « & dans l'Athénée, qu'on nomme aujourd'hui Efnay, près du  
 « confluent du Rhosne & de la Saône, avec cette loy que les vain-  
 « cus estoient obligez de composer quelque pièce d'éloquence à  
 « la louange des victorieux, ou de leur donner quelque prix, &  
 « qu'en cas que leurs discours ne fussent pas approuvez ils seroient  
 « obligez de les effacer avec la langue, si ce n'est qu'ils n'aimas-  
 « sent mieux estre sustigez & plongez dans le fleuve ; ce qui  
 « donnoit un juste effroi à tous ceux qui se présentoient dans  
 « cette Académie, aufquels Juvénal fait par allusion une applica-  
 « tion qui paroist fort outrée. » (*Traduct. de Juvénal*, par M. de Silvecane, président en la Cour des monnoyes. Paris, 1690.)

De longues discussions se sont élevées, dans ces derniers temps,

Ainsi, une part était réservée à la langue grecque. Pour que, au détriment de la langue officielle, de la langue des conquérants, une pareille disposition ait été prise, il faut nécessairement supposer un auditoire capable de comprendre, un public assez instruit pour décider. Or, cet auditoire, ce public, comme je crois l'avoir démontré, existait, non-seulement à Lyon, mais dans les contrées voisines. La solennité des jeux l'attirait en foule, car les savants auteurs de l'Histoire littéraire de la France disent : « Lyon, « avant ce temps, était un lieu de très-grand « abord. L'assemblée qui se trouvoit à cette « sorte de spectacle nouveau ne pouvoit donc « qu'être fort nombreuse (1). »

parmi les érudits lyonnais, sur l'emplacement de l'*ara lugdunensis*. D'après Grégoire de Tours, cet emplacement se serait nommé *Athanacum*, aujourd'hui Ainay. Mais où commençait, où finissait, où se trouvait cet emplacement, lorsque lui fut imposé le nom d'*Athanacum*? Là git la difficulté, difficulté d'autant plus sérieuse que dans l'archipel formé à la réunion des deux grands cours d'eau de la Saône & du Rhône l'étendue & le nombre des îles devaient varier sans cesse ; ce que confirment, au surplus, l'*ad* & l'*inter confluentes*, tour à tour employés sur les marbres du musée de Lyon. (Cf. les deux principaux ouvrages publiés contre & pour Ainay, où se trouvent rappelés tous les autres : *Notice sur la découverte des restes de l'autel d'Auguste à Lyon*, par E.-C. Martin Daufligny, Lyon, 1863 ; *Ainay, son autel, son amphithéâtre & ses martyrs*, par A. de Boissieu, Lyon. 1864.)

(1) Tome I. pp. 137-138.

Les siècles n'ont laissé subsister aucune des pièces d'éloquence qui sortirent victorieuses de ce concours en deux langues. Il est donc impossible d'émettre un jugement sur leur valeur littéraire. Tout ce qu'il est permis de conjecturer, d'après quelques passages des écrivains de Rome, rapportés plus loin, c'est que le mérite des lauréats ne laissait pas que d'être remarquable : plusieurs d'entre eux même purent appartenir à la population lettrée de Lugdunum.

Bien que venue la dernière, cette population, alors, paraît avoir été assez nombreuse pour donner naissance à des cours publics, à des compositions diverses, à des librairies. Néanmoins, à la réserve des lettres de Plancus qui font partie de la collection épistolaire de Cicéron, d'un discours fameux de l'empereur Claude & des poésies de Germanicus, les âges n'ont presque rien épargné des œuvres purement latines composées à Lyon ou par des Lyonnais, dans le cours des deux premiers siècles de l'ère vulgaire. L'absence de monuments littéraires appartenant à cette grande ville est donc à peu près complète dans l'âge d'or de la poésie & de la prose romaines. Malgré cette lacune fâcheuse, je vais, recueillant çà & là les témoignages de l'antiquité, tenter une appréciation du mouvement littéraire latin

de Lugdunum, durant cette glorieuse période qui va d'Auguste à l'héritier de Marc-Aurèle.

Dès le I<sup>er</sup> siècle, la langue des Romains paraît avoir fait des progrès dans le delta séguisave. Je pourrais alléguer un passage connu d'Horace ; mais il peut s'appliquer aussi bien au Rhône de la Narbonnaise qu'au Rhône de la Séguisavie (1). Je rencontre d'autres preuves. Par exemple, au nombre des illustres Gaulois de la Narbonnaise dont l'empereur Claude, dans le célèbre discours que j'analyserai tout à l'heure, rappelle l'entrée au Sénat romain, figurent plusieurs personnages de Lyon & d'Autun. Entre ces nobles étrangers & les candidats nationaux ou italiens, il devait exister une bien légère différence morale, intellectuelle & littéraire, puisque l'Empereur, au sujet de cette admission, se demande quel motif il y a de préférer un Italien à un habitant de la province (2).

Est-ce à Lugdunum même que se formèrent ceux de ses enfants que les vieux Quirites jugèrent dignes de siéger parmi les pères conscrits de la ville éternelle ? Je le crois, bien que l'histoire ne le dise pas. Lyon assurément possédait

(1) . . . . . *Me peritus*  
*Discet Iber, Rhodanique potor.*  
 (Od. II, xx, 19.)

(2) *Num Italicus Provinciali potior est ?* (Ann., lib. II, c. 24.)



une école. Sans avoir l'importance de celle d'Aulun, elle ne laissait pas que d'être florissante, car on assure que Julius Florus, célèbre rhéteur de l'époque, y professa les belles-lettres, & que Julius Secundus, son neveu, orateur non moins célèbre, y fit ses études (1). Le II<sup>e</sup> siècle la vit sans doute à son apogée. Une lettre de Plin-le-Jeune à Geminius, savant Gaulois, son ami, nous révèle l'existence de bibliopoles, ou libraires, à Lugdunum, dès le règne des Antonins. « J'ignorais, dit le panégyriste de Trajan, que « Lyon possédât des libraires; je suis heureux « d'apprendre que mes écrits y trouvent des « acheteurs & y sont accueillis avec non moins « de faveur qu'à Rome (2). »

Ainsi, dès le commencement du I<sup>er</sup> siècle, il existait dans Lugdunum un foyer de littérature latine, qui n'a cessé de grandir dans le cours du siècle suivant, foyer d'où se sont projetés, comme autant de rayons lumineux, des hommes érudits, des orateurs, des poètes, des savants. Voyons maintenant quels ils furent & quelles sont leurs œuvres.

(1) *Hist. litt. de la France*, t. I, pp. 177 à 216.

(2) *Bibliopolas Lugduni esse non putabam, ac tanto libentius ex litteris tuis cognovi venditari libellos meos, quibus peregre manere gratiam, quam in Urbe collegerint, delector.* (Epist. IX, II, ad Gem.)

Au premier abord, il peut paraître extraordinaire de voir mettre au nombre des illustrations littéraires de Lugdunum Plancus qui, né & élevé à Rome, est resté, dans la première partie de sa vie, étranger au pays des Séguisaves; mais en plaçant ce consul romain parmi les citoyens illustres de Lyon, je ne crois manquer ni à la vérité historique ni à la vérité littéraire. Fondateur de Lugdunum, non-seulement il a vécu dans nos murs de la vie de nos pères, mais il y a écrit presque toutes les lettres qui nous restent de lui. Je puis d'ailleurs invoquer, en faveur de mon opinion, l'autorité des historiens mes prédécesseurs; la plupart n'ont pas hésité à rattacher à l'histoire des lettres, dans la ville de Lyon, les écrits de son fondateur (1).

Je n'ai point à retracer sa vie dans son entier; j'en ferai seulement ressortir le côté purement littéraire.

Plancus ne doit pas toute sa célébrité à la guerre & à la politique; il appartient à cette génération de Romains distingués qui, dépouillant la vieille rudesse latine, tinrent à honneur, depuis Scipion l'Africain, de se faire remarquer par la politesse des mœurs & l'éclat des talents.

(1) Colonia, *Hist. litt. de Lyon*, t. I, part. II, p. 2; Monfalcon, *Hist. de Lyon*, t. I, p. 54.

En sa double qualité d'ami des lettres & de philosophe, *sapiens* (1), il dut entretenir des relations amicales avec quelques-uns des beaux-esprits du règne d'Auguste, les Tucca, les Varius, les Gallus, les Virgile, puisqu'il vécut dans l'intimité du premier des lyriques latins. Horace, en effet, lui dédia l'une de ses meilleures odes, la 7<sup>e</sup> du 1<sup>er</sup> livre :

*Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mitylenen,*

dans laquelle le poète épicurien exhorte notre consul à chercher dans le vin & la joie l'oubli des inquiétudes & des fatigues de sa vie :

... *Sic tu sapiens, finire memento*  
*Tristitiam, vitæque labores*  
*Molli, Plance, mero ; seu te fulgentia signis*  
*Castra tenent, seu densa tenebit*  
*Tiburis umbra tui. . . . .*

Use donc largement d'une douce liqueur ;  
 Bois l'oubli de tes maux & charme ta douleur,  
 Plancus, sous ses drapeaux que Bellone t'enchaîne,  
 Ou que du frais Tibur l'ombrage te retienne.  
 (Trad. de ED. LE CAMUS, 1855.)

Plancus avait étudié l'art oratoire sous Cicéron. Grâce aux leçons de ce grand maître, il devint lui-même, en peu de temps, un orateur insigne, *insignis*, pour me servir de l'expression de saint

(1) V., p. 84, le passage cité de l'ode d'Horace, 7 du liv. 1<sup>er</sup>.

Jérôme, qui traduit une épithète du texte perdu d'Eusèbe (1). Asconius Pedianus semble partager l'opinion du chroniqueur grec, lorsqu'il appelle T. Plancus, *le frère de Plancus l'orateur* (2).

Je ne connais aucune composition littéraire qu'on puisse lui attribuer avec certitude ; il faut donc s'en tenir à ses lettres, qui nous ont été transmises avec la correspondance de Cicéron. Elles sont au nombre de douze & se trouvent, avec les réponses, au commencement du X<sup>e</sup> livre des *Epîtres familières*. Leur réputation paraît avoir été très-grande à Rome. Quelques érudits ont osé même, dans l'avant-dernier siècle, les comparer à celles de Cicéron, notamment la 8<sup>e</sup>. Malheureusement, les meilleures lettres de Plancus ne sont pas venues jusqu'à nous. Il en est une surtout dont nous devons regretter la perte, celle qu'il adressait au Sénat romain, *des quartiers de la Gaule, où il commandait à trois légions* (3). L'illustre compagnie en entendit la lecture avec une faveur marquée. « Je ne crois pas, écrit Cicéron à son disciple, que de mémoire d'homme on ait lu dans le Sénat de dépêche

(1) *Lucius Munatius Plancus, Ciceronis discipulus, orator insignis.* (S. Hieron. in Euseb., Chron.).

(2) Victor Le Clerc, *trad. de Cicéron*, t. XVI, p. 437.

(3) Colonia, *Hist. litt. de Lyon*, ibid.

« plus honorable, plus digne d'être applaudie,  
 « ni faite plus à propos que votre lettre, mon  
 « cher Plancus... Elle a reçu de grands applau-  
 « dissements dans le Sénat, continue-t-il, mais  
 « ne les attribuez pas tous à vos services, à votre  
 « zèle pour la république, à l'importance de  
 « l'affaire dont vous parlez ; une grande part en  
 « revient à la dignité de vos expressions, à la  
 « noblesse de vos pensées (1). »

Toute la correspondance de Cicéron & de Plancus roule sur les guerres intestines qui menaçaient l'existence de la république, sur la conduite que doit tenir le fondateur de la colonie de Lugdunum, sur les espérances qu'il inspire aux amis de l'ancienne constitution. Cicéron l'exhorte, au nom de l'amitié qui les unit, au nom du père de Plancus, qui fut aussi son ami, à rester fidèle à la république. Plancus, en effet, mis dans l'impuissance de la sauver, fut le dernier des généraux qui désespérèrent de sa cause. Telle était l'opinion que Cicéron avait de lui, que, dans la lettre première du X<sup>e</sup> livre, il

(1) *Nihil post hominum memoriam gloriosius, nihil gratius, ne tempore quidem ipso opportunius accidere vidi, quam tuas Plance, litteras..... Recitatae sunt tuae [litterae] non sine magnis quidem clamoribus : quum rebus enim ipsis essent & studiis beneficiisque in rempublicam gratissimae tum erant gravissimis verbis & sententiis.* (Epist. 16, lib. x.)

lui disait : « Je tremble pour la patrie & je suis  
 « agité surtout par l'attente de votre consulat,  
 « qui est encore si éloigné, mon cher Plancus,  
 « que nous sommes réduits à souhaiter de pou-  
 « voir conserver jusqu'alors un reste de vie à la  
 « république. »

C'est ce qui n'arriva point ; Cicéron périt, comme on fait, assassiné par l'ordre des triumvirs, avant le consulat tant souhaité.

La meilleure, la plus justement estimée des douze lettres qui nous restent de Plancus, est la troisième. L'auteur devait l'avoir composée avec beaucoup de soin, car elle était une sorte d'exposition solennelle de ses principes & de son plan de conduite, adressée au Sénat & au peuple romain. Je citerai le commencement de cette lettre, dont la latinité, d'une pureté exquise, a frappé tous les traducteurs & commentateurs :

PLANCUS, IMP., CONS. DES., COSS., PR.,  
 TRIB. PLEB., SEN., POP. PL. Q. R. S. D.

*Si cui forte videor diutius & hominum expectationem & spem reipublicæ de mea voluntate tenuisse suspensam : huic prius excusandum me esse arbitror, quam de insequenti officio quidquam ulli pollicendum. Non enim præteritam culpam videri volo redemisse, sed optimæ mentis cogitata jampridem maturo tem-*

*pore enuntiare. Non me præteribat, in tanta sollicitudine hominum & tam perturbato statu civitatis, fructuosissimam esse professionem bonæ voluntatis; magnosque honores ex ea re complures consecutos videbam. Sed, quum in eum casum me fortuna demisisset, ut aut, celeriter pollicendo, magna mihi ipse ad proficiendum impedimenta opponerem; aut, si in eo mihi temperavissem, majores occasiones ad opitulandum haberem: expeditius iter communis salutis, quam meæ laudis, esse volui.*

Je ne puis mieux faire que d'emprunter, pour la traduction de ce passage, la plume aussi élégante que fidèle du savant continuateur de l'Histoire littéraire des Bénédictins, Victor Le Clerc.

« Plancus, Imperator, consul désigné, aux  
« consuls, aux préteurs, aux tribuns du peuple,  
« au Sénat & au peuple romain, salut.

« De la Gaule, mars 710.

« Comme on pourrait m'accuser d'avoir  
« tenu trop longtemps en suspens l'attente des  
« hommes & l'espérance de la république, je  
« me crois obligé de justifier ma conduite avant  
« que de m'engager pour l'avenir par des pro-  
« messes. Je ne veux point que l'exécution de  
« ces promesses soit regardée comme la répa-  
« ration d'une faute passée, & je suis bien aise

« d'expliquer, quand il en est temps, les an-  
« ciens sentiments d'un cœur qui n'a rien à se  
« reprocher. Dans l'agitation de tous les esprits  
« au milieu du trouble qui règne à Rome,  
« je n'ai point ignoré qu'il y avait beaucoup  
« d'avantages à faire éclater de bonnes inten-  
« tions ; & j'ai remarqué que beaucoup de per-  
« sonnes ont pris utilement cette voie pour se  
« procurer de grands honneurs. Mais voyant  
« aussi que, dans la situation où la fortune  
« m'avait placé, je pouvais faire naître des  
« obstacles à mes espérances, en me hâtant de  
« promettre, & qu'au contraire un peu de mo-  
« dération me ferait trouver plus d'occasions  
« de me rendre utile, j'ai pris le chemin qui  
« conduisait au salut public, plutôt que celui  
« de ma propre gloire. »

Tel fut l'homme éminent à qui Lyon doit son existence. Peut-être faut-il chercher dans l'impulsion donnée d'abord par ce consulaire romain l'origine de la tendance littéraire qui s'est manifestée de si bonne heure dans cette ville. Pour les cités, comme pour les individus, tout dépend le plus souvent des commencements.

Plancus vivait encore, lorsque naquit à Lyon, vers l'an de Rome 723, ce Julius Florus dont je



parlais tout à l'heure. Il fit ses premières études dans sa ville natale, & ne vint qu'à l'âge de dix-neuf ou vingt ans à Rome, où son talent d'orateur lui valut de Quintilien le titre de *prince de l'éloquence des Gaules* (1). Revenu à Lyon, vers la fin de sa carrière, il professa publiquement l'art de bien parler (2). On ne connaît de cet orateur que de courts fragments d'un discours contre un certain Flaminius. Ils ont été conservés par Sénèque, qui assistait souvent à ses plaidoyers (3).

Il eut pour neveu, comme nous l'avons dit, Julius Secundus, qui fit également ses études à Lyon. Quintilien nous a laissé dans ses *Dialogues* un assez grand éloge de Secundus dont il était l'ami (4).

Lugdunum peut revendiquer une plus éclatante renommée, celle de Germanicus. On ne trouve, il est vrai, dans les anciens auteurs, aucune mention expresse du lieu de sa naissance ; mais une lecture attentive des textes historiques démontre que sa mère Antonia lui donna le

(1) Quintil., *Inst. orat.*, lib. x, cap. 3.

(2) Quintil., *ibid.*, cap. 1. — *Hist. litt. de la France*, t. 1, page 177.

(3) Senec., lib. iv, *controv.*, 25.

(4) Quintil., *Dial. or.*, n<sup>os</sup> 21 & 23.

jour dans la ville de Plancus, où elle résidait pendant les guerres des Rhétiens & des Allamans dirigées par Drusus.

Germanicus cultiva les lettres grecques & latines. Suétone lui attribue plusieurs comédies en langue grecque ; elles sont malheureusement perdues (1).

Les discours en langue latine que ce prince prononça dans le Sénat, à la tête des troupes & au lit de mort, n'ont laissé dans Tacite que des lambeaux d'une fidélité de reproduction très-douteuse. Pourtant si les *Annales* ne nous donnent que le texte approximatif, elles ont du moins le mérite de nous faire connaître la pensée.

Le principal ouvrage latin du fils de Drusus est la traduction hexamétrique des *Phénomènes d'Aratus de Cilicie* ; Germanicus l'accompagna de notes sous forme de commentaires, puis de fragments des *Pronostics* en grands vers, également pris d'Aratus & d'autres astronomes grecs. Cette traduction est moins paraphrasée que celles de Cicéron & d'Aviénus, mais d'une vérification plus négligée. L'œuvre originale, œuvre didactique, formée d'une trame continue

(1) Suet., *Cæs.*, lib. 11, c. 37.

de descriptions, ne réclamait du traducteur que la science du mètre poétique & cet art du versificateur indispensable à qui veut rendre un poème par un poème. Cicéron, génie peu poétique, mais rompu à toutes les finesses de la langue, & Rufus Aviénus, l'un des Delille de son temps, s'acquittent passablement de leur tâche. Germanicus a moins de bonheur. On peut dire de ce grand homme de guerre, enlevé si jeune à l'affection de ses concitoyens, que chez lui la lyre cédait à l'épée. Dans son début, cependant, il a eu une inspiration heureuse en substituant à l'*ab Jove principium* sacramentel une invocation à son père, le noble & magnanime Drusus. Le style n'est pas indigne de ce mouvement d'affection filiale, bien qu'un peu obscur ; mais le texte semble altéré :

*Ab Jove principium magno deduxit Aratus  
Carminis ; at nobis genitor, tu maximus auctor,  
Te veneror, tibi sacra fero, doctique laboris  
Primitias. . . . .  
Nunc vacat audaces in cælum tollere vultus  
Sideraque & varios cæli cognoscere motus,  
Navita quid caveat ; quid vitet scitus arator,  
Quando ratem ventis, aut credat semina terris.  
Hæc ego dum lætis cogor prædicere musis,  
Pax tua ; tuque adsis nato, numenque secundis.*

« A Jupiter d'abord Aratus rend hommage,  
 « moi je ne m'adresse qu'à toi, ô l'inspirateur  
 « de mes chants, ô mon illustre auteur! Oui,  
 « seul objet de mon amour & de mon culte,  
 « reçois les prémices de ce travail, fruit de  
 « l'étude..... Voici qu'un moment de loisir  
 « m'invite à diriger dans le ciel un regard  
 « audacieux, à discerner les constellations & les  
 « mouvements divers de la région sidérale, &  
 « les phénomènes que doit craindre le nocher,  
 « que doit éviter l'expérimenté laboureur, prêts  
 « à confier aux flots le navire, aux sillons la  
 « semence. Veuille donc, pendant que j'essaie  
 « à moduler ces vers au gré de muses complai-  
 « santes, de ton influence assister ton fils & fa-  
 « voriser son enthousiasme (1)! »

On remarquera *scitus arator*, *lætis musis*, épithètes que leur faiblesse qualificative n'élève guère au-dessus de ce que nous nommons des chevilles. Germanicus me semble atteindre à plus d'élégance dans plusieurs de ses descriptions, & surtout dans l'invocation à la vierge céleste, la divine Astrée, reine des siècles d'innocence. Les quatre âges introduits par Aratus revivent

(1) Je lis : *Pace tua tuque adfïs nato...*, c'est-à-dire, « de ta bienveillance encourage ton fils ; » mais Wernsdorf maintient *Pax tua, tuque.....*, leçon de Scaliger.

dans l'imitation de son traducteur ; j'en détache ce commencement où se trouve un récit fort remarquable du premier âge :

*Quam te, diva, vocem ? tangunt mortalia si te  
Carmina, ne surdam præbas venerantibus aurem.  
Exosa heu ! mortale genus, medio mihi cursu  
Stabunt quadrupedes, & flexis lætus habentis  
Teque tuumque canam terris venerabile numen.*

*Aurea pacati regeres quum sæcula mundi  
Justitia inviolata malis, placidissima virgo,  
Seu genus Astræi fueris, quem fama parentem  
Tradidit astrorum, seu vera intercidit ævo  
Ortus fama tui, mediis te læta ferebas  
Sublimis populis, nec designata subire  
Tecta hominum & puros sine crimine, diva, penates.  
Jura dabas. cultuque novo rude vulgus in omnes  
Formabas vitæ sinceros artibus usus.*

*Nundum vesanos rabies nudaverat enses,  
Nec consanguineis fuerat discordia nata ;  
Ignotique maris cursus, privataque tellus  
Grata satis ; neque per dubios avidissima ventos  
Spes procul amotas fabricata nave petebat  
Divitias ; fructusque dabat placata colono.  
Sponte sua tellus ; nec parvi terminus agri .  
Præstabat dominis signo tutissima rura.*

« Quel nom te donner, ô déesse ! si, sensible  
« aux vers des mortels, tu daignes prêter une  
« oreille attentive à tes adorateurs, vierge,  
« hélas ! courroucée contre notre humaine

« espèce, j'arrêterai mes courriers au milieu de  
 « ma carrière; avec allégresse je les détournerai  
 « de leur route pour te célébrer, pour célébrer  
 « par toute la terre ta divinité vénérable!

« Par l'univers en paix tu gouvernas les  
 « siècles d'or, ô reine de la justice, ô déité de  
 « l'innocence & des heureux loisirs! Alors, soit  
 « qu'Astréus, proclamé le père des astres, t'ait  
 « donné l'être, ou quelque autre dieu dont le  
 « temps efface la mémoire, tu te plaisais, su-  
 « blime & semant le bonheur, à descendre au  
 « milieu des peuples & ne dédaignais pas d'en-  
 « trer sous leurs toits paisibles, pénétrant purs  
 « encore, ô fille du ciel, de la souillure des  
 « crimes; tu leur donnais des lois, tu leur en-  
 « seignais les arts, &, par cet apprentissage  
 « inconnu, tu les façonnais, troupe alors inex-  
 « périmentée, aux usages réguliers de la vie.

« La haine n'avait pas encore tiré du four-  
 « reau un glaive insensé, ni la discorde pris  
 « naissance parmi les enfants d'un même  
 « père (1). Le trajet des mers était ignoré,  
 « la nature complaisante fournissait à tous les

(1) Wernsdorf lit *nota*, connue : il a pu s'appuyer de cette fin de vers correspondante de l'émule de Germanicus, le grand Cicéron, *Necdum discordia nota*, & sur le vers 108 d'Aratus : *Ὅπῳ λευγαλέου τότε νείκεος ἐπίσταυτο*. Mais pourquoi

« désirs, & l'avare espoir du nautonnier ne  
 « poursuivait pas à la faveur des vents capri-  
 « cieux, dans un navire fabriqué de ses mains,  
 « les richesses des climats éloignés. La terre  
 « prodiguait les trésors aux mortels, féconde  
 « sans être tourmentée. Aussi, dans les champs  
 « partagés, nulle borne ne garantissait par sa  
 « présence le domaine d'un possesseur. »

Germanicus est ici bien supérieur à Cicéron. Chez ce dernier, un froid récit glace tout le signe de la Vierge; dans Germanicus une brillante prosopopée donne à la narration le souffle de la vie. La fille divine revêt un corps & une âme, & son évocation donne à la poésie du frère de Claude un mouvement que réclame en vain celle de son devancier. Dans sa description de l'âge d'or, le poète impérial cherche à lutter avec le chantre des *Métamorphoses*; s'il n'égale pas le charme incomparable de son modèle, il ne s'astreint pas, du moins, à une imitation servile. L'âme aussi de ce jeune héros respire dans ses vers; il y en a de très-beaux, & l'amour de l'humanité, d'accord avec la poésie, avouera toujours ces nobles hexamètres :

enlever au vers de Germanicus la variante la plus expressive? *Nata* dit plus, ce me semble, que *nota*, la pensée d'Aratus étant donnée. J'ai donc traduit : ni la discorde pris naissance.

*Aurea pacati regeres quum sæcula mundi  
Justitia, inviolata malis, placidissima virgo.*

.....

*Jura dabas, cultuque novo rude vulgus in omnes  
Formabas vitæ sinceros artibus usus.*

.....

*Nondum vesanos rabies nudaverat enses,  
Nec consanguineis fuerat discordia nata.*

Nous possédons encore de Germanicus des épigrammes latines en vers élégiaques sur divers sujets. On peut les lire dans la plupart des anthologies. La plus connue de ces petites pièces est relative à la mort d'un enfant thrace qui se noya dans l'Hèbre.

*Thrax puer, adstricto glacie dum ludit in Hebro,  
Frigore concretas pondere rupit aquas.  
Dumque imæ partes rapido trahentur ab amne,  
Abscidit, heu! tenerum lubrica testa caput.  
Orba quod inventum mater dum conderit urna :  
Hoc peperit flammis, cætera, dixit, aquis.*

En voici une traduction littérale :

« Un jeune enfant glisse sur la surface gelée  
« de l'Hèbre; son poids fait éclater les flots  
« durcis; il tombe! Un dur glaçon, hélas!  
« sépare de son corps sa tête charmante, & le  
« tronc roule au gré des eaux rapides. Accablée



« de sa perte, sa mère enferme dans une urne  
 « les cendres du chef adoré recueilli sur la  
 « rive. Malheureuse, s'écrie-t-elle, j'ai enfanté  
 « cette tête pour les flammes & le corps pour  
 « les ondes (1)! »

Cette pièce de vers a été beaucoup trop louée. Elle finit par un jeu de mots qui n'est pas dans la nature. Une mère qui a perdu son enfant n'exprime pas sa douleur par des antithèses; le cœur, surtout le cœur maternel, a un autre langage. Mais ces pensées quintessenciées étaient dans le goût d'Ovide, & ce grand poète, qui dédia ses *Fastes* à Germanicus, paraît avoir exercé sur le génie poétique du héros une influence très-marquée.

(1) Cette épigramme, imitée du grec de Flaccus, a aussi été traduite par François I<sup>er</sup>; ce n'est pas la meilleure pièce du poète royal :

« L'enfant de Trace allant sur l'Hèbre, lors glissé,  
 « Son poix les eaux rompit par froist ja congelées,  
 « Lesquelles, par rigueur, son corps avoit tirées.  
 « Quand le glaçon coulant sur son col avansé  
 « La teste sépara; dont la mère dolent,  
 « En l'urne la mettant, se dist : O teste aymée,  
 « Je te fis pour le feu pour te rendre inhumée,  
 « De tes membres la reste aux eaues je fais présent,  
 « Et je, ta mère, n'ai, ô pauvre infortunée,  
 « Que la part qui me faict sçavoir mon mal présent. »

(Biblioth. imp., fonds Cangé, n° 8058, f. 139.)

On connaît plusieurs éditions des œuvres de Germanicus : celle de Lyon, 1608, est estimée. La meilleure de ses *Phénomènes* se trouve dans les œuvres d'Aratus, publiées sous la direction de Scaliger, à Leyde, en 1660, par le célèbre H. Grotius. Elle n'égale pas néanmoins, pour la pureté du texte, l'édition de Wernsdorf que Lemaire a reproduite dans sa *Bibliothèque latine*, tome VI, pages 49 & suivantes.





## II

Monuments de la littérature latine.

*(Suite.)*

**L**E frère de Germanicus, Claude, appartient aussi à l'histoire littéraire de Lugdunum. Cette histoire le revendique & pour son œuvre monumentale, le discours des tables dites Claudiennes, & pour sa naissance. Ainsi que Germanicus, il reçut la lumière à Lugdunum ; mais une particularité, fort remarquée alors, signala son entrée dans la vie. On était aux calendes d'août, &, le jour où sa mère le mit au monde, la consécration solennelle du temple de Rome & d'Auguste réunissait les députés des trois Gaules au confluent du Rhône & de la Saône.

Claude a été jugé sévèrement par les anciens comme par les modernes. Négligé dans son enfance par sa mère Antonia & par l'impéra-

trice Livie, dédaigné par Auguste, il traversa sans être remarqué le règne de Tibère, sans être molesté celui de Caligula. Son extérieur manquait d'agrément, son esprit de vivacité. A ces défauts se joignaient des goûts & des habitudes vulgaires, contractées dans l'isolement. Faible, timide, embarrassé, parfois bizarre, les beaux viveurs de Rome, ceux qui dévoraient dans un dîner de riches patrimoines, lui reprochaient encore son intempérance. Et, cependant, ce prince si décrié pour ses inclinations, pour ses vices, pour son ineptie, fut, dans sa jeunesse abandonnée, acquérir assez de connaissances pour composer plusieurs livres d'une histoire de Rome, rédiger un éloge de Cicéron, enrichir la langue maternelle de trois nouveaux caractères (1), mériter comme écrivain les louanges

(1) C'étaient l'u ou l'v prononcée à la française, puis un caractère équivalent, croit-on, au  $\chi$  grec, deux c adossés, cc; le troisième est controversé. Le fait que les bronzes tabulaires du musée de Lyon n'offrent aucun spécimen des trois caractères ajoutés par Claude à l'alphabet latin est considérable au point de vue de l'histoire lyonnaise; il reporterait la fonte & l'installation de ces bronzes à une date postérieure au règne du second fils de Drusus. *Quæ usui, dit Tacite, imperitante eo, post oblitterata; adspiciuntur etiam nunc in ære publicandis plebiscitis per fora ac templa fixa.* (Ann., XI, 40.) « On les voit encore dans les sénatus-consultes de ces temps, sur les tables d'airain qu'on suspend, pour le peuple, dans les places publiques & dans les temples. (Trad. Nifard.) »

du sévère Tacite lui-même (1), comme grammairien & littérateur les éloges désintéressés des philologues (2).

Ce fut dans cette renommée, dans cette situation que le trouva la mort de Caligula. « Il faut, dit Châteaubriand, rendre cette justice à Claude ; la couronne l'atteignit malgré lui. Caché derrière une porte, pendant le tumulte qui suivit l'assassinat de Caius, un soldat le découvrit & le salua empereur ; Claude, conf-terné, ne demandait que la vie : on y ajoutait l'empire, & il pleurait du présent (3). »

Claude, témoin innocent de la fin du règne d'Auguste, spectateur épouvanté des règnes de Tibère & de Caligula, ne connaissait du gouvernement romain que des scélératesses & des

(1) Monfalcon, *Monog. de la Table de Claude*, p. 28. — Les historiens ont loué surtout le zèle de Claude à propager l'idiome officiel de l'Empire. Dion raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Un Lycien, jouissant du droit de citoyen romain, député de la Lycie à Rome, n'ayant pas répondu en latin aux demandes de l'Empereur, le prince lui retira son privilège. Celui-là, dit-il, n'est pas citoyen de Rome qui ne fait pas la langue de Rome. » (IX, 17).

(2) A. Bailly & E. Egger, *Manuel pour l'étude des racines grecques & latines*, p. 38. — Schleicher, *Compendium*, p. 164. — Leo Meyer, *Gramm. comp.*, I, 124, &c.

(3) Châteaubriand, *Discours servant d'introduction à l'histoire de France*, 1<sup>er</sup> discours.

souillures. Son inexpérience l'effrayait, non moins que la rigueur qu'il fallait déployer. Il recula devant le fardeau dont on voulait le charger, & cette hésitation fait, selon moi, plus d'honneur que de tort à sa raison & à son équité naturelles.

Quoi qu'il en soit, son règne ne fut pas sans gloire. Abandonné à ses propres inspirations, il se montra juste, reconnaissant, dévoué à ses amis &, moins cruel que le divin Jules, de qui Cicéron vante la mansuétude, il usa de clémence envers les rois vaincus (1). Les Romains virent, non sans surprise, cet empereur qui avait été traité d'imbécile décider l'adoption d'un grand nombre de réformes utiles au bien public, terminer heureusement plusieurs guerres (2), accroître le territoire de l'Empire (3), donner à ses généraux des instructions précises (4), abolir le culte sanguinaire des Druides (5), obliger enfin le fier Corbulon à se renfermer dans les limites

(1) Tacit., *Annal.*, lib. XII, cap. 21 & 37.

(2) *Ibid.*, chap. 17, 27, 28, & suiv. jusqu'à 34.

(3) *Ibid.*, c. 23, &c.

(4) *Ibid.*, c. 29.

(5) « Cette mesure fut applaudie, au nom de l'humanité, par les contemporains de Claude, & l'histoire a répété ces applaudissements à travers les siècles. » (Am. Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. III, p. 319 de la 2<sup>e</sup> édit.)

qu'il assigna sur les bouches du Rhin à la domination romaine (1).

Mais ce qui doit à jamais honorer sa mémoire, ce sont les réglemens miséricordieux qu'il fit en faveur des esclaves. Avant lui, la plupart des propriétaires de ces infortunés les exposaient dans l'île d'Esculape, lorsqu'ils étaient vieux & infirmes, afin de s'épargner l'ennui & les frais de leurs maladies. Claude, devançant Constantin à qui le christianisme victorieux prêtait toute la puissance de sa charité (2), ordonna que dorénavant les esclaves exposés seraient libres &, en cas de guérison, cesseraient d'appartenir à leurs maîtres. Il fit plus. Sans se préoccuper des clameurs de la foule des intéressés ameutée contre lui, il décida que quiconque se débarrasserait de son esclave, au lieu de l'exposer, serait poursuivi comme assassin (3). Les maîtres avaient, dans une foule de cas, sur leurs serviteurs, le droit de vie & de mort.

On reproche à Claude les désastres qui accablèrent l'Empire sous son règne; ils ne furent

(1) Tacit., *ibid.*, lib. x, c. 19.

(2) Daresté de la Chavanne, *Histoire des classes laborieuses en France*, p. 58.

(3) *Quod si quis necare quem mallet, quam exponere, cadis crimine teneri.* (Sueton. in Claud., 25.)

l'œuvre de son incapacité ni de son mauvais naturel ; mais la conséquence fatale de l'intempérie des saisons & d'un long abandon de l'agriculture en Italie (1). Pour les crimes dont on charge sa mémoire, l'historien impartial en attribuera toujours la plus grande part à l'époque, à la cour, à la nation gouvernée par ce prince si misérablement trompé.

Sénèque a livré cette mémoire malheureuse à la risée de la postérité ; pourtant, dans son *Apolokintosis*, le précepteur de Néron se proposait un double résultat : exhaler sa haine contre Claude qui l'avait relégué huit ans dans l'île de Corse, comme coupable d'intrigues criminelles avec Julie, fille de Germanicus, puis fournir aux Romains un thème de comparaison favorable à son élève, qui lui faisait espérer une grande position dans l'Etat. Néron s'est chargé de venger son prédécesseur.

Suétone est moins partial ; mais, ce Talle-mant des Réaux du deuxième siècle n'est pas toujours scrupuleux dans le choix de ses anecdotes ; il en est, dans le nombre, qui peuvent paraître suspectes. Parfois, l'idée défavorable qu'elles ont mission de donner se heurte à d'au-

(1) Burnouf, *Traduction de Tacite*, note sur le ch. 43 du livre XII des *Annales*.



res détails de vie publique & privée, où brille le sentiment de l'équité & le don de la pénétration, qualités bien incompréhensibles dans un prince proclamé méchant & stupide. Telle est cette histoire d'une mère dénaturée qui, refusant de reconnaître son fils, séparé d'elle depuis assez longtemps, fut condamnée par Claude indigné à l'épouser sur l'heure (1). Remplie d'horreur à la pensée de l'inceste que lui infligeait la décision impériale, cette femme, dit le vieux Paradin, « confessa que c'étoit son propre fils & le « reconnut pour tel (2). » C'était où l'attendait le nouveau Salomon.

En somme, malgré tout ce que Suétone entasse, sa biographie de Claude montre à quelle énorme distance les bonnes volontés de cet empereur, dégagées de l'exploitation de son entourage, le mettent du fou furieux qui le précède & du monstre insensé qui le suit.

Tacite, lui, se tient dans une assez juste mesure, & les parties de son immortelle histoire qui concernent Claude mériteraient toute confiance, si la réputation de ce prince, sacrifiée à d'exé-

(1) *Feminam non agnoscentem filium suum, dubia utrinque argumentorum fide, ad confessionem compulit, indicto matrimonio juvenis.* (Suet. in Claud., xv.)

(2) *Mémoire de l'Histoire de Lyon*, liv. I, ch. 22.

crables ambitions, n'agissait parfois sur l'éminent historien. Sans qu'il s'en doute, pourtant, le bien charge parfois plus que le mal le poids de sa balance : ce fait, par exemple, où se manifestent, avec la capacité du prince, la mansuétude de l'homme & sa modestie. « Claude, disent les « Annales, admit au nombre des patriciens les « sénateurs des familles les plus anciennes dans « le Sénat, ou les plus illustrées. A peine restait-il quelques-unes de celles que Romulus « avait appelées *majorum*, & Brutus *minorum* « *gentium*. Les nouvelles même que Jules César « créa dans sa dictature, par la loi Cassia, & « Auguste dans son principat, par la loi Sénia, « se trouvaient déjà éteintes. Ces mesures étaient « populaires, &, en sa qualité de censeur, Claude « les employait avec joie. Plus inquiet sur les « moyens de purger le Sénat des infâmes qui le « déshonoraient, il préféra d'employer un tempérament doux, imaginé dans les derniers « temps, plutôt que d'user de l'ancienne rigueur. Il conseille aux coupables de se juger « eux-mêmes & de demander leur retraite..... « il ferait passer leur expulsion comme une démission qu'ils auraient sollicitée, &, la condamnation se trouvant ainsi couverte par les « apparences d'une retraite volontaire, la honte

« en ferait adoucie. Le consul Vipfanius propofa,  
 « à ce fujet, de donner à Claude le titre de Père  
 « du Sénat, prétendant que celui de Père de la  
 « Patrie était trop prodigué; que des fervices  
 « extraordinaires demandoient de nouvelles dif-  
 « tinctions. Claude trouva lui-même de l'excès  
 « dans cette flatterie : il la réprima (1). »

Je me fuis étendu fur quelques particularités de la vie de Claude; mais, obligé par mon plan d'interpréter les pages célèbres des deux tables monumentales du Mufée de Lyon, & perfuadé que de leur examen doit réfulter une forte de réhabilitation de l'auteur, je ne pouvais me difpenfer, au préalable, de faire connaître fa vie telle qu'elle m'était apparue. Comme on le voit, mon but eft d'appliquer au difcours de Claude la maxime de Buffon : *Le ftyle, c'eft l'homme même*. Je veux donc fuivre, à travers les enchaînements des idées, la penfée principale; à travers la férie des phrafes, la forme du ftyle; puis, au moyen de cette analyfe, arriver à connaître la politique qui dirigeait l'empereur, le genre d'écrire qui lui était propre.

Le texte des Tables a donné lieu à de nombreux travaux d'érudition. M. Monfalcon les a

(1) *Sed ipfe cohibuit confulem, ut nimium affertantem.*

(Ann., XI, 25, texte & trad. Nifard.)

résumés dans une monographie remarquable, M. Martin-Daussigny complétés d'une façon aussi heureuse qu'inattendue. La sagacité du savant Directeur des Musées de Lyon lui a fait découvrir, sous une couche de plâtre & de terre, mêlée à l'oxyde de cuivre, les lettres terminales d'un certain nombre de lignes, lettres échappées à la vue des interprètes, ses prédécesseurs. Ma planche donne ce texte si laborieusement épuré.

Je vais maintenant, appuyé sur une base solide, prendre les choses où les pose l'auteur des *Annales*, je veux dire la réclamation faite par les principaux d'entre les habitants de la Gaule chevelue d'avoir dans Rome le droit de parvenir aux honneurs, *jus adipiscendorum in urbe honorum*, & l'opposition violente que cette demande devait rencontrer. C'est à cette opposition que s'adresse l'empereur.

Malheureusement, le discours des Tables n'est pas complet; mais l'extrait donné par Tacite peut suppléer à ce qui manque. Je recourrai à cet extrait toutes les fois qu'il me semblera nécessaire au développement de la pensée impériale. Néanmoins, il y a des parties où ce recours est impossible. Ainsi, je ne trouve dans les *Annales* rien qui puisse combler une lacune initiale des Tables, ou, pour mieux dire, de la



# ORATIO IMPERATORIS

1 MAERERVM NO  
 2 EQVIDEM PRIMAM OMNIVM MILLAM COGNITIONEM HOMIN  
 3 MAXIME PRIMAM OCCVRSVRAM MIHI PROVIDEO DEPREC  
 4 QVASI NOVAM ISTAM REM INTRODUCI EX HORRESCATIS S  
 5 POTIVS COGITETIS QVAM MVLTAM IN HAC CIVITATE NOVATA S  
 6 QVIDEM STATIM AB ORIGINE VRBIS NOSTRAE IN QVOD FO  
 7 STATVS QVERESP NOSTRA DIDICTA SIT  
 8 QVONDAM REGES HANC TENVERE VRBEM NEC TAMEN DOMEST  
 9 SORIBVS EAM TRADERE CONTIGIT SVPERVENIRE ALIENI ET QVI  
 10 N VT NVMA ROMVLOS VCESSERIT EX SABINIS VENIENS VCI  
 11 DEM SED TVNC EXTERNVS VT ANCOMARCIO PRISCVSTARQ  
 12 PROPTER TEMERATVM SANGVINEM QVOD PATRE DE MARA  
 13 RINTHIONATV SERAT ET TARQVINI ENSI MATRE GENEROSA S  
 14 VT QVAETALI MARITO NECESSE HABVERIT SVCCVMBERE CVM  
 15 PELLERET VR A GERENDIS HONORIBVS POST QVAM ROMAM M  
 16 REGNVMADEPTVSEST HVIC QVOQVE ET FILIONE POTIVEEIVS  
 17 HOC INTER AVC TORES DISCREPAT INSERTVS SERVIVS TVLLIVS SI  
 18 SE QVIMVR CAPTIVA NATVS OCRESIA SITVSCOSCAELI QVC  
 19 VENNAE SODALIS FIDELISSIMVS OMNIS QVE EIVS CASVS COM  
 20 QVAM VARIA FORTVNA EXACTVS CVM OMNIBVS RELIQVISC  
 21 EXERCITVSE TRVRIA EXCESSIT MONTEM CAELIVM OCCVPAVIT ET AD  
 22 CAELIO ITA APPELLITVS MV TATO QVE NOMINE NAM TVSCE MA  
 23 ELI NOMEN ERAT ITA APPELLATVS EST VT DIXI ET REGNVM SVMMA  
 24 PVTLITATE OPTINUIT DEINDE POST QVAM TARQVINI SVPERBI  
 25 VLSI CIVITATI NOSTRAE ESSE COEPERVNT QVA IPSIVS QVA FILIO  
 26 NEMPE PERTAESVM EST MENTES REGNI ET AD CONSVLES ANNVO  
 27 TRATVS ADMINISTRATIO REIPRANSLATA EST  
 28 QVID NVNC COMMEMOREM DICTATVRAE HOC IPSO CONS  
 29 RIVM VALENTIVS REPERTVM APVD MAIORES NOSTROS QV  
 30 PERIORIBVS BELLIS AVT IN CIVILI MOTV DIFFICILIORE VTER  
 31 AVT IN AUXILIVM PLEBIS CREATOS TRIBVNOS PLEBEI QVID A  
 32 LIBVS AD DECEMVIROS TRANSLATVM IMPERIVM SOLVTOQV  
 33 DECEMVIRALI REGNO AD CONSVLES RVSVS REDITVM QV  
 34 RIS DISTRIBVTVM CONSVLARE IMPERIVM TRIBVNOS QVEM  
 35 CONSVLARI IMPERIO APPELLATOS QVI SENI ET SAEPE OCTONICI  
 36 TVR QVID COMMVNICATOS POST REM CVM PLEBE HONORES NC  
 37 SOLVMS SED SACERDOTIORVM QVOQVE IAM SINARREM BELLA A  
 38 COEPERINT MAIORES NOSTRI ET QVO PROCESSERIMVS VEREOR  
 39 IN SOLENTIORES SE VIDEARET QVAESISSE IACTATIONEM GLO  
 40 LATI IMPERII VLTROCEANVM SED ILLOC POTIVS REVERTAR CI

# TIBERII CLAUDII

TEST. SANE.  
 DIVVS AV  
 OMNE M FLOREM VBIQUE COLONIA RVM MAG VNICIPIORVM BO  
 SCILICET VIRORVM ET LOC VPLETIVM IN HAC CVRIA ESSE VOLVIT  
 GONONITALICVSSENATORPROVINCIALI POTIOR EST IAM  
 VMHANGPARTEM CENSURAE MEAE ADPROBARE COEPERO QVID  
 SENTIAM REBVS OSTENDAM SED NE PROVINCIALES QVIDEM  
 OORNARE CVRIAM POTERINT REICIENDOS PVTO  
 SI MAECCE COLONIA VALENTISSIMA QVE VIENNENSIVM QVAM  
 IAM TEMPORE SENATORESHVIC CVRIAE CONFERT EX QVACOLO  
 ERPAVCO SEQVESTRI ORDINIS ORNAMENTVM LVESTIVM FA  
 SSIMEDILIGO ET HODIE QVE IN REBVS MEIS DETINEO CIVI LIBE  
 NTVR QVAESOPRIMOS SACERDOTIORVM GRADV POST MODOCVM  
 ROMOTVRIDIGNITATISSVAE INCREMENTA VTDIVVM NOMEN LA  
 FACE AMETODI ILLVBPALAE STRICVM PRODIGIVM QVOD ANTE IN DO  
 NSVLATVM INTVLIT QVAM COLONIASVA SOLIDVM CIVITATIS ROMA  
 NIFICIVM CONSECVTA EST IDEM DE FRATRE IVS POSSVM DICERE  
 BILIO QVIDEM INDIGNISSIMO QVE HOC CASV VT VOBIS VTILIS  
 RESSENON POSSIT  
 FIAM TICAES ARGERMANICE DETEGERE TE PATRIBVS CONSCRIPTIS  
 NDAT ORATIO TVA IAM ENIM AD EXTREMOS FINES GALLIAE NAR  
 SIS VENISTI  
 SIGNES IVVENES QVOTINTVEOR NON MAGISSVNT PAENITENDI  
 PRES QVAM PAENITET PERSICVM NOBILISSIMVM VIRVM AMI  
 VM INTERIM AGNES MAIORVM SVORVM ALLOBROGICI NO  
 GERE QVOD SI HAEC ITAESSE CONSENTITIS QVIDVLTRA DESIDERA  
 M VT VOBIS DIGITO DEMONSTREM SOLVM IPSVM VLTRA FINES  
 CIAENARBONE NSIS IAM VOBIS SENATORES MITTERE QVANDO  
 DVNO HABERE NOS NOSTRI ORDINIS VIROS NON PAENITET  
 QVIDEM PCEGRESSVS ADSVETOS FAMILIARES QVE VOBIS PRO  
 RVMTERMINOSSVM SED DE STRICTE IAM COMATAE GALLIAE  
 GENDA EST IN QVA SI QVIS HOC INTVETVR QVOD BELLO PERDE  
 NOS EXERCVERVNT DIVOM IVLIVM IDEM OPPONAT CENTVM  
 VM IMMOBILEM FIDEM OBSEQVIM QVE MVLTISTREPIDIS RE  
 TRIS PLVS QVAM EXPERTVM ILLI PATRIMO DRV SO GERMANIAM  
 NTI TVTAMQVIETESVA SECVRAM QVE ATERGOPACEM PRAES  
 T ET QVIDEM CVM ADCENSVS NOVO TVM OPERE ET IN AD SVE  
 SAD BELLVM AVOCATVS ESSET QVOD OPVS QVAM AR  
 TNOBIS NVNCCVM MAXIME QVAM VISNIHILVTRA QVAM  
 CE NOTAE SINT FACVLTAES NOSTRAE EXQVIRATVR NIMIS  
 EXPERIMENTOCOGNOSCIMVS

1  
 2  
 3  
 4  
 5  
 6  
 7  
 8  
 9  
 10  
 11  
 12  
 13  
 14  
 15  
 16  
 17  
 18  
 19  
 20  
 21  
 22  
 23  
 24  
 25  
 26  
 27  
 28  
 29  
 30  
 31  
 32  
 33  
 34  
 35  
 36  
 37  
 38  
 39  
 40  
 41





table à deux colonnes que nous possédons, & qui est bien certainement la première. Il a dû exister deux tables, c'est la seconde qui n'a pas été retrouvée. De la première, même, il ne reste que la partie inférieure (1); ce qui manque à cette table contenait, sans doute, l'exorde & tout le passage du discours relatif à l'exclusion des sénateurs italiens demandée par Claude en sa qualité de censeur. Car ce prince, dans la même séance du Sénat, mène de front deux propositions : l'exclusion des sénateurs nationaux indigènes, & l'admission des Gaulois chevelus ; c'est ce que témoignent ces paroles de la table conservée : *Jam vobis cum hanc partem censura mea adprobare cæpero*, « si cette partie de ma proposition, comme censeur, est approuvée, » ainsi que traduit très-bien M. Monfalcon (2).

C'est seulement dans la partie conservée de la première page ou colonne de la première table que l'empereur aborde la question gauloise.

Une des principales objections faites à la

(1) Colonia, *op. laud. sup.*, p. 236. — Monfalcon., *Monog. de la table de Claude*, pp. 38 & 41.

(2) La traduction de Broffette, que donne le P. Colonia (*Histoire littéraire de Lyon*, t. I, p. 125), est non moins explicite. « Si vous approuvez la proposition que je fais aujourd'hui en « qualité de censeur. »

proposition, de la part des opposants, était sa nouveauté, qu'ils traitaient de dangereuse. L'empereur pense qu'elle n'est ni nouvelle ni dangereuse. Nouvelle? Il montre les étrangers admis aux emplois les plus élevés, dès l'origine même de Rome : le Sabin Numa, succédant à Romulus; l'Etrusque Tarquin, à Ancus Martius; à Tarquin, le fils d'une captive, Servius Tullius; à ce dernier, le second des Tarquins. Dangereuse? Il énumère les changements qu'a subis le gouvernement romain, depuis l'expulsion des Tarquins, & fait remarquer que toutes ces mutations politiques ne l'ont pas empêché d'étendre sa domination jusqu'aux bornes du monde.

La solide argumentation de Claude n'est pas épuisée; on le sent. Après avoir décrit les phases diverses de la constitution républicaine, il est évident, toute l'économie de son discours le prouve, qu'il va montrer la république pratiquant à l'égard des étrangers la politique admise sous la royauté; c'est l'ordre logique; il n'eût eu garde surtout d'oublier un exemple illustre que lui offrait sa propre famille, & l'oubli de cette mention sur la table existante suffit seul pour révéler une seconde lacune. Ici, par conséquent, se place naturellement l'énumération donnée par Tacite des individus, des peuples même

d'origine étrangère, reçus dans la communauté romaine durant la république. La partie détruite de la seconde page de la première table disait donc, avec Tacite, que Clausus, le plus illustre des ancêtres du prince, avait obtenu sous la république, quoique Sabin, le droit de cité romaine & le titre de patricien ; que les Jules étaient venus d'Albe ; d'autres personnages fameux de Camerium & de Tusculum ; que l'Etrurie, la Lucanie, l'Italie entière avaient fourni des sénateurs ; que les peuples au-delà du Pô jusqu'aux Alpes avaient été associés au nom, à la fortune, à la gloire de Rome ; qu'enfin plusieurs familles de noble extraction, sorties de l'Espagne & de la Gaule Narbonnaise, jouissaient dans Rome de tous les droits de cité & s'y montraient pleines de dévouement à la patrie. Claude concluait en affirmant que la politique suivie par les Romains, à l'égard des étrangers, loin d'affaiblir leur puissance, l'avait au contraire affermie ; que si Sparte & Athènes avaient péri, c'était pour avoir repoussé les vaincus comme étrangers, & qu'il fallait bénir la mémoire du fondateur, Romulus, qui, le premier, avait incorporé parmi les citoyens un peuple soumis.

Tel doit avoir marché, j'en suis convaincu, le discours de Claude. La soudure que je fais des

passages de Tacite à la première page de la table est si naturelle qu'elle relie l'une à l'autre deux parties d'une même pensée qui semblent avoir été séparées. En effet, que reste-t-il à dire à l'empereur, pour compléter cette pensée, jusqu'à là dominante dans sa harangue, sinon de faire voir l'empire fidèle aux traditions politiques de la royauté & de la république envers les étrangers? C'est précisément ce qu'entreprend Claude, dès le commencement de ce que nous possédons de la seconde page de la première table. L'ordre logique n'est pas interrompu.

Le fils de Drusus rappelle qu'Auguste & Tibère ont admis dans le Sénat la fleur des municipes & des colonies. Quant à cette objection, qu'un sénateur italien doit l'emporter sur un étranger, il y répondra lorsque son plan d'épuration aura été adopté, ou, en d'autres termes, lorsque les motifs de cette épuration auront fait connaître quelle confiance doivent inspirer les sénateurs italiens dont on fait un si pompeux éloge (1). En thèse générale, il est persuadé qu'on ne doit pas les préférer aux étrangers, lorsque ces derniers peuvent faire honneur au

(1) *Famosos probris quonam modo senatu depelleret anxius, mitem & recens repertam, quam ex severitate prisca, rationem adhibuit...* (Tacit., *Ann.*, lib. XI, c. 25.)

Sénat. Ici, par une tranfition qui ne me femble nullement forcée, il paffe à des exemples particuliers. Il cite un grand nombre de fénateurs de la puiffante colonie de Vienne, entre autres, Veftinus, fon ami, ornement de l'ordre équeftre, chargé de la gestion de fes affaires, & dont il recommande la famille. Mais, pour l'acquiesce de fa conscience, il a foin d'avertir les Pères Confcrits qu'il ne se fera pas une autorité de l'exemple d'un personnage indigne, T. Afaticus, qui fit entrer le confulat dans fa maifon, avant même que la colonie eût été folidement investie du bénéfice de cité romaine (2).

Arrivé à cette partie de fon discours, l'orateur impérial paraît s'être arrêté tout à coup. Il s'anime enfuite, il s'encourage lui-même, & ce n'est qu'enveloppé de précautions oratoires qu'il s'avance vers fon but. De bons efprits lui en ont fait un reproche, mais il est facile de voir qu'il se trouve en présence de la difficulté. La haine du peuple romain contre les Gaulois existait encore dans toute fa force; des fêtes commémoratives rappelaient toujours la terrible journée d'Allia & la prise de Rome; les Italiens oppofés

(1) Afaticus avait été condamné à mort fous le règne de Claude; ce devait être une raifon pour lui de ne pas parler de ce patricien, malgré l'irrégularité de fon admiſſion dans le Sénat.

à la demande de nos pères exploitaient tous ces souvenirs (1). En présence de ces préventions invétérées, Claude sent qu'il a besoin de tout son courage, de toute sa prudence; c'est donc pas à pas qu'il doit aborder le fond de la discussion.

Il a parlé de Vienne; il est arrivé aux dernières limites de la Narbonnaise; il est temps qu'il explique toute sa pensée. Si d'illustres jeunes hommes de Vienne, si le noble Persicus, son ami, sans se préoccuper de ses ancêtres allobroges, figurent dignement dans le Sénat, qu'attendent les Pères Conscrits pour décider que les peuples limitrophes de la Narbonnaise méritent le même honneur? Faudra-t-il qu'il leur fasse toucher du doigt ceux de Lugdunum, dont l'admission dans le Sénat ne leur a jamais coûté de repentir (2)? C'était désigner la Gaule chevelue; il n'avait plus qu'à la nommer. Il la nomme en effet; puis il en prend noblement la défense. Il fait qu'on se

(1) Tacit., *Ann.*, l. XI, c. 23.

(2) Cette phrase peut faire supposer que des habitants de Lugdunum avaient dû à leur qualité de compatriotes de Claude le privilège d'inscrire leurs noms sur l'album des sénateurs; mais jusqu'à ce jour, ni texte ni inscription n'en ont révélé un seul. C. Zell, cité par M. Monfalcon, pense, avec plus de probabilité, que l'empereur fait allusion à lui-même, bien que son admission au Sénat viut de sa naissance dans la famille impériale.

fait une arme contre les Gaulois de dix ans de guerre soutenue contre le divin Jules; mais il met en balance cent ans de leur fidélité inviolable; la sécurité maintenue par eux sur l'arrière-garde de l'armée romaine, tandis que son père Drusus poursuivait les Germains; & le subside inouï qu'ils lui accordèrent durant cette guerre.

Ici cesse la deuxième page de la première table; cette fin est si brusque, si inattendue, qu'il faut nécessairement admettre la disparition d'une troisième & d'une quatrième pages, ou, au moins, d'une seconde table. Dans Tacite, la justification des Gaulois a plus d'étendue, & le discours se termine par un résumé en forme de péroraison. Je vois là, très-clairement, la fin véritable de la harangue. En rattachant cette fin aux paroles tabulaires, on obtient encore une soudure naturelle, & les idées acquièrent une fois de plus cette liaison qui résulte, comme je l'ai dit, du raccord des fragments d'une page déchirée en deux.

Faisant allusion à la prise de Rome & à la défaite d'Allia, Claude, dans la première page de la seconde table ajoutait donc : que les Volques ont, de même que les Sénonais, rangé contre les Romains des armées en bataille, & que si les Gaulois prirent Rome, cette capitale

du monde a donné des otages aux Etrusques & passé sous le joug des Samnites. Il revient sur les habitudes pacifiques des Gaulois. Il demande que, devenus Romains par les mœurs, par les arts, par les alliances, ils apportent dans Rome leurs richesses dont ils jouissent seuls. Se refusant, il dit : que les plus anciennes institutions ont eu leur nouveauté ; que le peuple fut admis aux magistratures ; puis les Latins ; puis les autres nations d'Italie ; que le décret du Sénat vieillira, &, comme tous les antécédents, servira d'exemple à son tour.

Cette fin très-abrégée par Tacite, comme toute la harangue impériale, devait remplir au moins la première page de la seconde table. L'autre page contenait peut-être, comme le pense M. Monfalcon (1), le décret rendu par le Sénat. Toutefois, les développements que l'empereur donne à sa pensée peuvent faire supposer également que toute cette deuxième table était occupée par la péroraison du discours. Une troisième table aurait contenu le décret.

J'ai indiqué l'ordre dans lequel doit être expliqué le discours de l'empereur Claude. Lu de cette manière, il ne me paraît offrir ni obscu-

(1) *Hist. de la ville de Lyon*, I, 25, notes.



rité, ni longueur, ni hors-d'œuvre. J'en ferai sentir tout à l'heure la partie morale.

La question littéraire doit m'attirer d'abord. Cette question a deux faces : l'histoire & le style. Voyons l'histoire.

On s'est longtemps demandé quelle confiance méritait, comme historien, un empereur que déclarait idiot le plus éminent littérateur de son règne. Le préambule du discours tabulaire contient un récit de faits passés sous silence par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse & tous les Anciens qui se sont occupés des commencements de Rome. Ce récit projette une vive lumière sur un point obscur des annales de la ville éternelle. Le caractère de Claude était si généralement décrit qu'aucun écrivain moderne n'osait s'appuyer de ce texte, bien que par sa nature affirmative il laissât peu de prise à l'incrédulité. L'école de Niebuhr, à qui les allégations du fils de Drusus eussent apporté un précieux témoignage, ne les citait qu'avec une réserve extrême. Eh bien ! la réhabilitation de cet empereur comme annaliste, non pas seulement véridique, mais capable d'apprécier les événements & d'en déduire une synthèse pour le succès de son initiative gouvernementale, cette réhabilitation s'est faite récemment ; voici dans quelle circonstance :

Feu mon regretté confrère, Noël des Vergers, découvrait, en 1857, la nécropole de la cité tyrrhénienne de Vulci, l'une des plus magnifiques grottes sépulcrales de la vieille Toscane. Les parois de cette crypte contiennent deux séries de peintures : l'une relative à la guerre de Troie, l'autre à l'histoire de l'Etrurie. « Pour l'intelligence de cette peinture, dit M. Beulé, il est « nécessaire de reproduire un passage des tables « de bronze de Lyon sur lesquelles est gravé « le fameux discours de l'empereur Claude :

« A Tarquin l'Ancien, dit Claude, succéda  
« Servius Tullius : nos historiens veulent qu'il  
« soit né d'une esclave nommée Ocrisia, tandis  
« que les *Annales Etrusques* en font le compa-  
« gnon très-fidèle de Cæles Vibenna, dont il  
« partagea toutes les chances aventureuses.  
« Chassés de l'Etrurie par les vicissitudes d'une  
« existence hasardeuse, ces deux chefs vinrent  
« occuper le mont Cælius avec les débris de  
« leur armée, & la colline doit son nom à  
« Cæles Vibenna. Quant à Servius, qui portait,  
« comme Étrusque, le nom de Mastarna, il le  
« changea pour celui sous lequel nous le con-  
« naissons aujourd'hui. Par la suite, il parvint  
« au trône, qu'il occupa d'une façon glorieuse  
« & utile pour le bien de l'État.

« Tacite, qui a travaillé aussi sur de véritables pièces d'archives, nous a laissé un abrégé du discours de l'empereur entièrement conforme au texte officiel de Lyon.

« Après avoir rappelé les souvenirs de l'histoire primitive de Rome, nous pouvons écouter la description de M. des Vergers.

« Un personnage nu, portant une longue barbe, dans une attitude tranquille, présente ses deux mains liées au poignet par une courroie. Devant lui, un autre homme, également nu, & portant aussi la barbe, coupe les liens avec une épée; chacun de ces personnages, qui forment un groupe distinct à l'extrémité du tableau, porte le nom d'un des chefs étrusques désignés par Claude dans sa harangue. Celui qui délivre son compagnon s'appelle *Mastarna*; le prisonnier si heureusement délivré porte inscrit au-dessus de sa tête le nom de Cæles Vibenna (1). N'est-il pas naturel de voir dans la peinture de Vulci la représentation d'un des traits qui consacrent la fraternité d'armes des deux chefs? Cæles Vibenna a succombé dans une des entreprises aventureuses de sa vie de *condottiere*, &

(1) *Caille Vipinas.*

« il est emmené prisonnier, lorsque son ami, sur-  
 « prenant ceux qui le gardent, coupe ses liens,  
 « pendant que ses compagnons le vengent en  
 « égorgeant ses vainqueurs.

« Ainsi, l'archéologie vient confirmer d'une  
 « manière éclatante le témoignage jusqu'alors  
 « unique de Claude (1). »

La latinité de Claude n'est pas indigne du siècle où il vivait. Elle est sans doute inférieure à celle de Cicéron, de Tite-Live, de Tacite ; mais elle a des mérites qui lui sont propres. Quelquefois diffuse, elle rachète ce défaut par des expressions qu'on admirerait dans un écrivain de premier rang. Il y a de la majesté dans cette phrase : *Deprecor ne, quasi novam, istam rem introduci exhorrescatis; sed illa potius cogitetur, quam multa in hac civitate novata sint, & quidem statim ab origine urbis nostræ.* Celle-ci : *Quondam reges hanc tenuere urbem, nec tamen domesticis successoribus eam tradere contigit,* n'est-elle pas d'une construction irréprochable ? Ce passage, dans lequel Claude montre en perspective l'étonnante grandeur de la domination romaine : *Jam si narrem bella a quibus cæperint majores nostri & quo proces-*

(1) Beule, *l'Etrurie & les Etrusques* de M. Noël des Vergers, pages 44 & 45. (Extr. du *Journal des Savants*, 1864-1865.)

*serimus, vereor ne nimio insolentior esse videar & quæsisse jactationem gloriæ prolati imperii ultra Oceanum*; ce passage n'a-t-il pas l'ampleur & l'élévation convenables à la chose qu'il énonce? Peut-on rendre plus clairement, plus fortement, en termes plus corrects, cette autre exclamation dictée par un sentiment de prudence? *Tempus est jam, Ti. Cæsar Germanice, detegere te patribus conscriptis quo tendat oratio tua; jam enim ad extremos fines Galliæ Narbonensis venisti*. Et cette expression, *centum annorum immobilem fidem*, une foi immobile de cent années, est-elle dépourvue d'élévation, de sublimité même? Je pourrais ajouter quelques autres citations; celles qui précèdent me paraissent suffire à mon but, & j'ai hâte d'arriver aux considérations morales.

Ce qui distingue le discours de Claude, c'est une grande intelligence de la politique de Rome & des causes de son agrandissement dans le monde. Il fait que l'unité seule peut conserver l'Empire, œuvre laborieuse des siècles. Dédaignant les clameurs intéressées de ses adversaires, il développe avec calme, devant le sénat de son pays, tous les motifs qui lui semblent militer en faveur de nos ancêtres. La cause qu'il plaide est celle des nations, & il ne se montre pas indigne de sa tâche. Lorsqu'il prend en main la défense

des fils des barbares domptés, Claude doit nous intéresser & comme Gaulois & comme chrétiens. Par un dernier abaïssement des démarcations antiques, il prépare les voies à la religion nouvelle, cette religion que prêche, à deux pas de son palais, l'homme élu pour être l'apôtre des nations. « C'est, dit M. Michelet, le premier « monument authentique de notre histoire nationale, & le titre de notre admission dans « cette grande initiation du monde (1). »

Si je considère les tables de Claude sous un aspect moins général, j'y trouve la preuve que les sentiments bons & honnêtes étaient loin d'être éteints dans l'âme de cet empereur. Il fut au moins susceptible d'amitié : la manière dont il parle de Vestinus & de Persicus, la chaleur avec laquelle il recommande au Sénat les enfants du premier de ces illustres personnages le démontrent. Il ne fut pas non plus étranger à la reconnaissance ; il rappelle avec trop de précision les services rendus par les Gaulois à Drusus, son père, pour être taxé d'ingratitude.

Je puis me tromper, mais d'après tout ce qui précède, j'ose, contrairement à d'illustres opinions, croire que l'empereur Claude ne fut ni un

(1) *Hist. de France*, t. 1, p. 79 de la 2<sup>e</sup> édit.

homme méchant, ni un souverain imbécile. Son gouvernement, d'ailleurs, n'eût-il amené que cette seule mesure, l'admission dans le Sénat romain des Gaulois chevelus, c'en devait être assez pour que nous, leurs enfants, nous ayons souci de sa mémoire.

Maintenant, l'ordre des dates nous mène à Aebutius Liberalis. On sait que cet homme distingué vivait encore à l'époque de la prise de Jérusalem par Titus. Il réunissait la science de l'homme de guerre au talent du littérateur & mérita le surnom de *philosophe*, non-seulement parce qu'il s'occupait de l'étude de la philosophie, mais aussi parce qu'il avait su faire passer dans ses mœurs les préceptes qu'elle donne pour bien vivre. C'était l'un des amis de Sénèque. Dans son traité *De beneficiis*, le célèbre moraliste lui décerne l'épithète de très-bon, *optime Liberalis*, & se plaît à revenir sur son éloge en plusieurs endroits de ses œuvres. Toutes les parties éparses de ce panégyrique, réunies par les auteurs de l'Histoire littéraire de la France, se font lire avec un vif intérêt (1).

Les titres des ouvrages de Liberalis ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Il ne reste de lui,

(1) *Hist. litt. de la France*, t. I, part. I, p. 213.

grâce à Sénèque, que cet aphorisme qui peint l'extrême bonté de son cœur : *Turpe est beneficiisvinci* : « Il est honteux de se laisser surpasser en « bienfaits (1). »

Peu de temps après Liberalis, florissait à Lyon Géminius, cet autre ami de l'auteur du Panégyrique de Trajan & son correspondant le plus habituel (2). La faux impitoyable ne l'a pas non plus épargné : toute son œuvre, à lui aussi, a succombé dans la grande hécatombe des lettres. On ne fait pas même s'il a publié les écrits pour lesquels il demandait des conseils à son ami ; la correspondance de Pline se tait à cet égard.

Les hautes questions de morale & de littérature, abordées par cette correspondance, font vivement regretter la perte des lettres de Géminius. Pline en faisait ses délices ; les réponses, heureusement, nous restent & d'assez nombreux détails s'y trouvent sur la vie de l'éminent littérateur de la Lyonnaise Première (3). Elles se taisent, il est vrai, sur le lieu de sa naissance & l'époque de sa mort, mais on peut regarder comme à peu près certain qu'il naquit à Lyon où sa famille s'était établie, venue probablement

(1) Senec., *De beneficiis*, lib. v, cap. 2.

(2) Voir ci-dessus, page 19.

(3) Voir la correspondance de Pline-le-Jeune, liv. vii-ix, *passim*.



de la Narbonnaise. Une inscription de notre musée rappelle un *Geminus Priscianus* & une *Geminia Quintiana*; une *Campania Geminia* figure sur un des cippes qui flanquent l'escalier de Saint-Irénée. La Narbonnaise offre à Nîmes cette filiation d'une *gens Geminia* : *T. Geminii, F. T. Geminus Titullus patri* (1).

Le médecin Abascantus clot la liste des hommes remarquables par leur mérite littéraire qui naquirent à Lugdunum dans le cours des deux premiers siècles chrétiens; des noms que peuvent revendiquer les sciences, à cette époque reculée, le sien est le seul qui ait furnagé sur le torrent des âges. Ses ouvrages sont cités avec éloge par le célèbre Galien; c'est assez dire qu'Abascantus était un homme distingué; mais il est douteux qu'il ait écrit en latin (2).

Ce nom d'Abascantus, porté par plusieurs médecins de l'antiquité gallo-romaine, semble une protestation de ces disciples d'Esculape contre certains empiriques qui fondaient leur réputation sur l'emploi des charmes & des incantations dont Marcellus de Bordeaux nous a laissé les formules curieuses. *Αἰσχάντος* possède,

(1) Cf. Bréghot du Lut & Péricaud aîné, *les Lyonnais dignes de mémoire*, art. Geminus.

(2) *Hist. litt. de la France*, t. I, part. I, page 250.

entre autres significations, celle de « fans forcelerie, fans amulette, fans charme, » α privatif, & *εξουσία*, je charme, j'incante, j'enforcelle.

Quoi qu'il en soit, le nom d'Abascantus apparaît à plusieurs reprises dans la Séguisavie & les contrées adjacentes. Le savant docteur Pétrequin cite, d'après Malacarne (*Recherches sur les médecins de Savoie*), une inscription où se lit : *Caius Quintus Abascantus* (1).

M. Pétrequin compte encore, & avec justice, au nombre des médecins exerçant & enseignant à Lyon, dans ce II<sup>e</sup> siècle, saint Alexandre, l'un des héros de la persécution de l'an 177 (2); mais le nom hellénique de ce docteur laisse planer le doute sur le lieu de sa naissance. Était-il venu de la Grèce d'Asie, comme le veut la tradition, ou appartenait-il à une famille grecque asiatique établie dans Lugdunum? C'est là une double supposition également probable. Rien n'indique, d'ailleurs, qu'il ait laissé quelques écrits.

(1) *Essai sur l'histoire de la chirurgie*, page 103; dans les *Mém. de l'Académie impériale de Lyon*, t. V.

(2) *Mélanges de chirurgie*, p. 7.





### III

Monuments de la littérature grecque.

**L**UGDUNUM allait s'accroissant, & sa prospérité, que l'incendie de l'an 85 avait un moment arrêtée, reprenait son vaste effor. Rien n'annonce que la paix fut troublée dans ses murs par l'amalgame des populations ou le mélange des idiomes. Les liens du commerce suffisaient à resserrer l'union parmi des habitants de provenances si diverses, & le gouvernement romain, qui retirait de larges profits de tant de milliers d'hommes réunis dans ce centre d'activité, ne cherchait pas à leur imposer l'emploi du langage officiel. Loin d'user de rigueur à cet égard, il semble même, jusqu'au principat de l'empereur Claude, avoir toléré qu'un étranger admis au titre de citoyen romain se dis-

pensât d'apprendre la langue romaine (1); il attendait du temps & de sa propre influence, sans relâche exercée, le triomphe du latin, son organe officiel.

Produit laborieux d'une conquête & d'une introduction vétérane, le latin ne fut donc d'abord que la langue des administrateurs, des soldats, des colons. Le grec, idiome du commerce & dès longtemps impatronisé dans le pays, en avait gagné, l'une après l'autre, toutes les couches sociales : propriété, commerce, industrie, travail. Le celtique se maintenait encore, bien que fortement entamé, parmi les classes populaires. Son règne intact ne commençait probablement qu'à une distance assez éloignée de la ville, au milieu des campagnes de tout temps gardiennes des vieilles coutumes & des vieux langages.

Le commerce & l'industrie des Lugdunenses avaient pour voie principale, du côté de la Méditerranée, le grand fleuve du Rhône &, vers l'embouchure de ce roi des cours d'eau de la Celtique méridionale, la cité florissante de Massalie. Entre la ville d'Euxène & celle du confluent se faisait un échange continuel d'hommes, de

(1) Voir ci-dessus p. 39, en note.

marchandises & d'idées. Les idées & les hommes de l'Évangile suivirent, comme les autres, cette voie naturelle. Eclos en Orient de la parole de Jésus, propagé dans un milieu grec par une partie des apôtres, l'Évangile, pour arriver au cœur de la Celtique, ne pouvait emprunter une autre voie que le Rhône, ni un autre idiome que l'hellénique.

Ainsi l'élément ethnique, sur lequel devait tomber la première semence de la foi nouvelle, fut l'élément préparé par la lente intromission de la langue & de la littérature grecques. La prédication trouvait d'ailleurs dans les autres fractions de la population des obstacles qu'elle ne rencontrait pas auprès de la fraction hellène. Pénétrée par les sectes philosophiques, celle-ci avait apporté dans Lugdunum, avec sa langue, l'esprit de doute & de système, l'indifférence religieuse & la passion du sophisme, caractères distinctifs de la civilisation grecque à son déclin. Les vieilles divinités d'Hésiode & d'Homère n'étaient sans doute adorées que pour la forme par les compatriotes d'Hésiode & d'Homère établis sur la rive du Rhône & par leurs imitateurs indigènes. Il est douteux même qu'un sacerdoce grec se fût organisé dans l'intérieur de la ville ou dans ses environs. Jusqu'à ce jour, du moins, les

monuments épigraphiques, à part quelques banales formules funéraires, *Χαῖρε, Ὑγίαινε*, &c., n'ont rien révélé qui atteste sa présence. Aucun de ces textes, bien mieux, n'offre le nom d'une divinité olympienne : Zeus, Héra, Arès, Artémis, Epheustos, &c.

Il n'en était pas ainsi des Romains & des Celtes. Les premiers tenaient encore à leur culte national; ils y tenaient d'autant plus qu'ils avaient la prétention de l'imposer au peuple conquis. Quant à celui-ci, on sait avec quel intrépide fanatisme il observait la religion de ses pères (1). L'administration romaine, au temps de la mission de saint Pothin, n'avait que faiblement modifié ces dispositions séculaires. Durant son règne de quarante années, Auguste s'était surtout préoccupé d'adoucir la rigueur de certaines pratiques du druidisme. Sa politique, puis les mesures plus énergiques de Tibère & de Claude avaient réussi à détacher du faisceau savamment groupé par le sacerdoce gaulois, des grands, des chefs de clan, des ambitieux, force peureux sans doute; mais le peuple, & il y parut à chaque insurrection, se serrait autour de ses prêtres,

(1) *Natio est omnium Gallorum admodum dedita superstitionibus.* (Cæs. De Bell. Gall., vi, 15.)

dans les forêts, dans les retraites cachées, regardant comme impie le mélange de ses dieux avec les dieux du Capitole, comme digne d'exécration tout renoncement au culte d'Esus & de Teutatès (1); ceci explique pourquoi, parmi les Lugdunenses martyrisés sous Marc-Aurèle, les noms grecs abondent & les dénominations gauloises forment l'infiniment petit nombre (2).

Cent quarante ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Plancus, cent depuis la nativité du Christ. Pour s'amalgamer & se fondre, les éléments disparates de la population de Lugdunum

(1) Cf. Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, part. III.

(2) Ce sont, pour les hommes, *Epagathus* & *Comminus*; pour les femmes, *Rhodana* & *Aminas*; encore cette dernière peut-être controversée. *Epagathus*, & mieux *Epagatus*, présente l'ep d'*Epadnaetus*, d'*Eppenos*, le *gatus* du roi d'Avaricum *Ambigatus*, d'*Abucato* des médailles bituriges. La tradition le rattache au noble Léocatius ou Léocadius, autre chef Biturige, dont les légendes du Berry font un sénateur romain, ancêtre des princes de Déols, souverains du Bas-Berry (1). Ce martyr, à l'exemple de tous ses compatriotes, avait joint un nom romain, *Vettius*, à son nom gaulois. Ainsi, le druide consécrateur du temple de Rome & d'Auguste faisait précéder des prénoms *Caius Julius* son nom de *Vercondatidubius* ou *cobius*, si tant est que ce mot gau-

(1) *Leocadius* n'était pas romain, comme le veulent les légendes bituriges. L'élément préfixe de son nom se répète dans *Leonorius*, chef galate, cité par Tite-Live (XXXVIII, 26); le suffixe dans le *catus* héréditaire parmi les princes d'Avaricum. Le nom entier est donc bien celtique.

n'attendaient que l'occasion favorable. Cette occasion, Dieu la tenait en réserve.

Alors Jean s'éteignait à Smyrne, mais en retournant vers son maître, le disciple bien-aimé laissait sur le sol de l'Asie hellénique toute une pléiade d'églises florissantes. A sa voix, une hiérarchie s'était organisée, forte & pleine de sève. De son vivant même, son évangile & ses en-

lois ne foit pas le titre même du consécrateur, « l'archi-druide gaël. *ceibhi*) de Condate » ; mais les manuscrits offrent de nombreuses variantes. — Comminus rappelle le Commius, chef ou roi gaulois dans César. — Rhodana retrouve son nom intégral dans sainte Rhodane ou Rodène, associée par l'hagiologie du Berry à la mission qui convertit au christianisme la cité de Gabatum, aujourd'hui Levroux. Rhodana, d'après une tradition locale, aurait vu le jour à Roanne, en latin *Rodumna*, *Roidumna*, *Rodonna*. — Amnas avait, de même que Epagatus, joint à son nom indigène un nom de nationalité grecque, Elpis. La circonstance de cet emprunt indique qu'elle tenait, comme esclave peut-être, à une famille grecque, & le nom choisi, qu'elle était jeune lorsqu'elle le prit ou qu'on le lui donna. Le P. Gouillaud, qui a rassemblé avec soin, dans son *Histoire de saint Pothin & ses compagnons de martyre*, les circonstances particulières à chacun de ces confesseurs, ne cite d'Amnas que ses deux noms. Le gaulois, probablement synonyme d'Opportune, donné à une autre sainte, rend raison du nom grec adjoint, *Ἐλπίς*, espérance (1).

(1) Gaël. *am*, temps, saison, moment propice, d'où *amail*, venu à propos, en sa saison, en un jour heureux. Le thème d'Amnas doit être *amanna*, plusiel d'*am*.



seignements, puisés dans les entretiens du Sauveur, avaient considérablement élargi le cercle des doctrines nouvelles. Bientôt le vaste intervalle de la Méditerranée ne fut plus un obstacle à la diffusion de sa parole.

L'occident sollicitait incessamment les peuples de l'orient, & comme siège du gouvernement de l'empire, & comme centre des fluctuations de l'humanité. Parmi les disciples de l'exilé de Pathmos, parmi ceux de Polycarpe, son successeur, un grand nombre se lançaient journellement dans cette direction providentielle. Plusieurs se rendirent à Lugdunum, où les attirait ce grand mouvement d'affaires dont je viens de retracer l'esquisse. En contact perpétuel avec la population grecque de la capitale séguisave, ces nouveaux-venus ne cessaient de l'entretenir de la vie, de la mort & de la doctrine de Jésus. De ces Asiatiques & de Lyonnais gagnés secrètement à leur croyance, il s'était formé une sorte de communauté christiano-grecque à laquelle il ne manquait, pour devenir une église prospère, que la présence d'un évêque & de quelques prêtres. On pouvait les demander à Rome, où grandissait déjà, sous les premiers successeurs du Prince des apôtres, l'Eglise fondée pour devenir le siège & la lumière de l'unité catholique. Mais Rome était

latine (1), & les chrétiens de Lyon, tous ou presque tous hellènes, préférèrent s'adresser, c'est du moins le sentiment de la plupart des historiens, à l'Eglise de Smyrne, hellène comme eux. Les chrétiens d'Asie répondirent avec joie à l'appel de leurs frères d'Europe, & Polycarpe fit partir pour l'Occident une mission qu'illustraient par leur piété & leur savoir Pothin, qui devint le premier évêque de Lugdunum, & Irénée, qui fut son premier docteur.

La petite communauté chrétienne de Lugdunum devint en peu de temps, sous la direction de son évêque, une Eglise régulièrement organisée. Ses progrès, d'abord rapides, furent momentanément arrêtés par la persécution qui eut lieu au commencement de l'épiscopat du pape saint Eleuthère, vers l'an 177 (2). A cette occasion, les fidèles de Lyon & de Vienne, qui avaient été, les uns témoins, les autres compagnons des martyrs de cette redoutable persécution, se hâtèrent d'en apprendre l'histoire à leurs frères.

(1) Rome, il est vrai, était la métropole de la langue latine ; mais le grec qui, selon l'abbé de Fleury, était la langue du commerce, pour tout l'Orient, y était très-répandu. C'est même, ajoute cet historien, pour la population hellénique de cette capitale du monde alors connu que saint Marc écrit en grec son évangile. (*Hist. ecclésiast.* t. I, part. 1, p. 290.)

(2) *Hist. litt. de la France*, t. I, part. 1, p. 290.

de la Phrygie & de la Grèce asiatique. En même temps, par d'autres lettres, ils leur firent part, ainsi qu'à Eleuthère, des troubles dont l'hérésie de Montanus affligeait en ce temps les Églises naissantes de la Gaule (1).

On attribue généralement à saint Irénée la lettre qui fut écrite à l'occasion des martyrs lyonnais. Pour les autres, spécialement relatives aux erreurs des montanistes, on les regarde comme une œuvre collective du sacerdoce des Églises de Lyon & de Vienne. On doit d'autant moins les croire du pieux évêque, simple prêtre alors & chargé de les remettre lui-même, qu'elles débutent par son éloge. Naturellement, les deux communautés chrétiennes, en rédigeant leurs missives, avaient eu le soin d'y insérer les louanges de l'envoyé dont elles faisaient choix. « Nous  
« avons, disent-elles, chargé de vous remettre  
« ces suppliques, notre frère Irénée, *éprouvé*  
« *déjà par le saint ministère*, & nous vous prions  
« de l'accueillir avec faveur & bienveillance, en  
« considération du *zèle extrême dont il est animé*  
« *pour la foi du Christ* (2). »

Des lettres sur Montanus, le temps n'a laissé subsister qu'un fragment de très-peu d'étendue ;

(1) *Hist. litt. de la France*, t. I, *ibid.*

(2) Euseb., *Hist. ecclesi.*, lib. V, c. 4.

mais la lettre sur les martyrs nous a été conservée, en majeure partie, par Eusèbe, dans son Histoire ecclésiastique. Ce premier monument de la première Eglise des Gaules est un modèle d'éloquence à la fois simple, grave & touchante. Scaliger ne se lassait pas de l'admirer. « Peut-on, « s'écriait-il, rien lire dans les monuments de « l'antiquité qui soit & plus auguste & plus « digne de respect (1)! »

Le style de cette lettre, en effet, est partout à la hauteur des pensées, les pensées à la hauteur des choses. Encore sous l'impression d'un événement terrible, saint Irénée en raconte, avec un accent de vérité inouïe, toutes les émouvantes péripéties. Le sublime de la scène donne à son récit, sans qu'il le cherche, le sublime des mots & des idées. Citons ce passage dans lequel nos lecteurs ne pourront malheureusement pas saisir, à travers les faiblesses de la traduction, toutes les beautés de l'original. Saint Irénée peint la situation d'esprit où se trouvaient les saints confesseurs de Jésus-Christ, en présence des supplices & de la défection de plusieurs frères.

« Tous, dit-il, dans l'attente des suites de la

(2) Cf. D. Ruinart, *Act. des martyrs*, pref., § x.

« grande épreuve, nous demeurions en proie à  
« de vives frayeurs; non que nous craignissions  
« pour nous-mêmes; mais, en considérant la  
« violence apportée dans les préparatifs, nous  
« redoutions que quelqu'un des nôtres ne vînt  
« encore à manquer de courage (1). »

Dans cette épopée de l'héroïsme chrétien, chacun des martyrs apparaît avec son caractère, sa disposition d'esprit, son genre de courage. Un seul trait jeté sans apprêt, à la manière antique, suffit à Irénée pour appeler sur le personnage en action l'attendrissement du lecteur ou son admiration. Tel est l'épisode de saint Pothin. L'arrestation de cet évêque nonagénaire, sa vie épuisée, son corps exténué, les magistrats qui l'escortent, le peuple qui l'insulte, les soldats qui tantôt le traînent & tantôt le portent, le tribunal, l'interrogatoire, la réponse; tout cela coûte à peine vingt lignes, & pourtant rien n'est omis : ni fait saillant, ni détail nécessaire, ni circonstance utile. Nonobstant cette brièveté, ou plutôt à cause d'elle, l'émotion gagne, aussi prompte, aussi forte que si le drame raconté se déroulait sous le regard.

« Vint le tour du bienheureux Pothin. Alors

(1) *Hist. eccles.*, lib. V, cap. 1.

« plus que nonagénaire, le corps accablé par  
 « l'âge, &, tant les infirmités avaient ruiné sa  
 « constitution, pouvant à peine tirer un souffle  
 « de sa poitrine, il était entraîné vers le tribunal.  
 « La pensée de son prochain martyre lui donnait  
 « une force de courage étonnante (1). Bien  
 « que toute sa personne, autant par l'outrage  
 « de la vieillesse que par la violence de la dou-  
 « leur, se montrât épuisée & prête à se dissoudre,  
 « il retenait son âme afin que le Christ obtînt  
 « par elle la victoire (2). Porté donc par les sol-  
 « dats jusqu'aux degrés du tribunal, escorté  
 « des magistrats de la cité & suivi de la plèbe,  
 « éclatant, comme s'il était le Christ lui-même,  
 « en mille sortes de vociférations, il rendit à  
 « Dieu un sublime témoignage :

— « Quel est le dieu des chrétiens ? lui de-  
 « manda le préteur ;

— « Mérite-le, tu le connaîtras, répon-  
 « dit-il (3). »

Au milieu de tant d'épreuves, les intrépides  
 soldats de la foi naissante ne perdaient pas de

(1) *Propter cupiditatem imminentis martyrii mirabili alacritate animi firmatus.*

(2) *Animam vero adhuc retinebat, ut per eam Christus triumpharet.*

(3) *Si dignus fueris, cognosces.*

vue les dangers que faisaient courir à l'Eglise les hérésies déjà si multipliées. Nous les avons montrés envoyant à Rome & en Asie, avec le récit de leurs souffrances, un exposé des erreurs que Montanus accréditait parmi les chrétiens des Gaules. Une autre hérésie, celle des gnostiques, va les appeler dans la lice. Cette lutte nouvelle, où doit triompher Irénée, nous vaudra son œuvre capitale : *Exposé & réfutation de la fausse doctrine* (1).

Avant d'examiner cet ouvrage, jetons un coup d'œil rapide sur le gnosticisme qu'il a pour but de combattre.

La Gnose (2) n'a pas une origine bien déterminée. Pur échafaudage religieux modifié de secte en secte, elle semble avoir pour point de départ les antiques théogonies de la Phénicie, de la Perse & de l'Assyrie. La secte de Valentinus, par exemple, admettait un *Προτογόγος* identique au *Φύγης* orphique. Or, cette ressemblance prouve que l'hérésie Valentinienne avait puisé ses doctrines à la source phénico-Assyrienne,

(1) *Ἐλεγχος καὶ ἀνατροπὴ τῆς ψευδανόμου γνώσεως*, désigné plus ordinairement sous le titre latin, *Adversus hæreses*.

(2) *Γνῶσις*, science, connaissance, la science par excellence, le résumé de toutes les connaissances humaines, d'après les gnostiques.

car c'était là également, on le fait, que la cosmogonie orphique avait pris naissance (1).

Pour les faire accepter de quelques-unes des écoles dominantes, leurs promoteurs mêlaient à la donnée primitive les idées des maîtres en honneur ou, dans l'espoir d'abuser les chrétiens, lui donnaient pour cadre des dogmes de l'Ancien & du Nouveau-Testament. C'est ainsi que la Gnose empruntait : de Platon, l'idée des Archétypes ; de Pythagore, la métempsychose & l'explication de l'univers par les nombres ; des livres saints, le mystère de la chute & de la rédemption.

La Gnose n'était donc qu'une partie du fonds dogmatique des vieilles religions orientales. La plupart des hérésies qui pullulent autour du berceau de la foi découlent probablement d'une source pareille.

En somme, le gnosticisme, tel que l'avait formulé l'hérésiarque Valentinus, se proposait d'expliquer la formation des choses, la chute primordiale de l'intelligence créée, la rédemption & la vie future.

A toutes ces erreurs, plusieurs de ses chefs mêlaient des pratiques théurgiques, des divina-

(1) Cf. Creuzer, *Religions de l'antiquité*, trad. de M. Guignaut, t. III, liv. VII, p. 95, en note.



tions par les nombres, des cérémonies obscènes. Il est difficile de se faire une idée des désordres qui affligeaient la société, partout où pénétraient ces pernicioeux sectaires. Saint Irénée se plaint amèrement, en plusieurs endroits, des ravages qu'ils exerçaient dans l'Eglise confiée à sa sollicitude. « Par leurs discours & leurs pratiques  
« infâmes, dit-il quelque part, ils sont parvenus  
« dans le pays voisin de notre chère Rhodanusie, à corrompre un grand nombre de  
« femmes (1). »

C'est alors qu'il fit paraître sa réfutation. En donner une analyse complète serait un travail au-dessus de mes forces, les matières qu'il traite étant trop étrangères à mes études. Mon plan, d'ailleurs, purement littéraire, exclut toute appréciation dogmatique; je dois me borner à faire ressortir les qualités de la composition & du style.

L'ouvrage de l'illustre docteur, écrit primitivement en grec, ne subsiste plus dans cette langue, à la réserve de la majeure partie du premier livre. Les autres livres nous sont parvenus dans une version latine faite, assure-t-on, sur le manuscrit original.

(1) *Χαθαρὰς καὶ ἁγίας τῆς Ρωθιανοσύνης*. — Sur les séductions des Marcosiens, voyez *Adv. Hæres.*, le livre I<sup>er</sup>, entre autres c. XIII, § 2 & 3.

Saint Irénée procède dans un ordre éminemment logique : il expose d'abord la doctrine gnostique, telle que la pratiquent & la forment les sectes diverses; cet exposé fait, il la combat avec les armes de la raison & de la science humaines. S'appuyant ensuite sur l'Eglise, il invoque tour à tour l'autorité des Apôtres & de Jésus-Christ leur divin maître; puis il termine par un exposé clair & méthodique de la doctrine catholique, ayant soin de ne laisser sans interprétation aucun des passages de saint Paul, que détournaient de leur vrai sens quelques-uns des chefs de la Gnose.

Faite de toutes pièces, empruntée à toutes les cosmogonies, cette hérésie était impuissante à montrer ses titres à la croyance des peuples. Rejetant la révélation (1), elle croulait surtout par la base; c'est donc par là qu'elle était vulnérable. C'est par là aussi que le pieux auteur a soin de commencer son attaque. Il y revient à plusieurs reprises, & toujours avec bonheur (2).

Lorsque l'occasion s'en présente, il ne dédaigne pas l'emploi de l'ironie : son ouvrage en offre

(1) Quelques sectes gnostiques se créaient une révélation plus ou moins bizarre. Le patriarche Seth, par exemple, semble avoir joué le rôle d'un révélateur dans celle des Sethiens. (Renan, *Fragm. du liv. gnost. intitulé L'Apocalypse d'Adam*, p. 113.)

(2) B. Irén. *adv. Hær.*, l. II, c. 2 & 3.

de nombreux exemples, mais il n'y réussit pas toujours. Son esprit austère, abreuvé aux sources mêmes de la tradition apostolique, rencontrait plus heureusement une argumentation sérieuse. Cependant, il est tel passage du *Traité contre les hérétiques* où l'arme de l'ironie se trouve maniée avec une assez grande habileté; témoin celui-ci, dans lequel l'auteur enferme dans ses propres filets le célèbre hérésiarque Marcus.

Ce chef de gnostiques prétendait que la vérité avait été substantiellement formée, de toute éternité, par la combinaison de certains chiffres ou caractères numériques de l'alphabet grec. Mais, s'écrie le saint évêque, « si véritablement  
« les Grecs tiennent leur alphabet de Cadmus;  
« s'ils l'ont, par la suite, augmenté de doubles  
« & d'aspirées, & leur Palamède de longues,  
« que devient ta vérité, ô Marcus ! Elle n'existait  
« donc pas avant l'alphabet; car, selon ta for-  
« mule, sa substance serait plus jeune que l'in-  
« venteur Cadmus, plus jeune que ses prédé-  
« cesseurs, plus jeune que ses continuateurs,  
« plus jeune que toi-même qui viens après  
« eux (1) ? »

Toutefois, il est bon de le remarquer, la

(1) *Adversus hæreses*, lib. 1, cap. 12

science mystique des nombres était alors universellement adoptée. Les premiers chrétiens, forcés de se cacher, paraissent avoir dissimulé sous certaines formules numériques plusieurs des mystères de leur religion. Il y avait des nombres sacrés, comme le *tetragrammaton* יהוה, le nom ineffable de la divinité. L'Apocalypse, en plusieurs passages, contient des nombres évidemment mystiques. C'est donc contre l'abus de la science des nombres & non contre cette science elle-même que s'élève saint Irénée dans son livre (1).

En général, le style de saint Irénée est plutôt simple qu'orné, plutôt ferme qu'élégant. On lui a reproché de manquer d'élévation; « mais l'élévation du style, disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, n'était pas le génie des « écrivains sacrés de ces temps de simplicité (2). » A ces qualités, comme à ces défauts de composition, se joignent la gravité mêlée à l'onction chrétienne, un vif & profond sentiment de la vérité de sa cause & le mérite d'une pensée revêtant déjà la forme théologique. C'est principalement dans l'expression que l'élévation lui

(1) Cf. Mgr. Devoucoux, dans l'*Hist. de l'antique cité d'Autun*, par E. Thomas, *passim*.

(2) *Hist. litt.*, t. I, 1<sup>re</sup> part., p. 337

manque. Ce précurseur des Pères crée un nouveau langage pour une doctrine nouvelle. Il ne lutte pas seulement contre l'hérésie, mais contre son propre idiome, formé dans un ordre d'idées tout profane. Celui dont il se sert n'est plus l'idiome abondant & sonore des beaux siècles littéraires de la Grèce. Ses grands écrivains ne lui sont pourtant pas inconnus. Il cite Hésiode, Homère, Pindare, la fable de Pandore (1). Mais il écrivait loin de sa patrie; puis, il n'avait aucune teinture de la rhétorique, cette partie des belles-lettres qui enseigne à parer le langage; lui-même en fait l'aveu : « N'attendez pas de  
« nous, dit-il, qui demeurons chez les Celtes,  
« & qui nous servons presque toujours d'une  
« langue barbare, ni cet art de bien dire qui ne  
« nous a pas été enseigné, ni la force du style,  
« ni l'élégance des paroles ornées (2). »

Sans doute, comme il le dit avec une simplicité si touchante, Irénée connaît peu l'art des rhéteurs; mais il a pour maîtres le Christ & les apôtres, & sa foi, telle qu'une fontaine intarissable, lui verse des trésors d'éloquence ignorés du monde profane.

On attribue à saint Irénée beaucoup d'autres

(1) *Adv. Hæres.*, lib. II, cap. 19 & 37.

(2) *Iren.*, I, *præf.*

ouvrages; mais il n'en existe que des fragments ou de simples titres, conservés par Eusèbe & par les Pères.

1<sup>o</sup> Le livre, dit de *l'Ogdoadé* ou de *la Huitaine*, parce qu'il traite des huit premiers Eons de la gnose de Valentin, est écrit contre le prêtre Florin, ancien condisciple de l'auteur. Le titre & le sujet de cet écrit le font regarder comme un précis du grand ouvrage contre les hérétiques. Sa fin, conservée par Eusèbe, est une prière d'Irénée à ses copistes. L'illustre confesseur les y conjure, au nom de la Sainte-Trinité, de ne rien épargner pour translater, dans toute sa pureté, son texte destiné à la réfutation de l'hérésie;

2<sup>o</sup> Deux ouvrages relatifs à la célébration de la Pâque. — Le premier est le traité du schisme, adressé à Blaste, grec asiatique & prêtre de Rome, déposé: ce Blaste, voulant ramener le judaïsme, s'attachait à célébrer la Pâque le quatorzième jour de la nouvelle lune. — Le second comprend la correspondance de saint Irénée avec le pape saint Victor. La plus authentique des lettres qui le composent, la première, exhorte, avec une certaine vivacité, le souverain pontife à user de tolérance envers les fidèles de l'Eglise de Rome qui s'obstinaient à célébrer la Pâque suivant la méthode de Blaste.

A ces divers écrits j'ajouterai deux opuscules : l'un qui subsistait encore au temps d'Eusèbe, & dont le titre, d'après cet écrivain, était : *De la Science*, & d'après saint Jérôme : *De la Discipline*, ou *Contre les Gentils*. L'autre, dont le titre est inconnu, mais qu'Eusèbe & saint Jérôme disent avoir été dédié à Marcien que ce saint évêque traitait de frère.

Les historiens ecclésiastiques s'accordent encore à mettre au nombre des œuvres de saint Irénée, le *Recueil de diverses Discussions*, *Διαλέξεις διαφόρων*, nommé par saint Jérôme : *Recueil de divers traités*, & par Rufin, des *Dialogues* (1).

Mais le plus important des écrits de saint Irénée est un *Traité de la Monarchie*, c'est-à-dire d'un seul principe. Le titre de cet opuscule, dirigé contre le même Florin dont nous parlions tout à l'heure, a fait croire que ce personnage donnait dans l'erreur de Manès qui, comme on fait, admettait un bon & un mauvais principe. Eusèbe en rapporte un passage, d'autant plus précieux qu'il fournit sur la jeunesse de saint Irénée & sur saint Polycarpe des détails pleins d'intérêt (2) :

(1) Cf. *Hist. litt. de la France*, t. I, pp. 337 à 346; le P. Colonia, *Hist. litt. de la ville de Lyon*, t. I, pp. 54 & suiv.; Collombet, *Hist. des Saints de Lyon*, pp. 55 à 57; Ampère, *Hist. litt. de la France avant le XIII<sup>e</sup> siècle*, pp. 186 & 187.

(2) Euseb., *Hist. eccléf.*

« Ces dogmes, à te parler sans amertume, ô  
« Florin, ne sont pas d'une bonne doctrine;  
« rejetés par l'Eglise, ils mènent à de graves  
« erreurs ceux qui les professent. Ces dogmes  
« que les hérétiques, exclus de notre commu-  
« nion, n'osent même enseigner, ce ne sont pas  
« nos prédécesseurs, disciples des apôtres, qui  
« te les ont appris. Hélas! comme j'étais enfant,  
« je t'ai vu dans l'Asie Inférieure, auprès de  
« Polycarpe. Tu recherchais, tu sollicitais son  
« approbation, toi, l'heureux & brillant com-  
« mençal du palais de l'Empereur. Oh! je me  
« rappelle toutes ces circonstances; elles sont  
« gravées dans ma mémoire, avec plus de force  
« que les événements dont je suis témoin chaque  
« jour, car les souvenirs que nous puisons dans  
« l'enfance s'accroissent & grandissent avec  
« l'âge, comme attachés par un lien intime à  
« nos pensées. Oui, j'aperçois la place où, pour  
« nous entretenir, s'asseyait le bienheureux Po-  
« lycarpe. Je le vois entrer & sortir. Je reconnais  
« son maintien, son air, sa figure, sa taille. Il  
« me semble entendre les discours qu'il faisait  
« au peuple sur la manière dont il avait vécu  
« avec saint Jean & les autres qui avaient  
« connu le Seigneur; entendre ce qu'il avait ouï  
« raconter des miracles de Jésus-Christ, de ses



« vertus, de sa doctrine, par ceux qui avaient eu  
« le bonheur de voir de leurs yeux le Verbe de  
« vie. Et, ces choses merveilleuses, Dieu alors  
« me fit la grâce de les écouter avec attention,  
« & de les retenir, non en les consignait sur  
« le papier, mais en les imprimant dans les  
« profonds replis de mon cœur, & toujours,  
« avec l'aide du Seigneur, j'en conserverai la  
« mémoire; & je puis témoigner devant Dieu,  
« que si ce vieillard apostolique, ce bienheureux  
« Polycarpe eût entendu les impiétés que tu  
« prêches, il se fût bouché les oreilles, & se fût  
« écrié, selon sa coutume : *Oh ! bon Dieu, en*  
« *quel temps m'as-tu fait vivre !* »

L'œuvre complète de saint Irénée, éditée par D. Massuet, dans le format in-folio, à Paris, 1710, & à Venise, 1734, avec des fragments nouveaux, se retrouve dans toutes les collections patrologiques. On en connaît une bonne traduction, due à M. de Genoude & jointe au texte grec & latin de l'édition des Pères, donnée par l'abbé Guillon. La vie du pieux évêque a été écrite, en 1843, par M. l'abbé Prot.

Le nombre des ouvrages de saint Irénée, l'importance de quelques-uns montrent combien fut laborieux l'apostolat du grand évêque de Lugdunum. Il eût été possible, en considérant

leur ensemble, d'asseoir un jugement plus complet sur le mérite littéraire de ses œuvres, si le naufrage des siècles n'eût pas englouti la majeure partie des monuments de la primitive Eglise lyonnaise. Je dirai toutefois que dans ce qu'il reste des écrits du saint prélat, il me semble apercevoir un reflet de la littérature grecque-alexandrine, reflet profondément modifié par l'éclat de la révélation chrétienne. Avec le second évêque de Lyon, commence pour la Gaule une littérature, se révèle une poésie, nouvelles & parfois sublimes comme la foi qu'elles défendent, puissantes & vigoureuses comme la civilisation qu'elles annoncent. En lisant ce vieil apôtre, on sent que le Parnasse & l'Olympe s'en vont, & que bientôt les Muses iront chercher leurs accords sur la montagne de Sion.






## IV

Monuments de la littérature grecque.

(Suite.)

 ANDIS que sous l'inspiration de Rome païenne se faisait à Lugdunum une reproduction affaiblie de la grande littérature latine créée par les Cicéron & les Virgile, la littérature grecque importée de Smyrne continuait de pousser sur le roc vierge de la Séguisavie des rameaux pleins de sève. Elevée par Auguste au rang de métropole, la colonie de Plancus tendait à devenir dans la Gaule l'Athènes de la civilisation chrétienne. Déjà, du vivant même d'Irénée, quelques rayons émanés de ce foyer commençaient à se répandre sur les cités païennes du voisinage (1). Néanmoins, à peine éclos, cette littérature,

(1) Cf. *Histoire littéraire de la France*, t. I, pp. 299 à 303.

organe d'une civilisation nouvelle, s'apprêtait à déposer son beau vêtement hellénique, disposée à prendre des mains d'Augustin, de Jérôme & d'Ambroise les glorieuses livrées de sa sœur d'Occident. Avant que d'indiquer les causes de cette transformation mémorable, il convient d'étudier, dans son origine, ses développements & ses travaux, l'école fondée par le premier en talent des envoyés de saint Polycarpe.

Le successeur de saint Pothin ne s'était pas simplement appliqué, dans sa laborieuse carrière épiscopale, à gérer le troupeau réuni par son prédécesseur; il avait aussi mis tous ses soins à réunir dans Lugdunum les éléments d'une instruction évangélique. Il lui fallait, d'une part, soustraire au danger des écoles païennes la jeunesse élevée dans la foi nouvelle, &, de l'autre, préparer pour la prédication & le saint ministère tout un ordre de lévites. Le christianisme n'ayant d'armes que la parole, une école née de son souffle pouvait seule assurer sa durée & son extension dans le bassin du Rhône : cette école fut fondée, &, naturellement, son glorieux fondateur en devint la providence & l'âme. Les historiens qui se sont occupés des premiers temps du christianisme ne nomment parmi les disciples de ce pieux gymnase

que le docteur Caius & le bienheureux Hippolyte.

Caius porte, chez les historiens, le titre d'évêque des nations & de docteur de l'Eglise. Bien qu'il ait écrit en grec, ce qui semble fort naturel de la part d'un disciple de saint Irénée, la plupart des auteurs s'accordent à lui donner la Gaule pour patrie, quelques-uns même Lyon pour berceau (1). Son *prænomen*, Caius, indiquerait avec certitude une origine romaine, si l'on ne savait avec quel empressement les Gaulois changèrent contre une appellation latine leur vieille dénomination celtique. A Lugdunum même, l'épigraphie nous révèle, à côté de noms gaulois se renouvelant dans le cours de plusieurs générations (2), des familles aborigènes qui se distinguent par des prénoms quirites. Nous avons cité Vrogènes; un Gaulois du même nom se fait appeler *Caius Vrogenius*. Parmi les contemporains figurent aussi une *Caia Afte*, une *Caia Ticherne* (3). Ce prénom de Caius devint par la suite tellement commun

(1) *Hist. litt.*, p. 356. — Breghot du Lut & Péricaud aîné, *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*, C, p. 57.

(2) A. Bernard, *Description des pays des Séguisaves*, p. 23.

(3) Monfalcon, *Histoire de Lyon*, Table des noms de personnes, au Recueil des Inscriptions, pp. 1304 & 1305, col. II, t. II.

dans la cité lugdunaïse qu'il remplit à lui seul une colonne de la table des inscriptions latines données par M. Monfalcon (1). C'est là, assurément, un fait onomastique important dans la question ; il suffit, ce me semble, pour autoriser la critique à ranger l'évêque Caius parmi les enfants de Lugdunum, nés de parents romains ou gallo-romains.

La présence de ce docteur aux leçons de saint Irénée est beaucoup plus certaine ; elle résulte de cette suscription finale des actes de saint Polycarpe : « Ceci a été transcrit sur la copie d'Irénée, disciple de Polycarpe, par Caius, disciple d'Irénée (2). » Suivant Photius, le zèle de Caius & sa haute capacité le firent élever à la dignité d'ἐπίσκοπος ἐθνῶν, évêque des nations. Ce titre, qui rappelle le glorieux surnom de saint Paul, se donnait à des hommes apostoliques ordonnés pour aller prêcher l'évangile dans les pays des infidèles, sans avoir de diocèses limités (3). Le

(1) Monfalcon, *Histoire de Lyon*, Table des noms de personnes, au Recueil des Inscriptions, pp. 1304 & 1305, col. II; t. II.

(2) *Exemplaria hæc ex Irenæi discipuli Polycarpi doctrina scripsit Caius, qui conversatus est una cum Irenæo. (Acta martyrii S. Polycarpi.)*

(3) On les appelait aussi *evangelistes*. (Coloma, *Hist. litt. de Lyon*, t. I, p. 87 & 88.) — « Ces aventuriers héroïques, prenant leur route au hasard, allaient catéchiser sur des plages inconnues,

nouvel évêque avait déjà reçu le sacerdoce à Rome, où quelques historiens lui font représenter l'Eglise & l'évêque de Lyon. Son séjour dans la capitale du monde, qui se prolongea jusque vers l'année 217, époque de sa mort, égale en durée les pontificats réunis de saint Victor & de saint Zéphirin (1).

Caius a beaucoup écrit; ses œuvres, toutefois, n'auraient transmis à la postérité que leurs titres, si les écrivains ecclésiastiques n'en avaient recueilli de courts & rares fragments. Celle de ses compositions qui lui valut le plus de louanges pendant son séjour à Rome, fut le récit, en forme de dialogue, de sa conférence ou de sa dispute (2) avec Proculus, l'un des chefs de l'hérésie montaniste.

Les autres écrits attribués à Caius, par les écrivains ecclésiastiques, sont :

1<sup>o</sup> Un traité contre Cérinthe, partisan de l'opinion des millénaires, vers laquelle penchait, dit-on, le grand Irénée lui-même ;

2<sup>o</sup> Un autre traité intitulé : *Le petit Labyrinthe*,

« du côté où le doigt de Dieu les poussait. » (Am. Thierry, *Hist. de la Gaule sous l'administration romaine*, t. II, p. 254.)

(1) *Hist. litt. de la France*, t. I, p. 357.

(2) Ce dialogue de Caius porte, dans les auteurs, l'un & l'autre de ces titres.

& dirigé contre un certain Trithemus qui osait nier la divinité du Christ ;

3° *Le Labyrinthe*, œuvre dogmatique que Théodoret, cependant, paraît regarder comme ne faisant qu'un avec l'écrit précédent ;

4° Un traité, dogmatique encore, & connu sous ce triple titre : *De l'Univers ; De la cause de l'Univers ; Sur la substance de l'Univers*.

Nous avons dit que Caius, à l'exemple de son maître, écrivit ses ouvrages en grec. Il déploie en quelques-uns de ces opuscules un talent tellement remarquable que, dans le premier âge de l'Eglise, on les supposait d'Origène. Mais, fait observer Théodoret, le style n'en permet pas cette supposition (1).

Les fragments donnés par Eusèbe, saint Jérôme, Photius & ce même Théodoret, prouvent que sa diction participe des qualités & des défauts du docteur dont il reçut l'enseignement ; comme son maître, il peut se dire l'homme de la tradition. L'autorité qu'il invoque est celle des Pères grecs, dont son maître lui avait fait connaître le néoplatonisme, ce *pressentiment des vérités chrétiennes* (2) ; le but qu'il poursuit, l'af-

(1) Théodor. *Heræc.*, l. 11, c. 3.

(2) « Une philosophie qui a été le dernier mot de la sagesse antique & un pressentiment des vérités chrétiennes, l'école



fermissement du siège de Rome & l'unité du christianisme sous l'autorité des pontifes successeurs de saint Pierre (1). Ce dessein de Caius est surtout visible dans ce beau passage des actes de sa dispute avec Proculus, qui nous a été conservé par Eusèbe : « Ne voyez-vous pas, « dit-il, combien cette Eglise est sainte? Je puis « vous y faire toucher du doigt les trophées « des Apôtres. Oui, que votre désir vous mène « au Vatican, ou qu'il vous conduise sur le « chemin d'Ostie, vous êtes sûr d'y trouver les « glorieux trophées des fondateurs de cette « Eglise (2)! »

Au temps où écrivait Caius, en effet, le tombeau de saint Pierre se voyait au Vatican, & celui de saint Paul sur le chemin d'Ostie. Le texte ne nomme pas ces deux apôtres ; mais cette allusion à leur martyre, deux fois répétée : *Les trophées des apôtres, les trophées des fondateurs*, cette allusion si touchante les fait mieux connaître que la désignation la plus pompeuse.

« d'Alexandrie, dite aussi école néo-platonicienne. » (Rapetti, sur la *Traduction des Ennéades de Plotin*, par M. Bouillet, *Moniteur* du 26 novembre 1858.)

(1) *Ad hanc enim ecclesiam, propter potentiores principulitatem, necesse est omnem convenire τὴν ἀρχαίαν ecclesiam*, avait dit saint Irénée. (*Adv. hæres.*, VIII, 3.)

(2) Euseb., II, 25.

Photius attribue encore à Caius l'ouvrage intitulé : *Περὶ τῆς τοῦ παντὸς ὁμοιότητος*, *Sur l'ensemble des choses*. Il donne à son opinion l'appui d'une déclaration que Caius lui-même avait inférée à la fin du *Petit Labyrinthe*.

Le livre sur l'ensemble des choses annonce par son titre l'objet élevé en vue duquel il fut composé. S'il était vraiment de Caius, ce traité nous intéresserait particulièrement; il mettrait en relief les sentiments de l'auteur touchant l'impénétrable mystère de l'union transitoire de l'âme avec le corps. L'homme, aurait cru ce vieux docteur, « se compose de feu, de terre & d'eau, « & de plus, d'un souffle qui se nomme âme (1). « Ce principe éthéré, tendant à se modeler sur « le corps, pénètre toute la substance & s'affu- « jétit à sa constitution plastique (2). » Ainsi, Caius n'admettait dans l'être humain, durant son passage en ce monde, qu'un double principe : de la matière pure, le corps, & de la substance spirituelle, le souffle émané de Dieu lorsqu'il créa le premier homme, l'âme.

L'estime en laquelle Caius tenait, avec le plus grand nombre des Pères grecs, la philoso-

(1) Photius, *Biblioth.*, XVIII.

(2) Photius, *ibid.*

phie platonicienne n'allait pas au-delà de Platon, à ce qu'il semble. L'austère disciple de saint Irénée professe pour la philosophie payenne en général un assez profond mépris. Ce mépris éclate surtout dans les fragments de son *Petit Labyrinthe* & de sa *Dispute avec Proculus*. Il n'épargne pas même la science, la littérature & l'art profanes ; mais il était le sincère élève de son maître.

Un autre élève de ce maître illustre, condisciple sans doute de Caius, fut saint Hippolyte, que l'Eglise honore à Lyon le 22 février, & dans le reste du monde catholique le 13 août. On ignore le lieu de sa naissance. Basnage le place en Arabie, mais les raisons qu'il donne dans cette assertion n'ont pas paru concluantes à tous les critiques. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il était d'origine grecque, son nom le dénote ; sénateur romain, saint Jérôme nous l'apprend. Ces deux qualités, cependant, ne me semblent pas exclusives de celle de gaulois que lui attribuent plusieurs historiens. De son temps, un grand nombre de Grecs étaient encore établis dans la Gaule méridionale, &, depuis le règne de Claude, les notabilités de notre patrie pouvaient toutes prétendre à la dignité de sénateur.

La ville où saint Hippolyte fit ses études, le

maître dont il suivit les leçons ont donné prise à moins de controverses, car ce saint lui-même nous apprenait dans un de ses ouvrages, malheureusement perdu, que le sujet de ce livre n'était qu'une répétition abrégée des instructions orales de l'évêque de Lyon. Une pareille autorité ne saurait être récusée ; aussi est-ce sur elle que je m'appuierai, comme la plupart des historiens de cette ville, pour mettre saint Hippolyte au nombre des célébrités de la littérature lyonnaise.

Le disciple d'Irénée est également qualifié du titre d'évêque, mais, jusqu'à ce jour, aucun biographe n'a pu préciser le diocèse dont il eut l'administration. Il est vraisemblable que, revêtu de la dignité épiscopale au même titre que Caius, il fut envoyé, comme celui-ci, aux nations plongées dans les ténèbres de l'erreur (1).

La date de sa mort est incertaine, de même que la couronne du martyre qui lui est décernée par presque tous les anciens & les modernes. Toutefois, de graves auteurs estiment qu'il ne peut avoir vécu au-delà de l'an 250 après Jésus-Christ.

La meilleure preuve de la longévité de saint Hippolyte est l'immense quantité de ses ouvrages.

(1) V. ci-dessus, p. 92.

Celui qui contribua le plus à sa réputation est son fameux *Cycle pascal*, que saint Isidore regardait comme un des premiers qui eût paru dans l'Eglise. Longtemps perdu, cet unique mais précieux fragment d'un grand ouvrage sur la Pâque, Περὶ τοῦ Πάσχα (1), fut retrouvé dans des fouilles entreprises à Rome, en 1551. Il était gravé des deux côtés de la chaise d'une statue de marbre, & accompagné d'une liste de quelques-uns des ouvrages du célèbre écrivain. Cette statue, qui se voit au Vatican, figure, avec le catalogue, dans les recueils épigraphiques & dans la plupart des éditions de saint Hippolyte. Je ne m'attacherai point à discuter les diverses attributions qu'elle a suggérées depuis sa découverte ; je me contenterai de donner une simple analyse du cycle.

Pour bien comprendre l'importance attachée alors, par les communautés chrétiennes, à cette œuvre du plus illustre des disciples de saint Irénée, de celui qui s'intitulait *le continuateur de son maître*, il est indispensable de connaître l'histoire de la célébration de la fête de Pâques, à partir de l'an 34 de J.-C. Cette notion préliminaire, d'ailleurs, peut seule donner l'explication

(1) Euseb., *Hist.*, lib. vi, cap. xxii.

de deux événements considérables qui relèvent de l'antiquité littéraire de Lugdunum, & dont j'aurai bientôt à parler : la convocation du premier concile des Gaules & l'hérésie de Blaste, cause principale de cette convocation.

Notre calendrier ne compterait pas de fêtes mobiles, si la date de Pâques pouvait être établie d'une manière précise. L'Eglise primitive n'a jamais su au juste le jour de la mort du Sauveur ; seulement, une tradition respectable, venue des Apôtres, plaçait la résurrection après l'équinoxe du printemps, à la suite d'une pleine lune. Cette croyance, que semble élever à l'état de certitude un récent & remarquable travail de M. Saulcy (1), donnait lieu, par le vague de ses indications, à des dissidences nombreuses parmi les chrétiens, à des irrégularités fréquentes dans la fixation du jour de Pâques & des fêtes d'ordre majeur qui en dépendent, comme l'Ascension & la Pentecôte. Ainsi, tandis que les Eglises d'Asie & de presque tout l'Orient solennifiaient la Résurrection le 14 de la lune, quelque jour de la semaine qu'elle arrivât, l'Eglise de Rome, suivie par le plus grand nombre des Eglises du pays latin, la célébrait le dimanche qui vient immédiatement

(1) *Athenæum français*, des 9 juin & 28 juillet 1855.

après le 14 (1). L'Occident chrétien attachait d'autant plus de prix à ce mode de solennisation qu'il remontait, par une chaîne de souvenirs non interrompus, aux fondateurs du Saint-Siège, les apôtres saint Pierre & saint Paul.

On voit quel intérêt avait l'Eglise à fixer régulièrement, par des périodes calculées, la date du jour de Pâques. Pour obtenir un résultat aussi désirable, les chrétiens des premiers siècles inventèrent différents cycles ou canons. Saint Prosper nous apprend que l'an 40 après Jésus-Christ, ils commencèrent à se servir d'un cycle de 84 ans (2). A cette période succéda le canon de saint Hippolyte. Formé d'une durée de 16 ans, répétée sept fois, ce cycle donnait une période de 112 & devait servir de 222 à 333 de l'ère chrétienne (3). Il méritait l'admiration qui l'accueillit dans l'Eglise; toutefois, à l'époque de saint Hippolyte, les connaissances astronomiques étaient trop limitées, & d'autre part, les bases posées par le calendrier Julien, trop sujettes à l'erreur, pour qu'il ne donnât pas lieu à de graves perturbations dans la célébration des fêtes mobiles. Après cet essai du saint évêque,

(1) *Art de vérifier les dates*, t. I, pp. xxxij & xxxiij.

(2) *Art de vérifier les dates*, t. I, pp. xxxij & xxxiij, *in not.*

(3) *Id.*, *ibid.*

quelques autres, plus ou moins heureux, furent tentés jusqu'à la réforme du calendrier opérée par Grégoire XIII, en 1582 (1). La plupart avaient pour but de soustraire aux usages de l'Eglise grecque, dans la fixation de la fête pascalle, les populations chrétiennes de l'Orient qui reconnaissaient l'autorité du Pape (2).

La part de saint Hippolyte dans les essais qui eurent pour but de régler les fêtes mobiles, cette part qui ne laisse pas d'être considérable,

(1) La plus célèbre de ces tentatives est la période dite de 532 ans, ou dionysienne, du nom de son auteur, Denys-le-Petit, savant chronologiste du VI<sup>e</sup> siècle. Il la forma en multipliant le cycle du soleil, de 28 ans, par le cycle de la lune, de 19. Ce calcul lui donna le cycle de 532 années, à la fin duquel les deux cycles de la lune, les réguliers, les clefs des fêtes mobiles, le cycle du soleil, les concurrents, les lettres dominicales, le terme pascal, la Pâque, les épaques avec les nouvelles lunes, recommencent comme ils étaient 532 années auparavant. Ce cycle pascal de Denys-le-Petit est devenu inutile pour tous ceux qui ont embrassé la réforme du calendrier faite en 1582. (*Art de vérifier les dates*, t. I, pp. xxij & xxij.) Antérieurement au travail de ce chronologiste, en 325, les Pères du concile de Nicée, reconnaissant l'impossibilité d'arriver complètement à la solution du problème, s'étaient contentés de formuler cette règle : *Chaque année, la fête de Pâques devra être célébrée le dimanche qui suit le jour de la première lune tombant le 20 mars*. Il résulte comme conséquence de cette décision, que cette première pleine lune ne peut jamais arriver avant le 21 mars, & la fête de Pâques avant le 22. (Lecouturier, *Les fêtes mobiles en 1859*, dans le *Moniteur* de la même année.)

(2) *Art de vérifier les dates*, t. I, pp. xxij & xxij.



prouve que le disciple de saint Irénée joignait à l'instruction littéraire une notion scientifique assez étendue. Au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'invention d'un cycle, les études, les calculs qu'il exige, font supposer dans son auteur des connaissances mathématiques relativement très-grandes. Cette circonstance méritait d'être remarquée; elle obligera probablement les historiens à placer notre saint docteur à côté du médecin Abascantus sur la liste des personnages distingués par l'étude des sciences aux premiers siècles de Lugdunum.

L'instruction si variée de saint Hippolyte confirme en quelque sorte le titre d'*évêque des nations* que je lui attribue. Ceux des successeurs des Apôtres qui recevaient ou se donnaient la mission spéciale d'évangéliser les populations barbares, s'appliquaient à leur inculquer, avec la foi chrétienne, le goût des sciences, des lettres & des arts, ces semences de la vie civilisée. Dans chaque région sauvage, conquise par leurs prédications à l'Evangile, la culture du sol & le défrichement de l'intelligence allaient toujours de pair avec la rédemption de l'âme. Ils amenaient ainsi leurs néophytes à se dépouiller plus rapidement de leur barbarie primitive (1).

(1) Le grand saint Boniface porta son action apostolique sur

Dans un genre différent, les autres ouvrages de saint Hippolyte ne révèlent pas un moindre talent. Parmi ceux que nous possédons encore figure le traité célèbre sur l'Antechrist. L'existence de ce traité avait été signalée à l'attention des savants par saint Jérôme & Photius qui l'avaient lu. Disparu depuis longtemps, il ne fut retrouvé qu'en 1661, dans les bibliothèques de Reims & d'Evreux, par Marquard Gude, conseiller du roi de Danemark. Ce savant en donna une édition fort estimée, l'année même de la découverte. Son titre était bien celui qu'avait indiqué Photius : Ἀποδείξις περὶ Χριστοῦ καὶ Ἀντι-χριστοῦ, c'est-à-dire *Traité sur le Christ & l'Antechrist*.

L'édition de 1661 a été suivie de plusieurs autres. Il existe aussi des traductions latines du texte grec; la plus ancienne est celle que le père Combefis inséra dans le XXVII<sup>e</sup> volume de la *Bibliotheca maxima Patrum*, & que le docte Fabricius mit, avec l'original, en tête

les nations d'outre-Rhin; cette action dépasse beaucoup les limites de la Gaule; mais il faut se souvenir que plusieurs des pays convertis par saint Boniface seront un foyer de culture dans les temps qui suivront Charlemagne. Ainsi, en évangélisant les nations germaniques, il travaillait indirectement à la civilisation de la France. (Ch. Ampère, *Histoire littéraire de la France avant le XII<sup>e</sup> siècle*, t. II, ch. XVII, pp. 410-413.)

de son édition des œuvres de saint Hippolyte (1).

On imprime assez ordinairement à la suite du livre sur l'Antechrist un opusculé relatif à l'histoire de Suzanne, attribué par tous les auteurs au saint dont je parle.

Je n'ai rien à dire du sujet du premier de ces livres. Dans l'opinion de Photius, le style a le caractère archaïque qu'on remarque dans les écrits du premier siècle de l'Église ; les pensées en sont simples. Cependant, on peut reprocher à l'auteur l'emploi trop fréquent de l'apostrophe, l'abus des textes & souvent le manque d'exactitude dans les affirmations & dans les faits. Il est évident qu'il cite quelquefois de mémoire, ce qui peut s'expliquer par la rareté des livres à son époque.

Quant à l'écrit sur Suzanne, c'est moins une histoire qu'une explication mystique du touchant écrit de Daniel. Il est en forme d'homélie. La fin témoigne, en effet, qu'il avait été rédigé pour être prêché au peuple.

On connaît encore de saint Hippolyte, avec certitude, un *Discours sur la Théophanie*, auquel servent d'exorde ces mots empruntés à l'Ecclé-

(1) Hambourg, 1717, Chret. Liebezeit, & 1718, Liebezeit & Theod. Cristoph. Felginer, 2 vol. pet. in-fol.

siastique : Πάντα μὲν καλὰ, καὶ καλὰ λίαν τὰ τοῦ Θεοῦ, &c., *Toutes les œuvres de Dieu sont souverainement bonnes.* Il fut retrouvé en Angleterre par Wolf (*Wolffius*) & traduit en latin par Fabricius qui le comprit dans son édition.

C'est une homélie, peu étendue, qui se compose d'une suite de citations des Pères & du texte latin, entremêlées de brèves réflexions & coupées de fréquentes apostrophes. On n'y rencontre aucun de ces heureux développements dans lesquels, depuis Bourdaloue & Massillon, se complaît chez nous l'éloquence de la chaire. Le style en est dénué d'ornement, le plan des plus simples, le sujet : *la manifestation de la divinité du Christ lors de son baptême dans les eaux du Jourdain*, &, par une extension naturelle, *l'éloge & la nécessité du sacrement de baptême.* L'exorde, toutefois, est remarquable ; puisé dans l'observation des grands phénomènes de la création, cherchant avec enthousiasme la preuve de l'existence de Dieu dans les causes finales, toujours si bien comprises de la foule, il offre un spécimen précurseur de ce genre d'éloquence, doux & pénétrant, où s'immortalisa au XVII<sup>e</sup> siècle, l'archevêque de Cambrai. Par sa valeur littéraire, ce début de l'un des plus anciens monuments de notre éloquence chrétienne mérite

d'être exhumé d'un indigne & trop long oubli ;  
la traduction qui va suivre le donne dans son  
intégrité, sinon dans sa beauté :

« Toutes les œuvres du Dieu rédempteur  
« sont bonnes, souverainement bonnes, en  
« quelque nombre que l'œil les aperçoive,  
« que l'esprit les considère, que l'intelligence  
« les explique, que la nature humaine les em-  
« brasse. Oui, vous chercherez en vain un  
« spectacle plus éclatant que la voûte éternelle-  
« ment changeante du ciel, un émail plus admi-  
« rable que le sol fleuri de la terre, un quadrige  
« plus prompt que le cours du soleil, plus  
« agréable à la vue que l'astre de la lune. De  
« même, vous ne trouverez jamais rien qui soit  
« merveilleux comme l'indescriptible mosaïque  
« des constellations, fécond en produits utiles  
« comme le souffle des vents favorables, pur  
« comme le cristal de la lumière éthérée, parfait  
« comme l'organisation humaine ; tant sont  
« bonnes, souverainement bonnes les œuvres  
« du Dieu rédempteur !

« Mais quel bienfait plus grand, plus indif-  
« pensable que l'eau ? N'est-ce pas elle qui, par  
« sa nature, purifie, entretient, arrose ? Elle qui  
« soutient la terre ? elle qui donne naissance à la  
« rosée & fait prospérer la vigne ? elle encore

« qui hâte la maturité de l'épi, adoucit le raisin,  
 « attendrit l'olive & donne au fruit du palmier  
 « son aimable faveur? N'est-ce pas à l'eau enfin  
 « que la rose doit sa couleur vermeille, la vio-  
 « lette sa floraison odorante, le lis la beauté  
 « de ses calices splendides? Que dis-je! sans  
 « l'eau, sans son principe, rien dans la création  
 « ne subsisterait de ce que nous y voyons;  
 « principe bien excellent, en effet, car, tandis  
 « que les autres éléments ont établi leur séjour  
 « sous la voûte des cieux, l'eau s'est choisi le  
 « sien sur leur firmament même : *Louez*, s'écrie  
 « le prophète, *louez le Seigneur, vous cieux des*  
 « *cieux, & vous eaux qui résidez au-dessus des*  
 « *cieux* (1). »

Un autre ouvrage conservé de saint Hippolyte est un *Petit traité contre les Juifs*. On n'en connut d'abord qu'une traduction latine due à François Turrien. Plus tard, Fabricius publia, avec cette traduction, dans le tome II de son édition de saint Hippolyte, le texte grec, tiré d'un manuscrit du Vatican par le célèbre Montfaucon. Une particularité s'attache à cet exemplaire grec : le saint n'y est qualifié que de simple évêque & martyr. Au surplus, ce petit

(1) *Laudate Dominum, cæli calorum, & aqua supra cælos.*  
 (Psalm. CXLVIII, 4.)

traité semble un fragment d'un ouvrage plus considérable. Tout y révèle saint Hippolyte : le genre d'écrire, l'abus de l'apostrophe & l'allégation continuelle des textes. On y remarque aussi que, à l'exemple de saint Irénée, l'auteur cite plusieurs fois le *Livre de la Sagesse*, sous le nom de Salomon.

Le nombre des ouvrages de saint Hippolyte qui sont perdus est si considérable, qu'on se demande comment une vie d'homme a pu suffire à les composer. Je regarde comme inutile au but que je me suis proposé d'en donner ici le catalogue ; il existe aussi complet que possible dans l'*Histoire littéraire de la France* des Bénédictins de Saint-Maur & dans les collections patrologiques dues à l'érudition moderne (1). Tous avaient trait à l'Écriture sainte & à la polémique religieuse. Les plus importants sembleraient être, à mon avis, un *Hexameron*, ou *Livre sur l'œuvre des six jours*, dont Scaliger, au moyen de quelques finales grecques, essaya de refaire le titre, & un *Traité contre les hérésies*, ou plutôt, d'après quelques savants, contre toutes les hérésies survenues depuis le grand écrit de saint

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. I, part. 1, pp. 371 & suiv.

—Migne, *Patrologiæ cursus completus*, t. X, pp. 259 & seq., etc.

Irénée contre le gnosticisme, ce que paraît indiquer le titre : *Πρὸς ἑκατὸν τὰς αἵρεσεις*.

Il nous est parvenu de ce traité, intitulé *Sermo*, discours, oraison, des débris assez considérables; car je regarde avec Photius, comme des dépendances de cette grande œuvre tous les fragments qui, soit dans les collections patrologiques, soit dans les éditions particulières de saint Hippolyte, portent les titres : *Contra Beronem & Helicem*, *contra Noëtum*, etc. (1). Je cite au surplus ces titres comme les traduisent les interprètes latins.

Dans quelques-uns de ses écrits perdus, notre illustre évêque avait principalement en vue l'intelligence des livres sacrés; dans d'autres, il s'attachait surtout à donner les preuves de l'immatérialité de Dieu, opposant le dogme de l'essence divine, enseigné par l'Église, aux erreurs panthéistiques qui paraissent avoir compté de nombreux sectateurs à son époque (2).

Çà & là, parmi les fragments du *Sermo*, saint Hippolyte fait preuve d'une connaissance approfondie de la métaphysique grecque. C'est pro-

(1) *Est hoc volumen adversus hæreses duas & trigenta, faciens initium à Dositheanis & in Noeto & Noetianis desinens.* (Photius, *Biblioth.*, cod. cxxx.)

(2) Voir ci-après le second des fragments traduits, pp. 114 & suivantes.



blement, outre la similitude du style, cette large intelligence des philosophes profanes qui a fait attribuer, dans la primitive Eglise, quelques-uns de ses traités à Origène. Rien ne montre cependant qu'il ait voulu, à l'exemple de cet illustre docteur, chercher dans l'étude des systèmes philosophiques d'Athènes & d'Alexandrie des preuves ou des armes à l'appui de la religion chrétienne (1). Ce qu'il demande à ces grandes écoles, ce sont les termes, les expressions d'une langue théologique qui lui manque & qu'il lui faut créer, comme saint Irénée, son modèle & son maître. J'excepterai néanmoins la philosophie platonicienne. Le chef illustre de l'Académie, dans ses idées sur le *λόγος* & sur l'immortalité de l'âme, eut comme une sorte d'intuition de la doctrine révélée, qui frappait de respect & d'admiration les Docteurs & les Pères de l'Eglise grecque. Un grand nombre l'étudièrent de saint Jean à saint Irénée ; son influence sur le développement d'une philosophie chrétienne ne laisse pas que d'être très-sensible. Saint Hippolyte obéit quelquefois à cet ascendant du disciple de Socrate. Tantôt il le cite comme une autorité : « O Grecs! s'écrie-t-il,

(1) Fragment ix, *cont.* Noet.

« apprenez à ne pas être incrédules, en croyant  
 « l'âme créée & créée immortelle par Dieu,  
 « suivant la doctrine de Platon (1). » Tantôt il  
 lui emprunte, pour les besoins de la polémique  
 dans laquelle il est engagé, sa brillante armure  
 métaphysique. Je citerai surtout deux passages.  
 Dans l'un & l'autre, le pieux écrivain, sans sortir  
 des bornes sévères du dogme, se maintient à  
 une hauteur de pensée & de style que Platon  
 n'eût pas désavouée, & que le seul Bossuet attein-  
 gnit parmi nous.

Le premier passage offre cette particularité  
 que, d'accord avec la science moderne, il con-  
 tient comme un pressentiment du système de  
 l'attraction universelle, cette glorieuse décou-  
 verte de Newton. Mais laissons parler l'auteur.

« Dieu, par sa volonté, par sa puissance in-  
 « finie, fait & maintient toutes choses. Cha-  
 « cune de ces choses subsiste en vertu d'un  
 « principe de durée qu'elle a reçu de ce Dieu  
 « créateur, être souverain, existant par lui-même.  
 « Mais, *tandis qu'elles accomplissent, dans leurs*  
 « *sphères individuelles, les mouvements produits*  
 « *par les lois qui leur sont propres*, la puissance  
 « divine, elle, reste immobile; car ce qui est

(1) *Ἡπὸς Ἑλλήνων*, seu *adversus Græcos*, frag. 1.

« illimité ne peut recevoir d'impulsion d'aucune  
 « cause, d'aucune modification des choses. Où  
 « & autour de quoi pourrait se mouvoir l'infini?  
 « La faculté d'imprimer le mouvement à lui qui  
 « n'en peut recevoir, est son mouvement, son  
 « mode d'existence (1). »

A cette sublime définition du Dieu suprême, le second passage fait succéder une exposition de la puissance divine manifestée par le Verbe dans la création du monde. Ce fragment, qui a pour but d'expliquer l'Évangile selon saint Jean, se distingue surtout par la constante propriété de l'expression. On s'aperçoit, en le lisant, que l'auteur n'a voulu laisser aucune prise à Noëtus, son adversaire, sur l'essence de la divinité, question qui paraît avoir fait le fond de la controverse. L'auteur reprenant cette question, qu'il n'a fait qu'aborder dans le fragment qui précède, la développe ici avec une incroyable profondeur. Il montre que rien n'était avant Dieu, que rien n'était hors de lui; que si, par conséquent, il était tout, c'était comme être existant par lui-même, pouvant donner, mais non subir l'action créatrice. De l'insistance que saint Hippolyte met à préciser cette formule du dogme fondamental

(1) *Cont. Beron. & Helic.*, fragm. 1.

de l'existence divine, on doit conjecturer que Noëtus, dans son hérésie, professait ces doctrines d'un Dieu panthée, données comme nouvelles par tous les sophistes modernes.

Quoi qu'il en soit, voici comme il s'exprime :  
 « Alors que, existant dans son unité, existant  
 « sans coexistence, Dieu résolut de créer le  
 « monde : au moment même, de son idée, de  
 « sa résolution, de son Verbe, le monde jaillit  
 « à l'état de perfection, tel qu'il l'avait voulu.  
 « Rien, sachons-le, rien n'existait simultanément  
 « avec Dieu ; rien n'était avant lui, l'être  
 « de toute éternité, unique, multiple, souverainement  
 « doué d'intelligence, de sagesse, de  
 « puissance, de volonté. Unique, il était tout  
 « & tout était en lui. Quand & comme il l'a  
 « voulu, il a révélé au monde son Verbe par  
 « qui, au temps fixé, il a formé l'universalité des  
 « choses.

« Ainsi donc, ce que Dieu veut, il le fait ;  
 « à l'instant où il conçoit, il achève ; où il parle,  
 « il manifeste ; où il forme, il accomplit ; car,  
 « en tout ce qu'il crée, sa prévoyance éclate,  
 « sa sagesse brille (1). »

(1) Il est évident qu'Aufone avait sous les yeux, ou du moins présent à la mémoire, ce magnifique passage de saint Hippolyte, lorsqu'il composait le début de la prière de son Ephéméris :

« Puisqu'il était Dieu, il a fait les choses qu'il  
 « a voulues. En même temps, il engendrait  
 « son Verbe pour être l'agent, le régulateur,  
 « l'ouvrier de ces choses. Or, en Dieu contenu,  
 « le Verbe ne pouvait être perçu de la nature  
 « créée ; mais Dieu le rendit perceptible ; émet-  
 « tant sa voix d'abord, puis tirant la lumière  
 « de sa lumière, il le fit apparaître, âme & chef

*Omnipotens, solo mentis mihi cognite cultu,  
 Ignorate malis, & nulli ignote piorum ;  
 Principio, extremoque carens ; antiquior ævo,  
 Quod fuit, aut veniet ; cuius formamque modumque  
 Nec mens complecti poterit, nec lingua profari ;  
 Cernere quem solus, coramque audire jubentem  
 Fas habet, & patriam propter considere dextram ;  
 Ipse opifex rerum, rebus causa ipse creandis,  
 Ipse Dei Verbum, Verbum Deus ; anticipator  
 Mundi, quem facturum erat ; generatus in illo  
 Tempore, quo tempus nondum fuit ; editus ante  
 Quam jubar, & rutilus calum illustraret Eous ;  
 Quo sine nil actum, per quem facta omnia ; cuius  
 In cælo solium ; cui subdita terra sedenti,  
 Et mare, & obscuræ Chaos insuperabile noctis ;  
 Irrequies, cuncta ipse movens, vegetator inertum. .*

L'imitation, dans quelques-uns de ces hexamètres, est si flagrante, qu'ils rencontrent parfois la même expression que le traducteur latin en prose, beaucoup plus récent. Souchay (*in Ephem.*) les regarde, ce qui est vrai, comme une paraphrase du commencement de l'évangile de saint Jean ; mais il n'indique pas les emprunts que le poète a pu faire à la paraphrase antérieure de saint Hippolyte. Peut-être Souchay ne l'a-t-il pas connue.

« à la fois de la création entière. Alors primiti-  
 « vement visible pour Dieu seul, le Verbe, par  
 « un acte de la volonté divine, cessa d'être in-  
 « visible au monde, afin que le monde, en le  
 « voyant paraître, pût être préservé.

« Ainsi, à Dieu s'adjoignit un autre lui-même ;  
 « un autre lui-même, je le répète, & non pas  
 « deux dieux. En effet, de même que dans la  
 « lumière l'éclat ; dans la source l'eau ; dans le  
 « soleil le rayon ; de même, dans le tout, qui  
 « est le père, une vertu, une puissance : le  
 « Verbe ; le Verbe, son intelligence, son esprit  
 « qui s'est révélé comme fils de Dieu, en se  
 « manifestant au monde (1). »

Je déplorais tout à l'heure les trop nombreuses lacunes faites par le temps dans l'œuvre de saint Hippolyte ; l'une d'elles vient d'être récemment comblée.

La bibliothèque du Vatican possédait deux manuscrits d'un écrit intitulé *Canones*, & portant le nom de saint Hippolyte, évêque & patriarche de Rome (2). Cette désignation indiquant un titulaire inconnu dans la série des papes, avait fait supposer que l'ouvrage ne

(1) *Cont. Noët.*, fragm. 1.

(2) *S. patriarcha Hippolytus, primus patriarcha Romæ.* —  
*S. Hippolytus summus episcopus Romæ.* (*Cod. duo Vatican.*)

pouvait être de saint Hippolyte, simple évêque des nations. Cette qualité de Souverain Pontife de Rome, qui lui était attribuée, passait pour le fait de copistes ignorants. Les doutes ont cessé. Les *Canones* sont bien l'œuvre de saint Hippolyte. Comme je l'expliquerai plus loin, cet évêque put se croire autorisé, pour un moment, à prendre rang parmi les successeurs de saint Pierre.

Un heureux hasard a fait découvrir au R. P. Hanneberg un manuscrit arabe de trente-huit canons, conforme pour le sens aux deux manuscrits latins du Vatican & portant un titre à peu près identique à celui de ces deux manuscrits : *Canones quos composuit Hippolytus, princeps episcoporum Romæ, secundum mandata Dominorum nostrorum apostolorum, ex auctoritate Domini nostri Christi. Sunt autem 38 canones.*

Ces canons ayant pour but de régler la liturgie, l'ordre des catéchumènes, celui des diacres, les devoirs des clercs & des femmes de condition libre, ne forment pas, à proprement parler, un ouvrage littéraire ; mais, confrontés avec l'affertion de saint Hippolyte, relative aux leçons orales de saint Irénée (1), ils peuvent

(1) V. ci-dessus, p. 98.

éclaircir plusieurs questions importantes pour cette histoire.

1° Né en Orient, en Arabie peut-être, comme le croyait Basnage, notre saint fit ses premières études à l'école d'Alexandrie, où il se lia avec Origène (1), se perfectionna dans la science des choses sacrées, composa même quelques-uns de ses ouvrages sous la direction d'Irénée à Lugdunum, & se rendit, vers le pontificat de saint Zéphyrin, dans la ville de Rome, précédé par une réputation déjà brillante (2).

2° Arrivé dans cette capitale & choisi pour successeur de saint Zéphyrin (3) par l'un des partis qui divisaient la population chrétienne de la capitale du monde, il renonça au bénéfice de son élection en faveur de saint Calixte, nommé par le parti contraire.

3° Cette renonciation de saint Hippolyte doit être postérieure de quelques mois à son élection; sans cette circonstance, il serait difficile d'expliquer pourquoi les manuscrits latins & le manuscrit arabe du Vatican s'accordent à

(1) Hanneberg, *Canon. S. Hippolyti*, p. 25.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) *Id.*, *ibid.*



doter l'auteur des canons du titre d'évêque & de patriarche de la ville de Rome.

Dans le XVII<sup>e</sup> de ces canons, saint Hippolyte indique à la femme le sentier de ses devoirs & le nombre de ses charges durant l'état de mariage. La plupart de ses prescriptions respirent la plus pure sagesse ; on y sent passer à chaque ligne le souffle de l'Évangile. Telles sont les recommandations touchant la modestie dans la parure, le gouvernement de la maison, la conduite envers le mari, le soin des enfants. Seize siècles avant Jean-Jacques Rousseau, saint Hippolyte veut que la femme, quand sans doute sa santé & sa position le permettent, allaite elle-même sa progéniture. Cependant, parmi tant de règles frappées au coin de la meilleure morale évangélique, il en est d'autres qui, dépassant le but, enlèvent à la femme son initiative. Dans certains cas, elle cesse de marcher l'égale de l'homme : ici, parce qu'elle est parquée en un lieu distinct, là soumise au regard, à l'ordre d'une inspectrice. Ainsi, elle n'a devant Dieu ni le mérite de ses vertus, ni la responsabilité de ses fautes.

C'est que saint Hippolyte s'était, dès sa naissance, familiarisé avec les usages de l'Orient, cet Orient où, parmi plusieurs communautés

chrétiennes, les femmes vont encore abritées d'un voile épais & vivent retirées, de même que l'Athénienne antique, dans une sorte de gynécée. Son amplification des devoirs de la femme, poussés jusqu'à la contrainte, les précautions qu'il sème autour d'elle, se ressentent de l'état de servitude où les personnes du sexe sont tenues dans sa patrie. De ce côté donc, ses idées se rapprochent des sévérités impossibles de la secte de Montanus & des exagérations d'Origène, son condisciple.

Saint Hippolyte n'a pas non plus accepté, dans son exigence rigoureuse, l'affranchissement de la personne humaine prêché par son divin maître. Pour lui, la femme, c'est la femme de condition libre. La femme esclave ne paraît pas digne d'intérêt à ses yeux. Asservie aux volontés d'un possesseur ou d'une maîtresse, incapable par conséquent de libre arbitre, il ne croit pas nécessaire de lui prescrire quelque chose; & non-seulement il ne s'occupe pas de cette créature faite à l'image de Dieu, déshéritée du premier des biens, la liberté, il ne prend même nul souci d'elle vis-à-vis de la femme privilégiée, souveraine absolue de son sort!

J'ai traduit les passages essentiels de ce xvii<sup>e</sup> canon, mais n'ayant eu à ma disposition

qu'un texte latin traduit d'un texte arabe qui l'était lui-même du grec, langue de saint Hippolyte, je me suis purement astreint à rendre la pensée de l'auteur, sans me préoccuper de la forme de son style.

CANON XVII. — *Des femmes de condition libre; comment elles doivent se comporter... De la séparation des hommes & des femmes. Du voile des jeunes filles.*

« Que la femme de condition libre, qui va  
« tête nue pour obéir à son mari, s'abstienne  
« de porter les cheveux épars; elle les doit tresser & retenir par une bandelette. Qu'elle ne  
« se présente pas, lorsqu'elle veut participer aux  
« divins sacrements, ayant sa chevelure mêlée  
« à des touffes d'emprunt, ou bâtie en guise  
« d'édifice.

« Qu'au lieu de donner à des nourrices les  
« enfants dont elle est mère, elle les allaite elle-même, selon son devoir d'épouse. Qu'elle  
« vaque à l'administration de sa maison & s'efforce de conjurer les périls où pourrait tomber son mari.

« L'emporte-t-elle sur celui-ci en sagesse & en savoir, qu'elle élève humblement, & chaque jour, sa pensée vers Dieu. Surpasse-t-elle en intelligence tous les hommes, loin d'afficher

« sa supériorité en public, qu'elle se fasse la  
« servante dévouée de son mari, comme de son  
« seigneur. Qu'elle ait aussi mémoire des pau-  
« vres, son prochain, & soin des oblations  
« sacrées ; se faisant de son intérieur une retraite  
« profonde, loin du monde vain & frivole.  
« Car la femme qui tire vanité de sa parure de  
« perles & de pierres précieuses, possède moins  
« d'attraits devant Dieu que celle dont la bonté  
« & les dons naturels font le seul ornement.

« C'est une femme de cette vertu qui doit  
« avoir inspection sur les autres (1), afin de les  
« préserver des souillures de la licence, du con-  
« tact de la volupté, du penchant au rire im-  
« deste & du babil dans l'église. La maison  
« de Dieu n'est point un lieu de conversation,  
« mais d'oraison dans une sainte frayeur. Or,  
« s'il est des femmes qui ne peuvent maîtriser  
« leur langue à l'église, il faut les expulser &  
« ce jour-là, leur retrancher la participation aux  
« mystères...

« Il faut, à l'église encore, que les femmes  
« soient placées dans un compartiment séparé,  
« sans communication possible avec les hom-

(1) *Hujus generis mulier [cæteris feminis quasi] inspectrix præponenda est.*

« mes (1). Le catéchiste devra, avant toute  
 « instruction, imposer les mains à celles qui ne  
 « sont que catéchumènes. Quant aux jeunes  
 « filles prêtes à monter au rang des personnes  
 « respectables de leur sexe, il est convenable  
 « qu'elles se couvrent déjà la tête de voiles  
 « & de capes, tels que les portent ces personnes,  
 « & non de tissus transparents. »

Comme écrivain, saint Hippolyte a exercé, dans les premiers âges ecclésiastiques, une influence presque égale à celle dont jouit l'évêque de Lyon, son maître. Quoique la langue grecque soit celle dont il se serve, on l'admet généralement parmi les Pères de l'Eglise latine. Cela se conçoit : appartenant à l'école d'Irénée, il a ce dévouement gaulois au pontificat romain, qu'elle tiendra de son fondateur.

Le mérite des nombreux ouvrages du condisciple de Caius lui a valu les suffrages de toute l'antiquité chrétienne. Les hommes pieux de ces âges reculés en firent leurs délices (2); l'estime que ces ouvrages avaient obtenue était si grande que, pour en conserver les titres à la

(1) *Mulieres sint separatæ in loco ad quem viri omnino non admittantur.*

(2) Cf. Theodoret, *dialog.* III; Chrysost. *orat.* XL; Anast., *Coll. Sirmundi*, l. III, p. 90; Phot., *Biblioth.*, CXXXI.

postérité, on avait pris la précaution de les graver sur le marbre (1). Si l'auteur a parfois négligé les grâces & l'élégance attiques, en revanche, il a l'onction, la gravité qui conviennent à un interprète de l'Écriture. Il possède aussi, dans les questions abstraites de métaphysique & de philosophie, une clarté de style, d'autant plus remarquable que la littérature chrétienne, presque toute à créer, ne lui en offrait aucun modèle. Assez souvent encore, ces qualités qui lui sont particulières se rehaussent des mouvements d'une véritable éloquence. Je suis heureux de me rencontrer, dans cette dernière appréciation, avec saint Jérôme, juge si éclairé des réputations littéraires de son temps (2).

(1) *Hist. litt. de la France*, t. I, p. 365. Voy. plus haut, p. 99.

(2) *S. Hippolytus... vir doctissimus...* (*Epist. xxxviii, ad Lucian.*)





## V

Monuments de la littérature grecque.

(Suite.)

**U**NIS dès l'aurore de la vie par les liens de la confraternité scolaire, Caius & saint Hippolyte partagent ensemble, après quinze siècles de repos, les charges d'une accusation récente. A l'un & à l'autre, des critiques modernes imputent un livre nouvellement découvert, les *Φιλοσοφούμενα*, *Discours, Traités philosophiques*.

Je pouvais me croire quitte de tout devoir à l'égard de ces vieux interprètes de la doctrine évangélique; mais cette accusation, qui vient de leur être intentée, m'impose envers eux une tâche nouvelle &, en quelque sorte, double. Il s'agit, d'abord, d'examiner la question en elle-même; puis, si cette question me semble résolue contre l'un d'eux, d'analyser le travail porté à son avoir littéraire.

Le débat qu'a fait éclore parmi les doctes l'apparition des *Philosophumena* a déjà pris de grandes proportions. Des deux côtés du détroit & du Rhin, protestants & catholiques ont scruté cette production sous tous les aspects : philosophie, littérature, philologie, histoire. Pour ou contre son authenticité, pour ou contre son auteur présumé, quelque père, évêque ou docteur de l'Eglise inopinément exhumé de son sépulcre, des traités se sont ajoutés à des traités, des volumes à des volumes ; car les *Philosophumena* ne se bornent pas, comme leur titre semble le dire, à des questions de pure philosophie, à des discussions de secte ou d'hérésie, ils contiennent en outre un récit fort scandaleux des hommes & des choses autour de la chaire de saint Pierre, dans le commencement du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Quelle passe d'armes pour l'érudition, quel champ pour la controverse !

Au peu que je viens de dire, il est facile de s'apercevoir que toute cette discussion a plus d'une face. Indépendamment du livre, il y a le lieu & le temps où il fut composé, & l'état de la société chrétienne à Rome, au temps même de cette composition. Je vais donc, je ne me le dissimule pas, m'engager à travers des feux recouverts d'une cendre insidieuse, *suppositos cineri dolofo*.



Toutefois, me sachant aussi libre de prévention qu'exempt de passion, j'entre résolûment dans la mêlée.

Les *Philosophumena* furent découverts en 1842, dans un couvent de la Grèce, par Minoïde Minas, que le gouvernement français avait chargé d'une mission scientifique. C'est un manuscrit en papier très-épais, du XIV<sup>e</sup> siècle, transcrit par un copiste du nom de Michel, intitulé : Φιλοσοφούμενα ἢ κατὰ πᾶσιν αἱρέσεων ἔλεγχος, *Philosophumena, sive omnium hæresium confutatio*, & divisé en sept livres.

En 1844, mon savant confrère & ami, M. Miller, s'occupa de cette épave sauvée de la destruction par Minas. Il y reconnut promptement la suite des *Philosophumena*, attribués depuis longtemps à Origène. Cet ouvrage d'Origène ne contenait que le premier livre; la découverte de sept autres y ajoutait un complément si vaste, si inattendu, que M. Miller résolut de le livrer à la publicité. Après en avoir expurgé le texte & comblé, avec sa sûre érudition, plusieurs des lacunes dues à la détérioration du manuscrit, il le fit paraître à Oxford, en 1851, sous le nom & comme le complément des *Philosophumena* d'Origène.

A l'annonce de cette publication, à ce nom

d'Origène, grandes furent dans le monde des lettres la surprise & la curiosité. Lu, examiné, commenté, le volume édité dans Oxford devint en France, en Angleterre, en Allemagne le sujet d'une polémique ardente. Des hommes célèbres à divers titres y prirent part. J'ai déjà nommé M. Miller, je citerai encore MM. Jacobi, de Berlin, le docteur Woodsworth, chanoine de Westminster, le chevalier Bunsen, le docteur Döllinger, Ch. Lenormant, M<sup>gr</sup> Freppel, enfin, M<sup>gr</sup> Cruice à qui l'on doit une édition *variorum*, accompagnée d'une version latine des huit livres dont se compose maintenant l'ouvrage, le second & le troisième n'ayant pas été retrouvés.

Les *Philosophumena* sont moins un ouvrage proprement dit qu'une sorte de recueil encyclopédique relatif aux hérésies. L'auteur les avait divisés en deux parties : la première, comprenant quatre livres, concernait les religions, les sectes & les systèmes philosophiques de l'antiquité payenne ; la seconde, formée de cinq livres, embrassait les hérésies, c'est-à-dire les sectes philosophiques & religieuses postérieures au christianisme ; le dixième & dernier n'était qu'un résumé de tout l'ouvrage.

Bien qu'il fasse preuve d'une grande érudition, l'écrivain, à qui sont dus les *Philosophumena*, tire

peu de choses de son propre fonds ; ce n'est qu'un compilateur, mais un compilateur exercé. Il emprunte à droite et à gauche ; puis, sans trop d'art ni de méthode, coud l'un à l'autre les emprunts qu'il a faits. S'il a besoin d'une définition, d'un trait d'histoire, d'une dissertation, il ne se fait aucun scrupule de les prendre dans un écrivain de renom. C'est ainsi qu'il met à contribution Sextus Empiricus, saint Irénée, saint Hippolyte, Flavius Josèphe & les principaux hérésiarques eux-mêmes.

Loin de dissimuler ses emprunts, il ne change, ne substitue, ni ne retranche rien au fragment qu'il détache d'un livre répandu ; il le donne intégralement, tel que tous le connaissent. Mais, à l'époque où les *Philosophumena* furent composés, de telles compilations ne passaient pas pour des plagats. Le moyen rapide de diffusion de la pensée que nous devons à l'imprimerie n'existant pas, on savait gré à un écrivain laborieux de grouper en un livre particulier les doctrines, les connaissances, les faits publiés antérieurement par d'autres. Celui qui nous occupe ne manquait pas, en son temps, d'imitateurs ; des recueils semblables au sien, & portant peut-être un titre pareil, circulaient dans la société chrétienne. Les compilateurs, à

ce qu'il semble, ne se croyaient pas obligés d'y mettre leurs noms. Mgr Cruice fait observer que Théodoret a consulté et mis à profit nos *Philosophumena* sans en nommer l'auteur, & qu'Eusèbe déclare avoir entre les mains plusieurs réfutations anonymes des hérésies, composées au III<sup>e</sup> siècle (1).

Telle est, en somme, l'idée qu'on peut se faire de cette compilation singulière. Je n'entre pas ici dans plus de détails ; je me contenterai de détacher d'une dissertation spéciale que j'ai rédigée & sur le livre & sur l'époque où il parut, les passages qui ont plus particulièrement trait à l'accusation portée contre nos deux docteurs.

C'est surtout à l'égard de Caius qu'une telle accusation paraît dénuée de fondement. Pour se convaincre du peu de solidité des arguments dont elle cherche l'appui, il n'est besoin que de se reporter aux actes connus de la vie de ce Père. J'ai raconté particulièrement ce qu'on fait de ses travaux à Rome, sous le pontificat de saint Zéphyrin. Saint Zéphyrin l'avait choisi pour défendre l'Eglise contre Proculus, cet héré-

(1) *Etudes sur de nouveaux Documents historiques, &c.*, pages 112, 113 & 114.

fiarque de qui les doctrines, entachées de montanisme, commençaient, on se le rappelle, à troubler la ville aux sept collines (1). Eh bien ! l'auteur des *Philosophumena*, qui prend à tâche d'énumérer les moindres hérésies, passe sous silence & les innovations de Proculus & la controverse survenue à leur sujet entre lui & Caius. Cette dispute avait eu lieu de son temps, sous ses yeux ; la capitale du monde chrétien en avait longtemps retenti & le succès de Caius avait été si décisif pour l'orthodoxie, qu'une condamnation des doctrines de Proculus l'avait suivi, ordonnée par Zéphyrin. Caius, s'il eût été l'auteur des *Philosophumena*, n'avait nul motif de dissimuler une circonstance glorieuse pour lui, avantageuse à l'Eglise. Dans son intelligence ne pouvait tomber la pensée de ménager un novateur qu'il avait combattu, de passer sous silence un acte honorable du pontificat de saint Zéphyrin, de qui il avait été l'heureux mandataire, encore moins d'attaquer la mémoire de ce pape, admirateur de son talent. Injurie-t-on qui on aime ? Outrage-t-on qui vous porte assez d'estime pour vous choisir entre mille ? Mais ce qu'il est impossible de conce-

(1) Voyez ci-dessus, page 93.

voir en Caius, trouve une explication très-naturelle dans les antécédents de l'écrivain des *Philosophumena*. Décidé qu'est celui-ci à déverser le mépris & l'injure sur le règne de Zéphyrin, il est évident qu'il s'attachera à ne rien dire qui puisse relever la mémoire de ce prédécesseur de Calixte. Parler de Proculus, c'était glorifier le pontife ; il s'est donc tu, aimant mieux laisser dans son livre une lacune, facile à prendre pour un oubli, que de mentionner un incident fait pour rehausser un homme haï ou jaloué !

Caius ne se montra pas ingrat à ce point : loin d'effacer sur le livre de la postérité le bien qu'avait fait à l'Eglise le pape de qui il obtint l'affection, il prit en main sa défense, dans son *Petit Labyrinthe* ; on connaît, en effet, un passage de cette compilation, dans lequel il venge la mémoire de son ancien protecteur des attaques de certains hérétiques, qui l'accusaient d'avoir laissé corrompre la foi ; cette accusation est précisément l'un des griefs articulés contre Zéphyrin par l'auteur des *Philosophumena*. Il est vrai que pour atténuer l'odieux de la calomnie, il la fait souffler par ce scélérat consommé de Calixte (1). De deux choses l'une : si Caius est

(1) Ἄνερ ἐν καλίᾳ πανούργος (*Philosoph.*, περὶ Κάλιστου, pages 434, 435).

l'auteur des *Philosophumena*, comment a-t-il le front, à la face de ses contemporains, de démentir dans un écrit ce qu'il affirme dans un autre? S'il ne l'est pas, par quelle aberration d'esprit lui attribue-t-on un écrit anonyme dans lequel il dit tout le contraire de ce qu'il a prêché dans un écrit avéré? Mais, objectent les critiques, plusieurs circonstances semblent ne pas militer en faveur de Caius : d'abord la réserve dont l'Eglise fit preuve envers lui en ne l'inscrivant pas, à l'instar de tant de Pères & de célèbres docteurs du II<sup>e</sup> siècle, au nombre des saints qu'elle honore ; en second lieu , les attaques qu'il essuya de la part de son ancien condisciple, saint Hippolyte : on a retrouvé de celui-ci un écrit dirigé contre Caius. De ces deux imputations, la première mérite à peine qu'on la discute : l'Eglise n'a canonisé ni tous les docteurs, ni tous les évêques du II<sup>e</sup> siècle qui ont bien mérité d'elle ; elle leur demandait toujours, à ce qu'il semble, la consécration du martyr, & cette gloire a fait défaut à la vie du prêtre Caius. La seconde objection a moins de portée encore. Pour faire un chef d'accusation contre ce docteur, du livre de saint Hippolyte, il faudrait au moins en connaître le but & la nature. Que reprochait saint Hippolyte à celui qui sié-

gea sur les mêmes bancs que lui dans l'école de saint Irénée, des erreurs dans la discipline, le dogme, la chronologie, l'histoire, la grammaire? Nul ne le fait. Il faut donc attendre, pour décider en connaissance de cause, que soit découverte la substance du livre perdu.

Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que l'érudition moderne se fait une arme contre Caius d'un écrit inconnu de saint Hippolyte, & qu'en même temps elle charge ce dernier du méfait qu'elle lui fait reprocher à Caius. L'illustre auteur du *Cycle pascal* se trouve, de la sorte, obligé de se justifier d'un crime dont, à son insu, il devient le dénonciateur envers son condisciple.

A première vue, on ne peut le dissimuler, l'accusation formée contre saint Hippolyte paraît ressortir d'impressions assez fâcheuses : cette candidature au siège de Rome, après la mort de saint Zéphyrin, qu'a mise hors de doute la découverte du P. Hanneberg, & sa nomination à la suite d'une lutte électorale où dominait son parti (1). Rival & rival heureux de saint Calixte, il était ainsi le chef d'une faction opposée à celui-ci. Dans cette situation, il a dû agir, par-

(1) V. ci-dessus, pages 117-119.



ler, écrire, ou, ce qui revient au même, pousser ses partisans à le faire. Ici donc, un corps de délit se rendant comme saisissable, autorise, jusqu'à un certain point, la critique à donner au concurrent de Calixte la paternité des libelles insérés aux *Philosophumena*. Cette partie malheureuse du livre ne ferait qu'un écho des diatribes publiées par l'auteur et les siens dans le cours de l'élection, un monument des rancunes du candidat évincé. Mais une objection plus que sérieuse met à néant cette hypothèse. Calixte, ou quelqu'un de ses successeurs immédiats, aurait-il jamais inscrit, avec un pieux respect, sur une chaire de marbre, le canon chronologique et les titres des principaux ouvrages de saint Hippolyte, s'il avait su ce grand docteur coupable de la diffamation anonyme des *Philosophumena*? Aurait-il osé surtout inscrire son nom parmi les noms des saints? Certes, à moins de faire violence au sens commun, il est impossible de trouver une excuse, une explication valable à tant de gloire décernée après tant de scandale. Puis, quelle incon séquence! Voilà saint Hippolyte au rang des Bienheureux, malgré sa culpabilité, et Caius déchu de cet honneur, à cause de la sienne.

Pénétrez avec cet esprit dégagé de prévention

dans le corps même des *Philosophumena*, & toute suspicion littéraire, scrutée de près, s'évanouit également sans laisser de trace. Entre ces présomptions exhumées, il en est une, une seule, où s'attache comme un indice de connivence à la composition de l'œuvre ; il s'agit d'un passage qui présente, en quelques parties, une sorte de calque de ces magnifiques inspirations de saint Hippolyte sur Dieu & le Verbe, que j'ai essayé de faire connaître à mes lecteurs (1). Changée en circonstance préventive, la profession de foi sans couleur des *Philosophumena* est véhémentement soupçonnée de n'être qu'une paraphrase des belles explications dont je parle. Saint Hippolyte l'aurait puisée dans son propre ouvrage pour en parer les *Philosophumena* (2). Rien d'arbitraire comme cette manière de décider, après quinze cents ans, sur des sujets que presse une inflexible incertitude. Pour arriver, dans ceux qui nous occupent, à l'appréciation équitable, une voie naturelle se présente : lire sans prévention, & comparer de même, & je l'affirme, l'impression qui résulte de cette lecture & de cette comparaison désintéressée, est celle-

(1) Voir ci-dessus, pp. 114-116.

(2) Bunsen, *Hippolytus and his age*, t. I, pp. 163 & suiv.

ci : L'arrangeur des *Philosophumena* n'a copié, ni délayé saint Hippolyte ; ce Père, en chacun de ses ouvrages, s'exprime en termes fort clairs, sur Dieu & sa triple essence, tandis que dans le passage allégué, plusieurs points nébuleux, certaines expressions équivoques, de parti pris, ce qu'on peut supposer, & l'omission de la troisième personne divine, donnent à penser que l'auteur professait des doctrines apparentées à l'hérésie des gnostiques & à l'erreur de Manès (1). Toutes ses définitions, il est vrai, n'ont pas ce caractère ; il en est, dans le nombre, que peut avouer l'orthodoxie ; mais celles-là appartiennent à la monnaie théologique courante. Saint Jean en a fourni les traits principaux, l'influence de Platon, les linéaments accessoires. On en trouve la substance, non-seulement en saint Hippolyte, ainsi que j'en ai donné la preuve (2), mais en Tertullien (3), & dans plusieurs autres. Seulement, Hippolyte, Ausone, & quelquefois Tertullien, ont le mérite d'avoir revêtu leur profession de foi d'un style digne du sujet, mérite qui fait complètement défaut à l'élucubration des *Philosophumena*, dans sa très-verbeuse

(1) *Philosophumena*, Kx, § 32 à § 33, lib. x, éd. Cruice.

(2) V. plus haut, pp. 111-114.

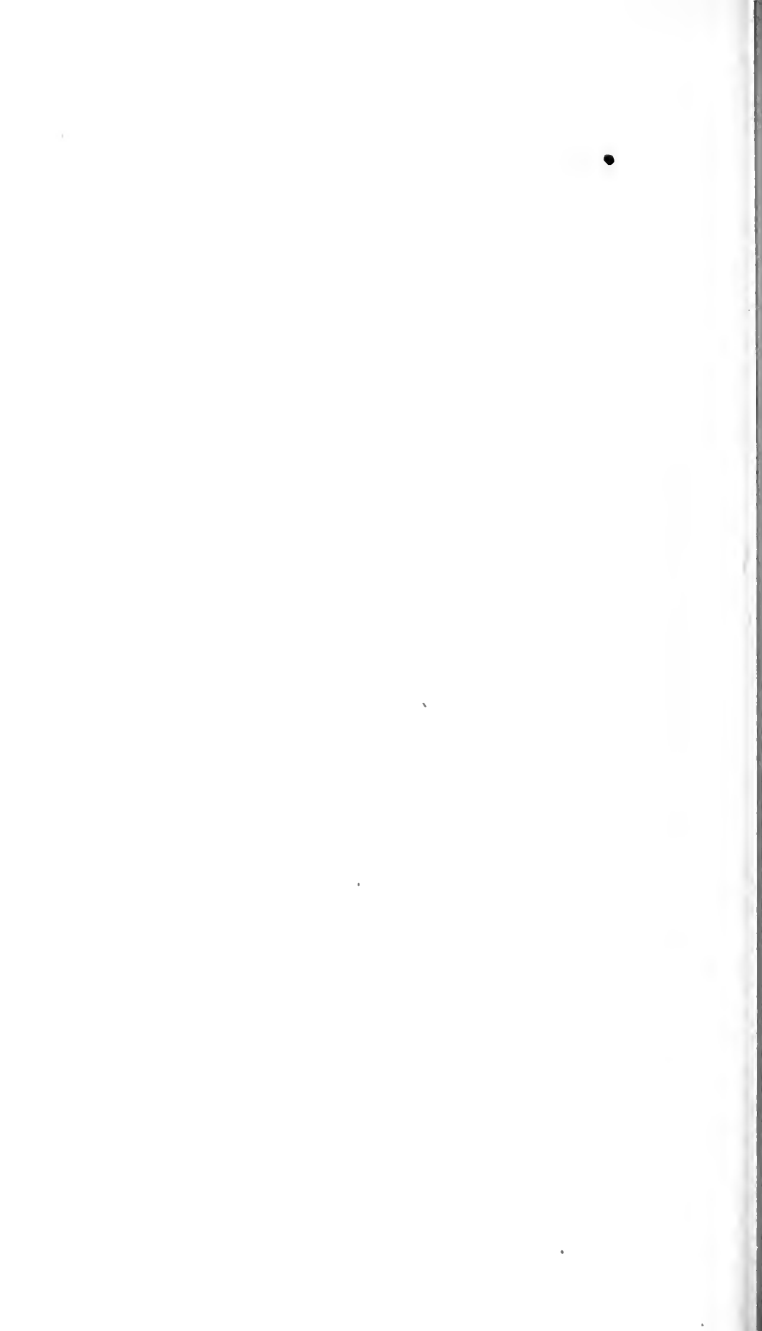
(3) *Advers. Praxeam*, c. 5, t. II, p. 160, édit. Migne.

& très-obscur étendue. Je dis l'élucubration ; un autre terme serait plus convenable sans doute, car on peut se demander si l'auteur garde ici plus de ménagement envers saint Hippolyte qu'envers une foule d'autres qu'il met continuellement à contribution. On sait que, compilateur émérite, il prend, il rogne, le plus naturellement du monde, & sans grand souci de déguiser ce qu'il s'approprie. Là donc où il lui fallait du saint Hippolyte, il a pris du saint Hippolyte, il l'a pris & disposé comme il le lui fallait.

Que reste-t-il donc de tant de vagues incriminations ? Rien, ou, en vérité, si peu de choses que la mémoire de nos deux vieux docteurs n'en recevra pas la plus légère éclabouffure. Tout saints personnages qu'ils sont, ils ont bien pu, ce que j'ignore, faillir en traversant les agitations du monde ; mais entre errer & jeter à deux vicaires de Jésus-Christ la pierre du scandale, il y a un abîme, & cet abîme, le prêtre Caius ni l'évêque Hippolyte n'ont cherché à le combler, à le rétrécir le moins du monde. Je puis donc, en bonne conscience, m'abstenir de toute appréciation littéraire à l'endroit des *Philosophumena* ; je ne m'en réjouis pas, du reste : pleine de faits & de détails ignorés, précieuse,

par conséquent, pour tout ce qui regarde la magie, les sectes & la philosophie, cette œuvre offre un intérêt considérable. Par cela même qu'elle résume, qu'elle copie souvent même des ouvrages perdus & incomplets, elle comble, je me plais à le répéter, d'importantes lacunes dans l'histoire générale & dans l'histoire purement littéraire.







## VI

Monuments de la littérature grecque.

(Suite.)

**J**'AI dû, à propos du cycle pascal de saint Hippolyte, mentionner les dissidences amenées dans le monde chrétien par la célébration de la fête de Pâques & parler du concile de Lugdunum qui mit fin à ces difficultés. Je reviens sur ce double incident dont l'ordre des faits individuels m'avait obligé de suspendre le récit. Cette narration rétrospective eût dû venir au II<sup>e</sup> siècle ; elle lui appartenait presque toute ; pourtant elle a sa raison d'être à la place que je lui assigne, à la fin du III<sup>e</sup>, car, à cette date, elle a le mérite de résumer, d'une façon claire & méthodique, l'immense élaboration intellectuelle que l'arrivée du christianisme produisit à Lugdunum & dans tout l'occident de l'empire. En lui-même, le

premier concile des Gaules, tenu dans cette ville, est un événement si considérable que je ne pouvais, il me semble, clore plus heureusement la première période de mon histoire.

Depuis quarante ans, le vaisseau du Christ se frayait à pleines voiles une route glorieuse à travers les croyances profanes de l'antique pays des Druides. Les hérésies, les persécutions (1), flots orageux des passions humaines, battaient en vain ce navire qui devait durer au-delà des âges ; il voguait triomphant des vagues & des récifs. Vers l'année 190, la puissante initiative d'Irénée le dégageait à peine des embûches de la Gnose que, déjà, il se trouvait en présence de nouveaux écueils. Ces obstacles ne s'offraient pas sous des apparences redoutables &, cependant, ils renfermaient un double & considérable danger, une hérésie naissante & la menace d'un grand schisme.

En Occident, le prêtre Blaste & d'autres hérésiarques, dans le but secret de ramener la doctrine chrétienne aux pratiques du judaïsme, affectaient de célébrer la résurrection le 14 de

(1) *Cum autem fides æstuat & Ecclesia exurit de figura rubi, tunc Gnostici erumpunt, tunc Valentiniani proserpunt.* (Tertull. *Scorpiac.*, 1.)



la lune, sans avoir égard au dimanche (1). En Asie, il en était de même parmi les Églises dont l'origine remontait à saint Jean, à saint Philippe ou à leurs disciples immédiats, saint Polycarpe & saint Méliton. Mais une différence profonde séparait ces Églises de la secte de Blaſte. Loin de chercher, comme celle-ci, à s'annihiler par une fusion avec l'ancienne loi, elles croyaient, en persistant dans leurs pratiques touchant la Pâque, donner un témoignage sincère de leur attachement à la doctrine de Jésus. Elles alléguaient que ces usages leur ayant été transmis par l'apôtre bien-aimé & ses disciples, leurs fondateurs; y renoncer c'était renier la foi de leurs pères.

Tel était le langage de ces Églises. En fait, les communautés chrétiennes de l'Orient laissaient le dogme intact. On ne pouvait leur reprocher de fomenter une hérésie. Dans le doute de la tradition sur la date précise des merveilles accomplies au sépulcre du Rédempteur, & devant l'imposante autorité du prophète de Pathmos, il était difficile de les condamner.

(1) *Cum Blaſtus latenter judaismum vellet introducere, Paſcha enim dicebat non aliter custodiendum esse nisi secundum legem Moysi XIV mensis* (Tertull., *De præſcript.*, c. 53). — C'est contre ce même Blaſte que saint Irénée dirigea son écrit sur la Pâque, intitulé *Du Schisme*.

Toutefois, en relâchant sur un point les liens qui les attachaient à leurs sœurs d'Occident, l'usage des Églises asiatiques avait l'inconvénient de briser l'unité de la discipline, inconvénient grave à une époque où, s'autorisant de leur exemple, un insidieux sectaire s'efforçait de pervertir dans l'ombre la foi commune. Le schisme ne se manifestait ni dans les actions, ni dans les paroles, mais il était imminent & pouvait éclater, si la discussion, jusque-là fraternelle, dégénérât en lutte passionnée. C'était un orage qui, pour se déchaîner sur l'horizon chrétien, n'attendait qu'une occasion favorable.

Maintes fois les saints pontifes, Anicet, Pie, Hygin, Téléphore & Xiste, successeurs du prince des apôtres, s'étaient efforcés d'établir la conformité dans cette célébration, déjà controversée en leur temps, de Pâques & des fêtes mobiles ; mais ils avaient rencontré chez les évêques d'Orient, leurs frères, tant de foi sincère & d'irréprochable orthodoxie qu'ils avaient renoncé, dans l'intérêt de la paix, à les inquiéter sur la seule question qui n'eût pas obtenu le commun assentiment. Entre ces grandes & belles âmes, également abreuvées aux sources d'une religion sainte, une simple différence de pratique ne pouvait amener de discussion sérieuse.

Depuis ces illustres pontifes, les choses, on le voit, avaient bien changé de face. Le pape saint Victor, successeur de saint Eleuthère, effrayé du désordre qui se faisait autour de cette question de la Pâque, menaça d'excommunication les Eglises dissidentes. Plusieurs, dans la crainte de paraître judaïser, se soumirent (1) ; mais celles de l'Asie-Mineure persistèrent, & Polycrate, évêque d'Éphèse, fut chargé de signifier à Victor leurs résolutions, formulées au sein du concile assemblé dans la célèbre ville de Diane (2). Ce passage de sa lettre, si énergiquement rendu par Amédée Thierry (3), montre quelles proportions menaçantes acquerrait alors en Orient la discussion réveillée à Rome par le prêtre Blaste : « C'est en Asie, « s'écrie saint Polycrate, que se sont endormies « au Seigneur les grandes lumières de l'Eglise, « qui ressusciteront au jour glorieux de son avènement. Tous ces hommes ont célébré la « Pâque le 14<sup>e</sup> jour de la lune ; & moi, Polycrate, le dernier de tous, j'observe la tradition

(1) Am. Thierry, *Hist. de la Gaule sous l'administ. romaine*, t. II, p. 253 de l'édition de 1847.

(2) Euseb. *Hist. eccles.*, V, 23-24.

(3) *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, &c., *ibid.*, p. 254.

« de mes pères. J'ai eu sept évêques dans ma  
« famille, & je suis le huitième ; ils ont tous  
« célébré le jeûne & la Pâque dans le temps où  
« les Juifs se purifiaient. Moi donc, qui ai vécu  
« au Seigneur soixante-cinq ans, qui ai com-  
« munié avec les frères du monde entier,  
« qui ai lu toute l'Écriture sainte, je ne suis  
« point troublé de ce qu'on nous propose pour  
« nous faire peur ; car ceux qui étaient plus  
« grands que moi ont dit : *Il vaut mieux obéir à*  
« *Dieu qu'aux hommes.* »

Dans ces fières paroles du délégué des plus illustres communautés chrétiennes de l'Asie, règne un ton de fermeté absolue qui semble exclure toute idée de transaction ; une menace même s'en exhale, vague encore, il est vrai, mais parfaitement saisissable à travers l'incomparable dignité de l'expression. Néanmoins, dans les conjonctures difficiles où se trouvait l'Église, il pouvait être d'une bonne politique de ne pas froisser des susceptibilités dont la cause, en soi, n'avait rien que de respectable. Seule, la suite des événements le prouva, une grande prudence & d'habiles ménagements rendaient possible la conciliation désirée. Il fallait donc s'abstenir de mesures extrêmes. C'est ce qui n'arriva pas. Dominé par un sentiment de

crainte, cédant aussi peut-être à l'impétuosité tout africaine de son caractère, saint Victor répondit par une excommunication à la lettre de l'évêque d'Ephèse.

Cette rigueur exaspéra les chrétiens d'Asie ; elle eut un autre résultat, non moins déplorable, celui de mécontenter un grand nombre d'Eglises parmi celles qui partageaient l'opinion de saint Victor sur la Pâque (1). Heureusement, à côté de ce pape, emporté dans ses résolutions, mais courageux & plein de zèle, le ciel avait mis Irénée, le sage & prévoyant évêque de Lugdunum (2).

Irénée avait de puissants motifs de répudier la mesure prise par saint Victor ; mille souvenirs le rattachaient à la Grèce asiatique : il y avait grandi dans l'amour des Eglises écloses de l'apostolat de saint Jean. C'était ce même évêque, si fatalement exclu de la communion, qui l'avait revêtu du saint sacerdoce ; ce même troupeau, si tristement séparé des fidèles, qui lui avait ouvert ses rangs aux jours du triomphe ou de l'épreuve. Il ne pouvait oublier aucune de

(1) Eusèb., *lib. v, c. 24.*

(2) Originaire d'Afrique, saint Victor gouverna l'Eglise pendant neuf années, au milieu de circonstances très-difficiles, & reçut, l'an 202, la couronne du martyre.

ces chères & mémorables circonstances, mais il ne pouvait non plus perdre de vue que près de lui, sous ses pas, l'hérésie, afin d'anéantir la foi qu'il avait apportée, s'emparait des coutumes suivies par ses frères de l'Asie hellénique. Irénée, le fondateur & le flambeau de l'Eglise en Occident (1), devait la vouloir partout pacifiée, partout victorieuse. Telle fut en effet sa volonté, &, dans cette occasion, vouloir aussi fut pouvoir (2).

Il écrit d'abord au successeur de saint Pierre cette lettre véhémement que j'ai citée dans mon troisième chapitre (3), & dans laquelle il exhorte ce pontife à user de tolérance envers les *quartodecimans* de bonne foi (4). Puis il invite les évêques & les docteurs de la Gaule à se réunir à Lugdunum, en concile, pour y délibérer sur la question qui divise la chrétienté.

Cette assemblée, la première de ce genre qu'ait vue la Gaule, fut réunie, d'après des cal-

(1) *Regionum occidentalium illuminator & excultor*, selon l'expression d'un Père. (Cf. J.-J. Ampère, *Hist. litt. de la France*, t. 1, p. 192).

(2) *Così vuole là dove si pote che si vuole.*

DANTE, *Infern.*, cant. 11.

(3) Voyez p. 84.

(4) On appelait au II<sup>e</sup> siècle *quartodecimans* les chrétiens qui célébraient la fête de Pâques le 14 de la lune.

culs qui paraissent très-admissibles, dans la dixième année du règne de l'empereur Commode, au commencement du pontificat de saint Victor, environ l'an 169 (1). Toutes les Églises du pays celtique s'y firent représenter; des écrivains ecclésiastiques y comptent même, nombre déjà considérable, jusqu'à treize évêques ou *Frères* (2), la plupart disciples immédiats du second évêque de Lyon (3). Ses actes durent être rédigés en grec, langue des primitives Églises de leur patrie, de même que la lettre synodale des Pères; du moins un fragment précieux de cette dernière pièce, conservé par Eusèbe, est-il écrit dans l'idiome hellénique (4).

Ce même Eusèbe, en jouant sur le nom de saint Irénée, a caractérisé d'une manière heureuse le rôle conciliateur du vieil et saint évêque dans cette assemblée. Il y fut, dit-il, un véritable *irénée*, *εἰρηγυῖος* (5). Mais Eusèbe n'était que l'écho du monde chrétien. La conduite d'Irénée au sein du concile, l'impression, qu'elle

(1) *Hist. litt. de la France*, t. 1, p. 298.

(2) *Hist. litt. de la France*, t. 1, p. 269.

(3) Colonia, *Hist. litt. de Lyon*, t. 1, p. 87.

(4) Suivant Eusèbe, cette lettre synodale est l'œuvre de saint Irénée. (*Hist. eccl.*, l. v, c. 24).

(5) Pacificateur, *δ'εἰρηγυῖα*, paix. (Eusèbe, *ibid.*)

fit sur les Pères, la pacification qu'elle amena, avaient tellement frappé les imaginations, que les souvenirs en ont été consacrés dans la cérémonie de la *confraction* du rite mozarabe. « il  
« est difficile, dit M. Bulliot, de n'y pas voir  
« une tradition renfermant une pensée d'union  
« entre les Grecs et les Latins... Cette pensée  
« convenait à ces Gaulois de la Celtique, de  
« l'Italie & de l'Espagne, liés si étroitement aux  
« Grecs aussi bien qu'aux Latins. Saint Irénée,  
« rédacteur de la liturgie gréco-romaine des  
« Gaules, fut, avec les *martyrs* de Lyon,  
« comme un conciliateur entre les dissensions  
« des Grecs & des Latins, au sujet de la célé-  
« bration de la Pâque (1). »

A la voix d'Irénée, en effet, les Pères du concile décidèrent, malgré leur communauté d'origine avec les Eglises d'Asie, que la résurrection du Seigneur se célébrerait le dimanche, conformément à la tradition apostolique suivie par l'Eglise de Rome. Mais, en prenant cette décision, la réunion crut devoir recommander au pape Victor de se montrer indulgent à l'égard des chrétiens d'Asie (2), dont la coutume, en ce

(1) Bulliot, *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin-d'Aun-*  
*tun*, t. I, p. 617.

(2) Eusèbe., *Hist. eccl.*, lib. v, c. 24.



qui concernait la célébration de Pâques, ne pouvait affecter le dogme, dès qu'elle se présentait sans offrir aucun des caractères du schisme & de l'hérésie. Elle lui remit respectueusement (1) en mémoire la conduite de ses saints prédécesseurs, Anicet, Pie, Hygin, Téléphore & Xiste, qui n'avaient cessé de vivre pacifiquement avec les Eglises où l'on suivait certaines pratiques différentes de celle du siège de saint Pierre. Relativement à saint Anicet, la synodale, dans le fragment transmis par Eusèbe, ajoutait ces paroles remarquables : « Durant le séjour que  
 « saint Polycarpe fit à Rome, sous le pontificat  
 « d'Anicet, ces deux saints eurent quelque dé-  
 « mêlé touchant certaine observance ; mais ils  
 « ne tardèrent pas à se donner le baiser de  
 « paix, cessant bientôt, l'un & l'autre, d'atta-  
 « cher de l'importance à l'objet de leur discus-  
 « sion. Saint Anicet ne put dissuader saint  
 « Polycarpe de suivre une coutume qu'il avait  
 « vu pratiquer à saint Jean, disciple du Sei-  
 « gneur, & à d'autres apôtres avec qui il avait  
 « vécu familièrement, &, de son côté, saint  
 « Polycarpe ne put amener saint Anicet à se  
 « départir d'un usage qu'il déclarait tenir de ses

(1) Προσηχόντος (Eusèb., *ibid.*).

« prédécesseurs & observer à leur exemple.  
 « Les choses en restèrent là, & la plus parfaite  
 « intelligence s'établit entre eux. Bien plus,  
 « Anicet permit à Polycarpe de célébrer les  
 « saints mystères dans son Église. Tous deux  
 « enfin, se séparant en paix, restèrent en com-  
 « munion avec l'Église universelle, nonobstant  
 « quelques différences dans leurs usages (1). »

Tel fut le premier concile des Gaules. Ses décisions ont une portée immense : émanées de docteurs et d'évêques procédant d'une origine asiatique, elles n'hésitèrent point à reconnaître la suprématie de l'Église fondée à Rome par le prince des apôtres (2). Elles sont aussi le plus ancien monument des doctrines gallicanes, car, en même temps qu'elles consacrent le principe d'autorité, elles font connaître, par l'application qu'en fait le concile, sur quelles bases elles pré-

(1) Eusèb., *ibid.*

(2) L'Église d'où procédaient les évêques & les docteurs du concile de Lyon, cette Église dont les premiers chefs vinrent de Smyrne, était celle d'Ephèse, fondée par saint Jean. Ephèse semble avoir été, au I<sup>er</sup> & au II<sup>e</sup> siècle, comme la métropole chrétienne de l'Asie. L'influence que cette ville exerçait alors l'avait rendue célèbre dans tout l'Orient. De nos jours, en souvenir de ce passé, les Turcs l'appellent encore *Aia Solouk*, mot à mot, le saint théologien, du grec *ἅγιος θεολόγος*, surnom de saint Jean.

tendent l'asseoir. Ce double caractère d'une Église catholique, à la fois nationale & romaine, *gallicane*, comme nous disons, s'est toujours maintenu sur la terre des Gaules. Il a fait en tout temps sa force, sa popularité, sa gloire. Aussi, tandis que la plupart des Églises périssaient, atteintes de l'hérésie d'Arius, l'Église gallicane, retranchée dans l'inaltérabilité du dogme & dans la sagesse de ses maximes particulières, devenait le plus ferme rempart de la foi catholique. Le Sicambre Clovis la trouvant ainsi constituée, renonça, pour elle, à ses vieilles divinités germaniques, & sa conversion, devant laquelle se brisèrent successivement toutes les dissidences religieuses de l'ouest européen, fut le point de départ de la nationalité française, cet amalgame robuste et perdurable d'éléments gallo-germaniques, vivifié par la plus pure & la plus sainte des croyances.

Quatre siècles littéraires d'une cité célèbre du pays des Celtes, nos pères, viennent de passer sous nos yeux (1). Dans ce commencement d'annales intellectuelles, deux faits considérables méritent une attention particulière.

(1) La vie littéraire de Lyon commence avec les lettres de Plancus, écrites vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ.

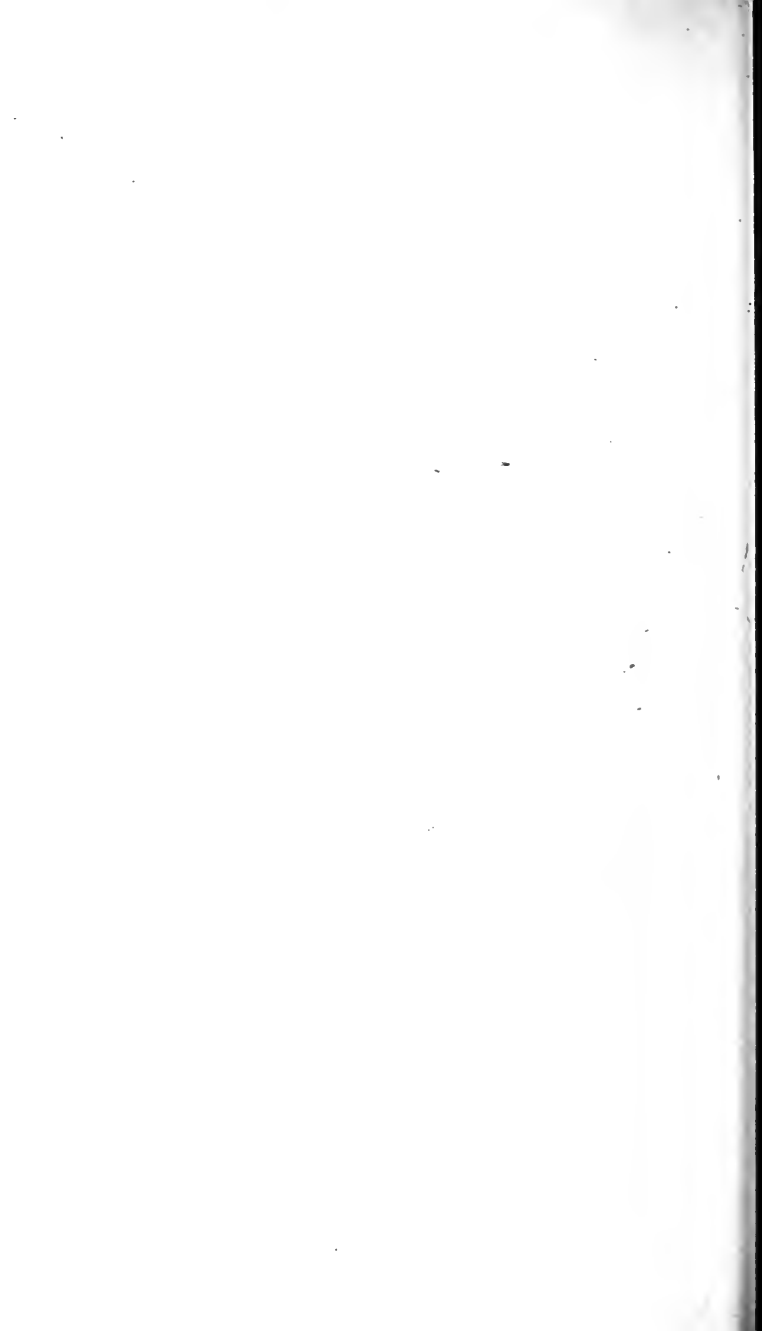
Une double littérature se développe simultanément dans un canton à peu près ignoré de la Ségusiavie. Des éléments dissemblables lui ont donné l'être ; des influences rivales la dirigent, & la patrie commune ne fournit pas la même somme d'existence à leurs destinées parallèles. L'une, s'inspirant des muses profanes de la Grèce et du Latium, n'offre, après plus de trois cents ans d'existence, que des calques décolorés des grands modèles, l'éternel honneur des siècles de Périclès & d'Auguste. Un moment elle jette quelque éclat dans l'éloquence ; bientôt, s'épuisant en œuvres stériles, elle languit, elle s'altère, elle marche vers sa décadence. Mais son agonie sera longue. Elle a reçu des mythologues qui l'ont faite, des poètes qui l'ont chantée, des idiomes qui l'ont transmise, une puissance de séduction si profonde, que, dans les ouvrages inspirés par la foi nouvelle, les esprits les plus austères pourront à peine s'en défendre (1). L'autre, prenant son essor des sommets du Sinaï & des hauteurs du Calvaire, introduit avec autorité, dans l'occident de l'Empire, un ordre d'idées qui doit renouveler toutes les sources de la morale & de l'intelligence.

(1) Voyez Saint Just, *ap. sanct. Ambros*, *epist.* viii.

Elle ne brille pas d'abord de cette splendeur exquise de la forme & du langage dont s'illuminent les chefs-d'œuvre de Rome & d'Athènes; mais, de proche en proche, la beauté de ses enseignements, la pureté de ses doctrines, la sublimité de ses livres, lui attirent la sympathie des peuples; surtout la foi profonde qui dirige ses apôtres répand sur son début mille germes de vie et de puissance que l'avenir, son domaine éternel, doit féconder, développer & grandir.

Avec cet immense intérêt, au commencement du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., se présente à Lugdunum le mouvement intellectuel. On peut dès lors affirmer que cette ville sera, dans notre Europe, le véritable berceau de la littérature chrétienne. A saint Irénée, aux docteurs, ses disciples, revient la gloire de l'avoir créée & d'avoir, en la créant, fait prédominer, sur la matière divinifiée, l'esprit réhabilité; sur le culte des dieux, enfants du caprice & de la crainte, l'adoration du Dieu unique, rémunérateur & vengeur.







## VII

Monuments littéraires du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.

**L**E IV<sup>e</sup> siècle dans lequel nous entrons dut être pour Lugdunum un âge éminemment littéraire. Alors, la réputation de ses écoles municipales, qui n'avait cessé de grandir, attirait dans ses murs une affluence considérable d'étudiants. Vers la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, ces établissements d'instruction publique avaient acquis assez d'importance pour qu'un personnage consulaire les dirigeât, tour à tour, avec ceux de Besançon (1). C'était l'illustre Titianus, précepteur du fils de Maximin I<sup>er</sup>, orateur du plus grand mérite, donné par saint Isidore de Séville comme un des trois fondateurs de la rhétorique chez les Latins (2). Cette célébrité des écoles lyonnaises n'avait pas dû s'amoindrir dans le

(1) Auson., *Gratiarum act. pro consulatu*.

(2) *Origin.*, II, 2.

cours du IV<sup>e</sup> siècle, puisqu'elle était, au commencement du siècle suivant, un des principaux titres de gloire de Lugdunum. Un hagiographe de l'époque carlovingienne, qui écrivait sur des matériaux aujourd'hui perdus, assure qu'au temps de saint Patien & du prêtre Constance, la ville de Lugdunum était communément appelée le *Gymnase public de l'Empire en deçà des mers* (1). « En ce temps, ajoute-t-il, la cité des  
 « Lyonnais, la première & la principale des  
 « villes de la Gaule, brillait encore entre toutes,  
 « par le culte de la science & la discipline des  
 « écoles (2). »

Cependant, le IV<sup>e</sup> siècle littéraire de Lugdunum n'offre qu'un petit nombre de monuments. Il est impossible qu'il ait été stérile, mais l'histoire, absorbée par le retentissement des calamités qui le désolent, prend à peine le temps d'écouter le chant de ses poètes & la voix de ses orateurs. Poésie & prose, récits & discours, elle a laissé tout périr dans les flots de la double invasion gothique & burgunde. Quelques

(1) *Publicum citrà marini orbis gymnasium* (Hericus Autissiodorensis, *De vita S. Germani*).

(2) *Ea tempestate, Lugdunensium civitas, prima ac præcipua Galliarum, professione quoque scientiæ artiumque disciplina, inter omnes extulerat caput.* (Ibid).



rares débris sont restés, épars sur la rive ; ce sont ces épaves d'un immense naufrage que je vais passer en revue.

Aubert Le Mire, dans son édition de la Chronique de saint Jérôme, met au nombre des écrivains de la Séguisavie l'orateur Gennade, qui florissait à Rome dans le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, se fondant sur ce passage de saint Jérôme : *Gennadius, Forensis orator, Romæ insignis habetur* (1). Gennade, Γεννάδος, Γεννάδιος, devait être Grec-Massaliote, comme son homonyme, l'auteur *De dogmatibus*, mort vers 495. A la rigueur, l'orateur Gennade pourrait avoir reçu la naissance aux environs de Lugdunum, où des familles grecques s'étaient établies en très-grand nombre ; mais cette origine n'est attestée par aucun monument. L'épithète *forensis* annonce, ainsi que le font observer les auteurs de l'Histoire littéraire (2), un orateur plaidant au barreau, un avocat (3). Comme ethnique, sous la domination romaine, cette épithète désignait un habitant de Feurs & non du Forez ;

(1) Bregnot du Lut & Péricaud aîné, *Les Lycnais dignes de mémoire*, p. 125.

(2) T. I, II<sup>e</sup> part., p. 119.

(3) *Rusticus, forensis, negociator*, le cultivateur, l'avocat, le commerçant. (Quintil. *Insl. Orat.*)

cependant l'histoire ni l'épigraphie ne l'ont encore révélé (1). Les habitants du Forez s'appelaient eux-mêmes *Segusiavi*, comme le démontrent les inscriptions conservées à la mairie de Feurs (2).

Mais un autre éditeur de la Chronique de saint Jérôme, de Pontac, au lieu de *Forensis*, ou *Foronensis*, de Le Mire, lit *Forojulienfis*. Cette leçon, en faisant naître Gennade à Fréjus, déciderait la question, question peu importante au fond, car cet orateur qui ne se rattache à Lugdunum, ni comme élève de ses écoles, ni comme avocat de ses prétoires, n'a pour tout bagage littéraire qu'une mention de saint Jérôme.

Au nombre de ses meilleures célébrités, la ville de Lugdunum inscrit le treizième de ses évêques, saint Just, *sanctus Justus*, dont la fête tombe le 10 du mois de novembre (3).

(1) Le nom du Forez, *pagus* ou *patria Forensis*, se trouve écrit pour la première fois, en 735, dans la légende de saint Porçaire. Ce ne fut même qu'en 910 que les comtes héréditaires du Forez prirent le titre de *comes Forensium* (V. A. Bernard, *Hist. du Forez*, t. I, chap. IV, p. 83, en note, et chap. V, p. 103).

(2) M. l'abbé Roux, *Recherches sur le Forum Segusavorum*, passim.

(3) Les almanachs inscrivent S. Just au 10 novembre, Surius & Colonia au 2 septembre. La fête de sa translation a lieu le 2 septembre; celle de sa mort, le 14 octobre.

Avant que d'être évêque, saint Just avait exercé les fonctions de diacre dans l'église de Vienne. Sa piété sincère, sa charité tout évangélique, ses grandes connaissances rendirent son épiscopat vénérable ; on fait qu'il s'en démit par amour de la solitude, ou, suivant la plupart de ses biographes, de désespoir de n'avoir pu sauver les jours d'un criminel réfugié dans sa basilique (1).

Ce treizième évêque de Lugdunum ne doit pas être rangé parmi les écrivains émérites, parmi les auteurs de profession, comme saint Irénée ou saint Sidoine. L'histoire ne lui attribue aucune œuvre littéraire ; c'était, d'après tous les monuments, un prêtre d'une science profonde (2), très-versé dans la connaissance des Ecritures & renommé, surtout, par une étude spéciale des questions controversées au IV<sup>e</sup> siècle (3).

Saint Ambroise, qui l'avait en grande estime, entretenait avec lui une correspondance dont il reste deux lettres, deux monuments remarquables. De ce commerce épistolaire, les siècles

(1) V. Monfalcon, *Hist. de Lyon*, p. 189 ; Colonia, *Hist. litt.*, t. I, p. 133, &c.

(2) Il se distingua par « l'universalité de son mérite, » dit l'auteur de sa Vie, conservée par Surius.

(3) *Doctrina insignis & actu*. Ainsi s'exprime une épitaphe du IX<sup>e</sup> siècle, qui se trouve dans Duchesne.

n'ont laissé subsister de saint Just que les seules questions sur lesquelles il interrogeait son ami. Dans l'une de ces épîtres, la huitième de toute la correspondance ambrosienne : « Le plus grand nombre, lui fait dire l'évêque de Milan, prétend que les nôtres ont écrit sans méthode, etc. (1). » La lettre qui la précède immédiatement, la septième, est une réponse savamment travaillée à cette question de saint Just : « Que figure la moitié du didrachme donné par chaque Hébreu pour le tabernacle (2)? » Je ne dirai pas autre chose de cette épître, non plus que de la huitième, l'une & l'autre étant étrangères à mon sujet.

Saint Just fut l'un des Pères du premier concile d'Aquilée, assemblé en 301 pour juger Pallade, évêque d'Illyrie, accusé d'arianisme. Il y siégea comme représentant de la Gaule celtique ou chevelue, *legatus Galliarum* (3).

(1) *Negant plerique nostros secundum artem scripssisse, &c.* (S. Amb., *Epist.* 8, dans la *Biblioth. max. patr.*, t. II, p. 777 & seq.)

(2) *Quidnam didrachmi dimidium pro redemptione offerri preceptum?* (Id., *ibid.*)

(3) Les députés de la Gaule, au nombre de trois, sont compris, sous la désignation collective de *legati Gallorum*, dans les actes du concile. Deux appartenèrent à la province romaine. (P. Labbe, *Sacrosanct. Concil.*, t. II, p. 982, col. 2.)

Les actes de ce concile nous ont conservé les termes exprès de la question posée à saint Just par saint Ambroise, de la réponse de saint Just et de l'acquiescement unanime des Pères. Je traduis :

« — Ambroise, évêque, dit : Que décide  
« mon seigneur Just ?

« — Just, évêque, député des Gaules, répon-  
« dit : Soit anathème celui qui soutient que le  
« Fils de Dieu n'est pas co-éternel au Père !

« — Anathème, s'écrièrent tous les évê-  
« ques (1). »

Cette question adressée d'abord à saint Just par saint Ambroise, l'une des lumières de son siècle, et l'assentiment spontané des Pères, montrent quelle haute idée se faisaient de la science théologique de leur collègue les évêques du concile d'Aquilée.

Saint Just a donc quelque droit de figurer sur la liste des hommes éminents du IV<sup>e</sup> siècle littéraire de Lugdunum, si ce n'est comme écrivain, comme orateur ou comme poète, du moins comme docteur, comme évêque très-instruit pour son temps, comme continuateur,

(1) *Ambrosius episcopus dixit : Quid etiam dicit dominus meus Justus? — Justus episcopus, legatus Gallorum, dixit : Qui Filium Dei coæternum cum Patre non confitetur, anathema habeatur ! — Omnes episcopi dixerunt : Anathema !* (Labbe, loc. cit.)

dans la Gaule, de la tradition théologique des Irénée, des Caius & des Hippolyte.

Il n'en est pas de l'écrivain qui suit immédiatement comme du vénérable évêque de Lugdunum. Si le nom de celui-ci se montre glorieusement à la postérité sans l'entourage d'une seule œuvre littéraire, l'ouvrage de celui-là s'y présente sans l'accompagnement du nom de l'auteur qu'elle honore ; je veux parler du poème légendaire anonyme intitulé : *De Laudibus Domini*.

Ce petit poème soulève, au point de vue littéraire, une foule de questions dignes du plus haut intérêt. Son sujet est cette histoire si touchante, & si connue au moyen-âge, de deux époux qui, réunis après leur mort dans la même sépulture, se tendent & se prennent les mains en signe de leur alliance éternelle. C'est assurément la plus ancienne des légendes inspirées par le christianisme & la première sur laquelle se soit exercée la muse chrétienne. Elle a pris naissance au III<sup>e</sup> siècle, sur les bords de l'Arroux, dans *Augustodunum*. Saint Grégoire de Tours l'a contée, de même que l'auteur du poème *De Laudibus*, mais avec des circonstances omises par ce dernier. Ces détails, dans lesquels entre le père de notre histoire, sont d'au-

tant plus précieux, qu'il nous font connaître la source respectable & pure d'où sortit ce premier des récits légendaires chrétiens.

Dans les âges qui suivirent la prédication des disciples du Seigneur, il n'était pas rare de voir des jeunes gens, de l'un & de l'autre sexe, comblés de tous les dons de la fortune, de tous les avantages de la beauté, s'engager dans les liens du mariage, avec l'intention, arrêtée d'avance, de vivre séparés comme époux, unis comme frères, & d'imiter ainsi jusqu'au dernier jour l'exemple donné, trois nuits durant, par le pieux fils de Tobie & sa belle compagne (1).

Or, vers la fin du second siècle naquit dans la ville d'Autun, d'une famille sénatoriale, un enfant qui, de bonne heure, se fit remarquer par son aptitude littéraire. C'était Rhéticius, devenu dans la suite évêque de sa ville natale &

(1) Chap. vi, versets 18 à 22; viii, vers. 4. — Ces exemples de renoncement n'étaient pas rares aux premières époques du christianisme. Saint Augustin conte même (*Conf.*, viii, 6), l'histoire de deux officiers de la maison de l'empereur, qui, étant entrés dans la cabane d'un solitaire des Ardennes, ne voulurent plus en sortir & embrassèrent sur-le-champ la vie du désert; & cependant, ajoute l'évêque d'Hippone, tous deux avaient des fiancées; celles-ci, de leur côté, dès qu'elles eurent appris la résolution des jeunes gens qui devaient être leurs époux, consacrèrent aussi à Dieu leur virginité.

l'oracle de l'Eglise. On ignore si les parents de cet enfant étaient chrétiens ; mais lui, quand il sortit de l'adolescence, l'était & ne s'en cachait pas. A cet âge, il contracta avec une jeune Eduenne, chrétienne comme lui, une de ces alliances où la chasteté devait triompher sans cesse des entraînements de l'amour & de la jeunesse. Cette union fut pleine de félicités. La mort de la jeune épouse y mit fin. Sentant son heure approcher, elle fit venir Rhéticius & lui dit :  
 « Je t'en supplie, ô très-pieux frère, après mon  
 « trépas & ta course achevée dans le siècle,  
 « ordonne que tes restes soient déposés dans le  
 « sépulcre qui va recevoir les miens, afin que  
 « nous puissions, nous qui conservâmes l'amour  
 « de la chasteté sur le même lit, reposer l'un  
 « près de l'autre sous la même pierre (1). »

Les vœux de la jeune femme furent exaucés, & quand, bien des années après, le corps du saint évêque eût été déposé dans la tombe où elle l'attendait, le peuple rassemblé fut témoin de leurs merveilleuses fiançailles.

La nouvelle s'en répandit avec rapidité dans

(1) *Deprecor, piissime frater, ut post decessum meum, percurso avi tempore, in illo quo ego conlocor sepulchro ponaris. &c.*  
 (S. Greg. Turon., *Glor. confes.*, c. IV, xxxv).



le monde chrétien. Elle en fut accueillie avec joie. De tous les grands évêques qui alors illustraient l'Eglise, nul n'était plus populaire que Rhéticius. De son vivant, la reconnaissance des peuples attachait à son front l'auréole sacrée. Il passait pour avoir exercé sur les déterminations de Constantin une influence heureuse (1).

Telle est, en substance, la narration de Grégoire de Tours ; telle est, avec de légères variantes, celle de la composition légendaire dont je vais discuter l'origine & donner l'analyse.

Avec le peu de documents dont la critique dispose, il n'est guère possible de déterminer d'une manière certaine la patrie de l'auteur : La description du pays où se passe l'action de son poème l'a fait regarder par de très-doctes écrivains comme d'Autun ou du voisinage (2). Mais cette description n'est rien moins que circonstanciée, autant qu'en permet de juger son texte fortement altéré, & il ne paraît pas avoir

(1) S'il n'est pas prouvé que saint Rhéticius instruisit le premier dans la foi le fils de Constance Chlore, après la vision de la croix miraculeuse, il est sûr, au moins, qu'il jouissait de toute la confiance de ce prince. Ce fut à sa prière que le saint évêque d'Augustodunum se rendit, en 313, à Rome, où se débattait l'affaire des donatistes. (V. Eusebe & Opt., cités à ce sujet par les auteurs de l'Hist. litt., t. I, p. 59.)

(2) V. *Hist. litt. de la Congrégation de Saint-Maur*, I, 95.

une idée bien nette de la région qu'il décrit. Même avec un vers restitué dans un sens favorable, il est difficile d'admettre qu'il la connût par lui-même. Aucun vers, au surplus, ne démontre qu'elle soit sa patrie, ni même sa demeure. Voici comme il s'exprime : « Dans ces  
« lieux où, baignant ses rives d'une eau dor-  
« mante, l'Arar tardif déploie un instant son  
« cours paresseux, où, vers le Rhône, son  
« frère, s'étend la terre natale des Eduens. »

*Nam quâ stagnanti prælabitur agmine ripas  
Tardus Arar, pigrumque diu vix explicat amnem,  
Quâ fratrum Rheno progignitur (1) Hedua pubes (2).*

Ainsi, du site pittoresque d'Augustodunum,

(1) Var. *protenditur*.

(2) Traduit avec toute la bonne volonté possible, le troisième vers signifie : « où près du Rhin des frères naît ou s'étend la race Eduenne, » ce qui est inintelligible. Avec la correction *quâ fratrem ad Rhodanum*, on obtient le sens, au moins raisonnable, de ma traduction : « où vers le Rhône, son frère, s'étend le pays  
« natal de la nation éduenne. » Avec *Rhodano* au lieu de *Rheno*, le vers est correct, bien que d'une latinité moins élégante. Or,

*Quâ fratrum Rhodano progignitur (ou protenditur) Hedua pubes*

donnerait : « où sur le Rhône de nos frères s'étend la race  
« éduenne, » & cette variante pourrait être à la rigueur acceptée, soit que par frères elle entende des chrétiens, ou désigne des Ségusiaves.

de sa brillante histoire, de ses monuments vantés d'Eumène, pas un mot. Comment, si l'auteur est Eduen, passe-t-il sous silence ces particularités, l'honneur & la gloire de sa patrie ? Avec sa description si brève & si classique du cours de l'Arar, il peut être Arverne, Ségusiave aussi bien qu'Eduen ; les Bénédictins semblent incliner pour le Lyonnais.

Le temps où l'ouvrage fut composé laisse moins de prise à l'incertitude, & deux passages lui assignent une date assez précise. Après avoir parlé du lieu de la scène, l'auteur ajoute : « Je  
« me souviens d'un couple illustre par sa foi &  
« sa piété (1). » Ce vers ne prouve pas qu'il ait vu les faits de ses propres yeux, comme Virgile, son vieil horticulteur corycien (2), mais au moins qu'il les fait, depuis assez peu de temps, de témoins oculaires. Toutefois, cette preuve n'en serait pas une, si les trois derniers vers de l'épilogue relatif au fils de Constance Chlore ne venaient lui prêter un irrécusable appui : « Tu as suscité, dit-il, à mon époque,

(1) *Conjugium memini summa pietate fideque.*

(2) *Namque sub AEbalis memini me turribus altis  
Quà Niger humectat flaventia culta Galesus,  
Corycium vidisse senem.*

« cet heureux vainqueur, Constantin ; jamais  
 « tu n'avais fait ni ne feras un meilleur présent  
 « au monde. Puissent les enfants l'égaliser un  
 « jour ! »

*Victorem lætumque pares mihi Constantinum,  
 Hoc melius factu, terris nihil ante dedisti,  
 Nec dabis : exæquent utinam sua pignora patrem (1) !*

Or, les termes, l'heureux vainqueur Constantin, *vic-torem lætumque Constantinum*, ne peuvent regarder que l'époque où, débarrassé, par la victoire de Chrysopolis, de Licinius, son compétiteur, Constantin devint l'unique & fortuné possesseur de l'Empire. C'est, par conséquent, entre 323, année de cette victoire, & 337, époque de la mort du fondateur de Constantinople, qu'il faut placer la date de la composition de notre poème anonyme. Si, comme le pensent les auteurs de l'Histoire littéraire, Rhéticius ne vécut pas au-delà de

(1) *Pares* du premier vers n'est latin, comme verbe, qu'à la deuxième personne du subjonctif de *parare*, préparer, ou de l'indicatif présent de *parere*, apparaître. *Parere* est neutre & ne peut régir *Constantinum* ; que tu me prépares, Constantin, ne présenterait aucun sens ; il faut donc lire *paris*, tu produis, tu susses, comme j'ai traduit, ou regarder *pares* comme une forme archaïque de *paris* & dire : tu prépares ou, au prétérit, tu as préparé, ménagé à mon siècle.

314 (1), le poète devait écrire vingt-cinq ans au plus après les événements qu'il raconte, & les faits étaient encore assez récents pour qu'il pût s'écrier : Je me souviens, *memini*.

En résumé, le poème *De Laudibus* fut composé au IV<sup>e</sup> siècle &, c'est l'opinion des écrivains que je viens de citer (2), dans la Gaule chevelue. L'admiration & l'attachement que le poète y professe pour Constantin sont bien les sentiments d'un habitant de notre patrie. Depuis Constance Chlore, la seconde dynastie Flaviennne était populaire parmi les Gaulois. Sa résidence était la Gaule. Le vainqueur de Licinius y tenait sa cour, dans les villes d'Arles & de Trèves, avant qu'il eût transféré le siège de l'Empire à Byzance. La conversion de ce prince y fut accueillie avec enthousiasme. Un habitant de Rome, la capitale dédaignée, le sanctuaire du vieux culte abandonné, n'aurait pas écrit le pompeux éloge par lequel l'auteur termine son poème. Dès lors, rien n'empêche de croire ce poète originaire de Lugdunum, devenu, au IV<sup>e</sup> siècle, la métropole littéraire de la Celtique & de tout l'Occident.

(1) *Hist. litt.*, 1, 60.

(2) *Id.*, *ibid.*, 1, 95.

Le poème *De Laudibus Domini* me semble un thème emprunté à la religion nouvelle par un professeur chrétien & traité par un de ses élèves (1). Cette œuvre trahit, en effet, dans sa contexture, l'inexpérience d'un jeune homme, mais d'un jeune homme que son astre avait formé poète à sa naissance. Quoi qu'il en soit, voici, dans l'hypothèse d'une composition sco-

(1) Les sujets donnés en composition, ou narration, sont très-anciens dans la pédagogie romaine. Quintilien les recommande expressément au livre II, chapitres 4 & 11 de *l'Institution de l'orateur*. Ce genre de composition scolaire, après ce maître illustre, donna naissance aux déclamations des rhéteurs de profession, contre lesquelles Juvénal se montre si courroucé au début de sa première satire. L'abus de ces narrations fut même poussé si loin, que Martial reproche aux avocats de son époque de négliger pour elles les faits & les circonstances de la cause. On connaît cette épigramme charmante :

*Non de vi, neque cæde, nec veneno, &c.,*

si bien traduite par La Harpe :

On m'a volé ; j'en demande raison  
A mon voisin, & je l'ai mis en cause  
Pour trois chevaux & non pour autre chose.  
Il ne s'agit de fer ni de poison ;  
Et toi, tu viens, d'une voix emphatique,  
Parler ici de la guerre punique,  
Et d'Annibal, & de nos vieux héros,  
Des triumvirs, de leurs combats funestes.  
Hé ! laisse là tes grands mots, tes grands gestes :  
Ami, de grâce, un mot de mes chevaux !

laire, un professeur, un élève, un sujet chrétiens, trois choses que devaient difficilement posséder les écoles méniennes dirigées, au temps de la composition du poëme, par un païen zélé, le rhéteur Eumène. « Peut-on, dit M. l'abbé Ro-  
« cher, ranger ce rhéteur au nombre des offi-  
« ciers du palais qui étaient chrétiens? Je ne le  
« pense pas. Les quatre discours qui nous  
« restent de lui expriment pour le culte des  
« faux dieux tant de respect, de vénération,  
« d'attachement, qu'il est difficile de supposer  
« que les paroles de l'orateur n'aient pas été  
« l'écho fidèle de ses sentiments intérieurs &  
« de ses convictions religieuses (1). »

Je commence maintenant mon analyse.

Je présume que le rhéteur de l'Ecole municipale de Lyon, chargé de la classe qui répond, dans nos lycées, à la dernière des humanités, aura tracé à ses élèves ce programme de composition : mettre en hexamètres l'événement miraculeux arrivé récemment au tombeau de saint Rhéticius d'Autun ; tirer l'exorde du sujet ; donner un préambule historique ; passer au récit de la merveille ; en prendre texte pour louer

(1) Traduction des *Discours d'Eumène*, publiée par la Société éduenne, pp. 63 & 64.

le Seigneur ; terminer par un éloge de notre victorieux empereur & par des vœux pour sa famille.

Ce programme renferme bien, ce me semble, le plan énoncé par le titre du poëme. Voyons de quelle manière l'élève, dont la composition nous reste, s'y est montré fidèle.

Son exorde est, en effet, tiré du sujet même ; il est simple, grave, austère, comme il le fallait pour le récit qui le suivra. Le voici :

« Pourquoi se plaindre que les récompenses,  
 « encouragement de la vertu, n'arrivent que  
 « dans un avenir éloigné ? Pourquoi gémir sans  
 « cesse sur le tardif acheminement des promesses de Dieu ? Pourquoi mesurer sur la brièveté d'une humaine destinée l'urne du juge  
 « immortel, & dans nos impatiences, accuser  
 « de lenteur l'évolution des siècles, cette évolution rapide qui doit amener le jour où  
 « toute bonne action recevra son prix éternel ?  
 « Apprenez quel événement miraculeux vient  
 « de signaler une vie glorieuse & pure... »

*Quis queritur sera virtutis dote juvari ?*

*Quis promissa Dei lento procedere passu ?*

*Quis sine humano metitur judicis urnam*

*Perpetui, tardumque putat quod sæcula debent*

*Accelerare diem meritis qui præmia reddat ?*

*Nobilis ingenti testatur gloria factò.*



Sans plus de transition, le jeune poëte passe à cette description du pays éduen que le lecteur connaît déjà. Cette description, comme on le fait, lui remet assez brusquement en mémoire un couple célèbre par sa piété; il donne l'histoire de son union, puis entame le récit des miraculeux événements accomplis à son commun sépulcre.

« Dès que, poursuit-il, la porte funèbre se  
« fut refermée sur les restes de l'homme joyeux  
« de mourir; dès que les horribles pénates furent replongés dans leurs clartés lugubres,  
« la femme, se dégageant de son linceul, étendit soudain la main gauche; par ce geste  
« d'un amour vivant dans la mort même, elle invitait à l'imiter l'associé de sa sépulture.  
« Quelle puissance, donnant des affections à la tombe, a rompu tout à coup ses chaînes  
« & permis à la créature ensevelie de voir celle qui va devenir son épouse?

« C'est vous, ô Christ, ô mon Dieu, c'est vous qui faites ces merveilles. Ce sont vos  
« signes qui se manifestent. De jour en jour, vous nous donnez, Seigneur, la certitude que vous  
« réveillerez les corps assoupis dans le trépas. »

*Postquam morte viri reſerata eſt janua lati  
Horrendumque larem jam lux ingrata retexit ;*

*Depressa est lævam protendens fœmina palmam,  
 Invitans socium, gestu viventis amoris.  
 Quis dedit affectum tumulo ? Quis vincula solvit ?  
 Unde sepulta videt venturæ conjugis umbram ?  
 Tu facis hæc, tu Christe Deus, tua signa moventur,  
 Paulatimque doces sopita resurgere membra.*

Voici l'auteur parvenu à la partie de son programme relative aux louanges du Seigneur. Cette partie, la plus longue du poème, en est aussi la meilleure. La transition, moins brusquement amenée, y prépare naturellement l'attention du lecteur. La critique trouverait même peu de chose à reprendre dans ce morceau, si l'écrivain, abusant d'un talent facile, n'y touchait quelquefois à la prolixité.

Ce début de son hymne peut donner une idée du surplus.

« Seigneur, pour nos besoins, avec une libé-  
 « ralité paternelle, vous avez doté la terre  
 « affermie d'une richesse diversifiée. Sous vos  
 « sacrés auspices, les hommes répandent sur  
 « les sillons une semence utile, des herbes nou-  
 « velles s'élèvent de la prairie desséchée ; vous  
 « faites couler un doux nectar de la grappe  
 « féconde ; vous commandez aux arbres de  
 « produire, pour les festins des hommes, des  
 « fruits savoureux ; pour la guérison de leurs

« maux, des fucs salutaires. Nous vous devons  
« le suave trésor des miels...

*Qui vario stabilem dotasti munere terram,  
In nostros usus, largus pietate paterna ;  
Te vale (1), mortales committunt semina sulcis,  
Et novus arenti procedit cespite partus ;  
Tu manare jubes secundo nectare vites ;  
Tu gratos epulis hominum, medicosque saluti,  
Arboribus succos, tu tradis dulcia mella.*

L'hymne dont je détache ce fragment passe de la description des bienfaits quotidiens du Créateur au récit des avantages que l'Incarnation a procurés au genre humain. Ce récit était le complément obligé de l'hymne. Mais l'auteur y arrive, sans préparation, au moyen d'un seul vers, péniblement trouvé. Il bénit Dieu des pluies fécondes, des moissons multipliées qu'il accorde aux campagnes, puis, ajoute-t-il soudain, « afin de rendre manifeste la céleste origine de toute chose, tu veux naître d'une Vierge. »

*Vel cum placatus, campis sitientibus imbres  
Dividis, & dubias sulcis producis aristas  
Ne tamen insignem res nulla ostenderet ortum,  
Virgine conciperis.*

(1) Locution plus que singulière, qui paraît équivaloir à *te valente* pour *opitulante* ou *juvante*.

Des vers heureux se remarquent en grand nombre dans ce passage; néanmoins, vers la fin, le talent du poëte ne s'y maintient pas toujours à la hauteur du sujet.

Enfin, il conclut par remercier le Très-Haut d'avoir suscité, dans le siècle où il vit, le grand Constantin. Nous connaissons cet épilogue.

Ce plan est bien celui qu'a dû proposer le professeur, celui qu'indique le titre : *De laudibus Domini*. Mais il est facile de s'apercevoir qu'un poëte, dès longtemps exercé, n'eût pas laissé subsister, dans le tissu de cette œuvre, le défaut de liaison, les transitions brusques ou pénibles que je viens de signaler. Ainsi, déjà, la texture, à mon avis du moins, dénote le travail d'un élève à qui manque l'expérience que donnent les années, l'habitude de la composition, & cet art des transitions qu'elle seule peut apprendre.

Il me reste à parler du style de l'ouvrage. En le lisant, on s'aperçoit tout de suite que Constantin ne fait qu'apparaître. Le style chrétien n'est pas trouvé. Les termes qui doivent en former la trame n'ont pas encore été passés au crible épurateur d'une critique orthodoxe. Ainsi, dès le début, l'auteur met une urne, *urnam*, entre les mains du Dieu qui doit juger les vi-

vants & les morts. Il pouvait, la Bible lui en faisait une loi, introduire la balance dont Milton a fait un si magnifique usage dans son *Paradis perdu*, cette balance terrible que le moyen-âge peignit, chargée d'âmes, sur les fresques & les verrières de nos basiliques ; il n'en fait rien. Rempli de son Horace, l'omne *capax movet urna nomen* lui fait jeter un regrettable anachronisme dans ce vers, l'un de ses meilleurs :

*Quis sine humano metitur judicis urnam  
Perpetui?*

Plus loin, il appelle lare, *larem*, l'intérieur du tombeau de saint Rhéticius. La quantité ne lui en faisait pas une obligation. Il avait à sa disposition *domus*, expression générale qui, chez les peuples païens & plus tard chez les disciples de Jésus, servit, avec un qualificatif, à désigner la demeure dernière. Plus d'un marbre funéraire chrétien, au temps où il vivait, pouvait lui montrer cette expression déjà consacrée, *domus æterna*. Mais, séduit par la signification spéciale du mot *larem*, par sa belle sonorité, il écrit ce vers qui, malgré la sombre harmonie dont il est empreint, choque la convenance religieuse :

*Horrendumque larem jam lux ingrata retexit.*

Ailleurs, il nomme le vin nectar :

*Tu manare jubes fecundo nectare vites.*

Ce mot, aujourd'hui reçu dans notre langue pour exprimer une substance liquide, douce & agréable au goût, peut sembler répréhensible chez un poète écrivant en face d'une religion qui faisait du nectar la boisson de ses dieux.

Mais ce qui souffre moins d'excuse, c'est le mot ombres, *umbris*, par lequel il désigne les âmes qui vont subir l'arrêt du divin juge :

*Et loca pœnarum venturis dividis umbris.*

Au demeurant, ces termes polythéistes ne sont que des erreurs de costume, des défauts de couleur locale. Une littérature inexercée les rendait inévitables à l'époque de transition où l'auteur écrivait. Les reproches de saint Just (1), les abus mythologiques de saint Sidoine, venu cent ans après, prouvent surabondamment que le jeune anonyme se conformait, dans l'école de Lugdunum, au langage qu'il entendait, au style qu'il étudiait, aux modèles qu'il avait sous les yeux.

A ces fautes de style j'en ajouterai quelques autres, probablement inhérentes au pays qu'il habitait. Par exemple : il emploie, avec une

(1) Voir pages 154, en note, & 162.

forte de parti pris, au lieu de *filius* & de *natus*, fils, les mots *pignus*, gage, *fætus*, produit. Cependant, bien que *pignus*, employé surtout par les poètes élégiaques, signifie rarement au singulier un gage d'affection, un fils, il se trouve élégamment encadré dans ce vers, où il s'applique au fils du Très-Haut :

*Summe Deus summique Dei venerabile pignus.*

Mais ces expressions & quelques autres, affectionnées par le poète, sont, je le conjecture, de la latinité particulière du pays où il écrivait (1).

Notre anonyme, qui connaît les grands poètes classiques, s'en approprie souvent, d'une manière heureuse, les expressions & les tours. Le *cara deum soboles* de Virgile lui a donné ce remarquable commencement d'hexamètre :

*Incorrupta Dei soboles...*

(1) Les patois du Lyonnais, formés en partie des éléments importés par la colonie de Plancus, possèdent, entre autres, *faya*, *feya*, brebis pleine, qui vient de mettre bas. *Faya* dérive du latin usuel de la Cisalpine & de la Provence.

*Non insueta graves tentabunt pabula firtus.*

(Virg., Egl. 1, v. 50.)

*Fedos apprivados de trop d'agneous es tetados.*

(Bygado prouençals, p. 40.)

& le poëme de la Nature des choses lui a fourni la fin entière de ce vers, assurément inspiré :

*Tu servire jubes homini* GENUS OMNE ANIMANTUM.

Plusieurs choses m'ont paru surtout révéler dans le style une imagination jeune & qui ne s'est point encore imposé de règles ; ce sont : l'abondance des expressions, la facilité ou, pour mieux dire, l'abus de la description, enfin l'emploi des mêmes procédés de phrase, emploi qui devient fatigant, répété tant de fois dans un écrit de 160 hexamètres (1).

Tel est le poëme *De laudibus Domini*. Les conjectures sur lesquelles je m'appuie pour l'attribuer à Lugdunum ne sont rien moins qu'absolues, et je suis prêt à les abandonner, si de nouveaux documents, si des critiques mieux éclairés en font surgir de plus évidentes.

Une des plus nobles familles de Lugdunum, et même de la Gaule romaine, celle

- (1) *Tu manare jubes....*  
*Tu servire jubes . .*  
*Innumeram jubes emergere.*  
*Ne..... inciperet.*  
*Ne..... jaceret.*  
*Ne..... agat.*  
*Ne..... desit.*  
*Ne..... uret.*  
*Ne... . quateret, &c.*



des Syagrius, n'a pas dédaigné la palme littéraire. Parmi ses illustrations, je rencontre, au IV<sup>e</sup> siècle, Afranius Syagrius. Ce personnage, décoré des plus hautes dignités de l'Empire, cultiva et protégea les Lettres; il fut le Mécène d'Aufone. Le poète de Burdigala, alors précepteur de Gratien, lui dédia la deuxième des trois pièces de vers qui portent dans le recueil de ses œuvres le titre de *præfatiunculæ*. Après d'assez longs détails sur sa naissance, ses études, ses dignités, la faveur dont il jouit auprès de Gratien son élève, Aufone y demande à Syagrius de se faire le protecteur de sa muse; « Je suis cet Aufone, poursuit-il; maintenant, « peux-tu refuser à ma prière de prendre sous « ta protection le recueil de mes poésies? De « même, ô bienheureux Syagrius, que ta personne semble un autre moi-même, tant elle « occupe de place dans mon âme, ainsi mon « livre paraîtra ton œuvre, autant que la mienne, « si ton nom en occupe le frontispice (1). »

(1) *Hic ego Aufonius; sed tu ne temne quod ultro*

*Patronum nostris te paro carminibus.*

*Pectoris ut nostri sedem colis alme Syagri,*

*Communemque habitas alter ego Aufonium,*

*Sic etiam nostro præfatus habebere libro*

*Differat ut nihilo, sit tuus, ane meus?*

(Aul., *Præfatiuncul.*, c. II, 39 à 44.)

Syagrius fut lié avec la plupart des littérateurs éminents de son siècle ; Symmaque & lui entretenaient un commerce épistolaire qui témoigne d'une longue & tendre amitié. Cette affection éclate particulièrement dans une lettre où Symmaque s'excuse sur la mort de son frère de ne pouvoir assister à la réception solennelle des insignes du consulat récemment obtenu par Syagrius : « Que faire, s'écrie-t-il, dans cette  
« perplexité déplorable, lorsque je suis retenu  
« d'un côté par notre vieille union, de l'autre,  
« par le deuil de la perte d'un frère (1)? »

Non moins malheureuses que les œuvres de saint Just dont je parlais tout à l'heure, les épîtres de Syagrius n'ont pas accompagné dans la postérité la correspondance conservée de Symmaque. Ses œuvres poétiques ont partagé le sort de ses œuvres épistolaires. On ne peut cependant attribuer leur perte aux désastres de l'invasion ; elles existaient encore du temps de Sidoine. L'illustre évêque des Arvernes en a laissé ce brillant éloge dans une lettre adressée au petit-fils de notre consulaire : « O postérité  
« d'un poëte à qui les Lettres auraient dressé

(1) *Symmac. epist.*, I, 95. (Trad. de MM. Grégoire & Collobet, *OEuvres de Sidoine Apollinaire*, I, 209.)

« des statues, si les honneurs dont il fut revêtu  
 « ne les eussent elles-mêmes dressées, tu n'es  
 « pas indigne de ton aïeul. Oui, tu l'égalas dans  
 « le genre d'écrire où tant de beaux vers que  
 « nous avons encore attestent sa gloire (1)! »

Ces louanges de Sidoine, bien qu'elles semblent empreintes de l'exagération littéraire naturelle à cet écrivain célèbre, rendent plus vifs les regrets que doit nous inspirer la perte des poésies du vieil Afranius Syagrius. De quel intérêt ne serait pas, pour l'histoire des Lettres & des mœurs, au IV<sup>e</sup> siècle, ce recueil poétique d'un homme du grand monde romain, d'un haut dignitaire des jours de décadence, éprouvé par les hommes & par les choses!

J'allais terminer ici le IV<sup>e</sup> siècle, mais cette famille glorieuse des Syagrius m'impose une dernière obligation. Devant la rencontrer, plus d'une fois encore, sur ma route, je regarde comme indispensable de donner, dès ce moment, sa généalogie, une généalogie brève & toutefois renfermant, dans sa brièveté, des in-

(1) *Cum sis igitur e femine poetæ, cui procul dubio statuas dederant litteræ, si trabes non dedissent, quod etiam nunc auctores culta versibus verba testantur, à quo studia posterorum, ne parum quidem, quippe in hac parte, degeneraverunt.* (Sidon. *Epist.* v, 5.)

dications suffisantes. Cette suite de jalons, ainsi plantée, me dispensera, lorsque surgiront quelques célébrités littéraires du nom de Syagrius, de reprendre les discussions de naissance, de patrie & d'école.

La *gens Syagria* semble être gauloise d'origine. Etablie dans la Lyonnaise, ou *Gallia Comata*, depuis un temps immémorial, elle avait échangé son nom national en celui de Syagrius, Σύαγριος (1), extension du thème Σύαγρος, f. Σύαγρξ.

(1) Tenant du sanglier, de la nature du sanglier, *sus* en latin, Σῦς en grec. Pareille métamorphose onomastique avait eu lieu dans la famille des Apollinaire, comme je le démontrerai lorsque son tour viendra. Le sanglier, *sus gallicus*, était le véritable symbole de la nationalité gauloise ; je crois l'avoir établi dans la Revue numismatique de 1840, pages 245 & suivantes. Il est donc naturel que le nom de ce pachyderme soit porté par des personnages appartenant à la Gaule. Seulement, au nom gaulois, après la conquête romaine, ces personnages substituèrent le nom grec ou latin. Dès le I<sup>er</sup> siècle, le célèbre rhéteur gaulois, *M. Arius Aper*, avait déjà renoncé, pour l'appellation romaine, à l'appellation consacrée qu'il portait chez ses compatriotes. Dans le III<sup>e</sup>, un autre Celte, *Arrius Aper*, préfet du prétoire, semble avoir été connu sous son ancien nom, récemment échangé, & sous son nom latin. Une druideesse du pays de Tongres avait prédit l'empire à Dioclétien s'il tuait un sanglier. Celui-ci, pour accomplir la prophétie, mit à mort *Arrius Aper*. Or, on ne peut douter que la druideesse tongrienne n'ait employé le mot de sa langue qui désignait

Le premier des Syagrius que mentionne l'histoire est celui dont l'appréciation littéraire précède (1) Affranius ou Afranius Syagrius, 1<sup>er</sup> du nom, en 369, *notarius*, c'est-à-dire secrétaire de Valentinien (2) & commandant sur le Neker une armée romaine, chargée de repousser les incursions des hordes allemaniques. Mais un corps de ces tribus guerrières ayant surpris ses troupes dans des conditions défavorables, les taillèrent en pièces. L'empereur, irrité de sa défaite, le relégua

l'animal dévoué par elle, le *sus fatalis* que le futur empereur, suivant Vopiscus, poursuivait si longtemps en vain dans les forêts de la Gaule. (V. Vopiscus, in *Numerian.*, p. 252 & seq.) D'Aper vient le diminutif *Aprunculus*. Parmi les Gaulois qui portèrent ce dernier nom, l'histoire cite, au IV<sup>e</sup> siècle, un orateur qui dirigeait Julien dans ses opérations d'aruspicine, science qu'il tenait probablement des Druides, ses ancêtres *Eique [Juliano] tandem haruspicinæ peritus, Aprunculus, gallus orator... nuntiavit eventus.* (Amm. Marcel., *Rer. Gest.*, XII, 1.)

(1) Les Fastes consulaires inscrivent le nom de Syagrius aux années 381 & 382 ; en 381 Flavius, en 382 Afranius. Les Fastes annonceraient ainsi l'existence simultanée de deux Syagrius. Mais, bien qu'on voie assez rarement le même personnage obtenir deux années de suite le consulat, je regarde le nom de Flavius comme une altération de celui d'Afranius. Sous l'Empire, où les faisceaux ne constituaient plus qu'une dignité honorifique à la nomination du prince, on peut citer plus d'un exemple de biennalité consulaire. (V. *Hist. litt. de la France*, loc. cit.)

(2) *Syagrium, tunc notarium, postea præfectum & consulem.* (Amm. Marcel., *Rer. gest.*, lib. XVIII, 2.)

dans ses terres (1). C'est durant cet exil, non loin de Lugdunum que, pour se consoler de sa disgrâce, il cultiva les belles-lettres & composa ses poésies. Rentré en grâce auprès des empereurs, par le crédit d'Aufone, il devint, vers 379, maître des offices ; vers 380, à plusieurs reprises, préfet du prétoire ; enfin, en 381 & 382, consul. Syagrius eut une statue à Rome & sa tombe, *consistorium*, à Lyon, non loin de l'église de Saint-Just. L'histoire lui donne une fille, Papianilla, mère du célèbre Tonantius Ferreolus, préfet des Gaules au V<sup>e</sup> siècle & compagnon d'armes d'Aëtius, dans la guerre d'Attila ; puis un fils (2). Ce fils est :

Syagrius AEgidius, plus célèbre sous le nom du comte AEgidius. L'histoire de ce personnage, bien connu de mes lecteurs, n'important pas à mon sujet, je me contenterai de dire que, retiré à Soissons, à la suite de grands revers, il mourut dans cette ville, en 464, laissant deux fils :

(1) *Qui deletis omnibus, ad comitatum reversus irati sententia principis sacramenti exutus, abiit ad lares.* (Id., ibid.)

(2) Grégoire & Collombet, *Trad. de Sidoine*, I, 209. — Breghot du Lut & Péricaud aîné, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, p. 287. — Colonia, *Hist. litt. de Lyon*, I, 118 & suiv. — Sidon., *Epist.*, V, 5<sup>e</sup> & 17<sup>e</sup>, *passim*. — *Cod. Theod.*, leg. 26 & 36, — *Hist. litt. de la France*, I, 219 & suiv.

1<sup>o</sup> Afranius Syagrius II, le Syagrius de l'histoire. Ce patrice romain recevait, selon Grégoire de Tours, le titre de roi. Successeur d'AEgidius, il étendait son pouvoir sur la Lyonnaise IV<sup>e</sup>, sur une partie de la Belgique II<sup>e</sup> & sur quelques places frontières de la Lyonnaise I<sup>re</sup>. C'était tout ce qui restait aux Romains de la primitive Gallia, résidence de ses ancêtres. Il tenait, comme son père, sa cour à Soissons. Clovis le vainquit & le fit mettre à mort en 486 (1);

2<sup>o</sup> Afranius Syagrius, le Syagrius de la correspondance de saint Sidoine. Ce fils puîné d'AEgidius, épris de l'amour des Lettres & des champs, s'occupa d'agriculture, de linguistique & de philosophie. Retiré sous les riches abris de Taionacum & de ses nombreuses villas, il ne prit aucune part aux événements politiques & militaires de son temps. Le sublime & pressant *redde te patri, redde te patriæ* que lui adressait Sidoine, son ami, dans l'intérêt de la patrie gallo-romaine agonisante (2), ne put l'arracher à ses habitudes paisibles. Peu soucieux de mériter le titre d'émule des Serranus & des Camille

(1) Greg. Turon., *Hist.*

(2) Sidon., *Epist.*, VIII, 8.

que lui décerne l'affectueux évêque (1), il ne vola pas au secours de son frère, menacé par les Sicambres. Cependant sa grande connaissance des idiomes germaniques en fit quelque temps l'arbitre des Burgondes & le conseiller de Gondobaud, leur roi (2). Je parlerai, à leur époque, des écrits qui lui sont attribués.

Le second des fils du comte AEgidius est certainement le père ou l'aïeul d'Afrania Syagria, cette dame lyonnaise, du commencement du Ve siècle, que ses vertus chrétiennes firent surnommer par Ennodius Magnus *le vrai trésor de l'Eglise*, par l'auteur de la Vie de saint Eugende, *la mère des églises & des monastères*. Il doit être encore la tige des Syagrius, poètes, rhéteurs, écrivains de Lugdunum dont l'existence semble se révéler vers la même époque. Du nombre de ceux-ci serait :

Syagrius (sanctus), deuxième évêque d'Autun, le conseiller de la reine Brunechildis, la fameuse Brunehaut. « Cette reine, dit un historien, fut  
« secondée, pour la construction des établis-  
« sements religieux & de bienfaisance dont elle  
« enrichit Augustodunum, par un homme avec

(1) *Id.*, *ibid.*

(2) *Hist. litt. de la France*, II, 65. — Bregliot du Lut & Péricaud, ouvr. cité. — Sidon, *ibid.*



« qui une grande conformité de vues & d'opinions l'unissait intimement. Syagrius, attaché comme elle au parti gallo-romain, avait été appelé à l'épiscopat par sa vertu & par sa science. En lui, le zèle du pasteur s'alliait à la culture des lettres chrétiennes & profanes; son palais était une académie où des jeunes gens de grandes familles venaient poursuivre leurs études sous sa direction (1). »

Saint Syagrius mourut en 600. Il exerça, au VI<sup>e</sup> siècle, une assez grande influence littéraire & prit une part importante à la rédaction de la liturgie du monastère de Saint-Martin d'Autun, pleine de tant de réminiscences lyonnaises.

De l'un des Syagrius laïcs du VI<sup>e</sup> siècle, ferait sorti :

Syagrius, 3<sup>e</sup> abbé de Nantua, qui florit de 750 à 776, jouit de la faveur du roi Pépin, assista le pape Etienne au sacre de ce prince, très-probablement à la consécration de l'église Saint-Denis, & dut à son mérite d'être nommé évêque d'Osie (2).

Ainsi, la gent Syagria se ferait perpétuée,

(1) Bulliot, *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, p. 18.

(2) Debombourg, *Hist. de l'abbaye & de la ville de Nantua*, p. 35 & suiv.

sous son nom gallo-romain, jusqu'à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Il n'est guère possible, en effet, de détacher de son arbre généalogique les deux dignitaires ecclésiastiques qui le terminent. Tous deux appartiennent à cette ancienne circonscription où Gondebaud attira leur aïeul, tous deux se distinguent par leur savoir, mais le premier, en outre, possède au plus haut degré la qualité distinctive de sa maison, le dévouement aux intérêts gallo romains.





## VIII

Monuments littéraires du V<sup>e</sup> siècle.



OUS rentrons dans l'ordre chronologique, que nous a fait abandonner un moment la généalogie de Syagrius.

Le V<sup>e</sup> siècle est commencé : siècle intéressant, il a le bonheur que beaucoup de ses œuvres ont évité le gouffre où se sont englouties les productions de la période précédente. Il est donc plus appréciable, sinon plus littéraire.

Les monuments écrits, qui nous en restent, appartiennent tous à des auteurs chrétiens, & plusieurs, lors de leur apparition, furent en grande faveur auprès des classes éclairées. Cette double circonstance explique leur conservation. Dans le désarroi général amené par les invasions des barbares, les lettrés, déjà chrétiens pour la plupart, se préoccupèrent avant tout de préserver, de la dévastation & de la ruine, les livres objets de leur préférence. Au premier éveil d'une

incursion franque, gépide ou burgonde, ils se hâtaient de les confier au zèle éprouvé des monastères, au trésor vénéré des églises. Là, des vertus, connues des farouches conquérants, ont protégé, plus d'une fois, ces précieux dépôts (1).

Tant de sollicitude ne dut pas s'étendre aux œuvres inspirées par la muse profane : celles-là, le plus souvent abandonnées, eurent le sort des poésies du consul Afranius, ces poésies qui firent les délices de Sidoine (2).

Cependant, il ne faut pas croire que les monuments littéraires, ainsi préservés par les soins des fidèles, forment un bien ample bagage. Même, si l'on examine les titres des ouvrages & les noms des auteurs, mentionnés par le seul évêque de Clermont, on est épouvanté de la grandeur des pertes subies par l'esprit humain, durant les calamités qui fondirent au V<sup>e</sup> siècle sur la Gaule.

Alors que ces effroyables catastrophes n'étaient encore qu'une menace, Lugdunum parvenait à son apogée littéraire. Dans cet asile

(1) Les Goths, d'après une tradition reçue à Rome, ne livrèrent point les monuments chrétiens au pillage, qui suivit la prise de cette ville (Am. Thierry, *Récits de l'Histoire romaine au V<sup>e</sup> siècle*, p. 40, en note, édit. 1843.)

(2) V. ci-dessus, ch. VII, pp. 184 & suiv.

aimé des intelligences d'élite, la muse antique trouvait toujours de fervents adorateurs, payens attardés, comme le périégète Rutilius Numanianus, dans l'idée d'un Capitole éternel. Les études gagnaient, à ce dernier effort des adhérents du vieux culte. Une grande émulation, qui dégénérait parfois en disputes violentes, animait les deux camps opposés. Cent ans après, sous la domination des Burgondes, cet antagonisme gardait encore toute son activité passionnée (1). La situation qu'il faisait aux lettres donne, jusqu'à un certain point, l'explication de ces titres un peu emphatiques de *Gymnase d'outre-mer de l'Empire* (2), de *Séjour préféré de la science* (3), que décerne le moine Héric au Lugdunum du V<sup>e</sup> siècle.

C'est à cette période si bien remplie qu'il faut rapporter avec assurance certaines compositions dont les auteurs, inconnus de nos jours, sont relégués dans les limbes bibliographiques de la littérature anonyme, ou attribuées, faute

(1) Voir la dispute du grammairien Viventiole et de saint Avit, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 20, et dans Colonia, *Histoire littéraire de Lyon*, t. I. pp. 287 et suiv.

(2) *Publicum citra marini orbis gymnasium* (Heric. Autissiod., *De vita B. Germani*, ap. *Act. sanct.*, VII, 356, jul.).

(3) *Sapientia Lugduni sibi consisterium collocavit* (*Id.*, *ibid.*).

de mieux, à des auteurs d'un autre temps, d'un autre pays.

J'ai déjà, pour ma part, essayé de restituer à sa vraie patrie littéraire l'auteur ignoré du poème *De laudibus Domini*. On a vu, dans le précédent chapitre (1), sur quelles raisons j'ai cru devoir étayer cette restitution, vainement tentée par les doctes auteurs de l'Histoire littéraire de la France & par plusieurs des historiens de la ville de Lyon. En ce moment encore, nous avons à nous occuper d'un autre anonyme. Ce dernier, orateur chrétien, né certainement à Lugdunum, avant la fin de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, paraît être l'auteur du plus grand nombre des homélies, publiées tantôt sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, *Eusebius Emesensis*, & tantôt sous le titre d'Eusèbe, évêque gaulois, *Eusebius episcopus Gallicanus* (2).

Eusèbe d'Emèse a dû être inscrit au titre de la collection de ces homélies, par un copiste qui, ne sachant auquel des évêques du nom d'Eusèbe

(1) V. pp. 164 & suiv.

(2) Ces sermons ont eu un grand nombre d'éditions. La première parut en 1547, chez Nicolas Leriche : elle contient 56 homélies. Le recueil le plus complet est celui que Schott inféra, en 1618, dans la Collection des Pères : on y compte 76 sermons, y compris les fragments.

elle appartenait, a pris un de ceux dont la notoriété était la plus grande, donnant, par cette méprise singulière, à un Grec, titulaire d'un siège lointain de l'Eglise grecque, un recueil d'homélies entièrement latines, prêchées, pour la majeure partie, en Gaule, & souvent à l'occasion de solennités particulières à cette province.

Quant à l'Eusèbe, évêque dans les Gaules, son existence, la célébrité même dont il semble avoir joui, dans son temps, ne sauraient être mises en doute. Au X<sup>e</sup> siècle, un poëme d'Hartmann, disciple de Raban Maur, le cite avec éloge (1). Nonobstant cette mention, j'allais dire ce brevet d'existence, ce serait peine perdue que de vouloir, à l'exemple de plusieurs critiques, le rattacher à l'un des trois Eusèbe, qui occupèrent, à des dates concordantes, des sièges épiscopaux dans la Gaule (2). Il ne faut qu'ouvrir son recueil d'homélies, pour connaître le rang qui lui était attribué, dans la hiérarchie. C'était un de ces évêques des nations, sans évêché dé-

(1) Henric. Camericius, *Lect. antiq.*, t. V. — Baronius, *Ann. eccles.*, t. XII, ad calc.

(2) Un évêque cité par Sulpice Sévère; un évêque de Nantes; un autre qui fut l'ami & l'admirateur de saint Hilaire (*Hist. littér. de la France*, II, 301 & suiv.).

signé, que mes premiers chapitres nous montrent prêchant l'Evangile aux nations éloignées, aux conquérants ariens ou idolâtres.

Notre Eusèbe, en effet, exerça le ministère de la parole en divers lieux, en divers temps, en diverses circonstances : à Lyon, par déférence aux ordres d'un supérieur (1), ou pour quelques-unes de ces solennités locales que l'année ramène : l'anniversaire de sainte Blandine, la fête des saints Epipode et Alexandre (2); en des villes inconnues, pour la consolation de leurs habitants, tombés au pouvoir d'un ennemi dont il semble avoir tempéré les mesures rigoureuses (3); ailleurs, pour l'explication des saints mystères et l'interprétation des livres sacrés (4).

Il se peut, toutefois, que le recueil entier ne soit pas du même auteur. Plusieurs homélies s'y sont glissées sans doute, qui auraient droit de revendiquer, pour leurs pères, quelques-uns des évêques de la Gaule, contemporains de l'auteur. Le triage de ces pièces d'origine étrangère,

(1) *Præcipiente domino meo patre vestro.* (Homel. 56.)

(2) Homel. 11 & 49.

(3) Homel. 24.

(4) Homel. de *Ascensione*, de *Pascha*, &c.



tenté à différentes reprises, n'a donné lieu qu'à d'oiseuses discussions. Je n'engagerai pas mes lecteurs à travers ce débat interminable qui, dans le cours des deux derniers siècles, a fatigué sans profit la critique. Ampère ne s'y est point non plus fourvoyé. Après avoir examiné l'ensemble de la collection sermonaire, l'éminent historien a conclu à l'uniformité de la composition, de la similitude du style, de certains détails donnés par l'auteur, que cette collection était, sauf quelques exceptions, l'œuvre d'un seul prédicateur du nom d'Eusèbe, et que cet Eusèbe avait dû recevoir le jour à Lugdunum (1), particularité déjà remarquée par le cardinal Baronius.

J'ai, à mon tour, scruté ces homélies du Ve siècle. Cette étude m'a démontré, jusqu'à l'évidence, la solidité de l'opinion d'Ampère : elle m'a permis aussi de joindre aux raisons qu'il allègue plusieurs éléments de conviction que, très-probablement, les exigences de son plan, moins spécial que le mien, l'ont forcé de négliger.

Lorsqu'il constatait que l'auteur des homélies

(1) *Histoire littér. de la France jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle*, t. II, pp. 77 & suiv.

avait pris naissance à Lyon, Baronius stipulait en faveur de saint Eucher. Le recueil lui semblait même si bien convenir à cet illustre évêque, qu'il invitait les Lyonnais à le lui restituer solennellement (1). Plusieurs écrivains ecclésiastiques se sont précipités dans cette voie, ouverte par le savant cardinal. Plus réservé, le P. Colonia s'est contenté de mettre, sur le compte de l'auteur des *Louanges de la vie solitaire*, les oraisons pour sainte Blandine et pour ses deux associés au martyre (2).

Il est de fait que les deux homélies ont dû être prêchées par un personnage, que rattachaient à la ville de Lugdunum les liens de la naissance et le long exercice du ministère sacré. Cette double circonstance y est plus d'une fois rappelée. L'Eglise de Lyon, par exemple, est traitée de *notre Eglise*; la banlieue lyonnaise, de *notre patrie*, et saint Pothin, de *notre père* (3). L'exorde même de l'oraison funèbre de sainte Blandine est tiré d'un argument, qui semble inspiré par une nationalité commune à l'orateur et à son auditoire : « S'il est, dit-il, d'une bonne

(1) Baron. *Ann.*, *ad ann.* 441.

(2) Colonia, *ouvr.* cité, t. I, p. 264.

(3) *Homélie de sainte Blandine.*

« dévotion d'honorer les martyrs étrangers,  
« il n'est pas d'une sainte piété de laisser en  
« oubli les héros chrétiens, qui sont l'honneur  
« du pays natal (1). »

Malgré ces allusions fréquentes au lieu de sa naissance, l'auteur ne saurait être confondu avec saint Eucher. Celui-ci a bien pu, en sa qualité d'évêque de Lugdunum, appeler l'Eglise de Lyon *notre Eglise*, et le premier de ses prédécesseurs *notre père* ; mais, étranger par la naissance à son diocèse (2), il n'a jamais dit ni écrit, en parlant du pays dépendant de Lyon, *notre patrie*.

Un autre motif s'oppose à l'attribution dont le P. Colonia a pris l'initiative, la conformité de composition et de style, qui rattache littérairement les deux homélies au faisceau rationnel, où elles sont et devaient être comprises.

L'écrivain à qui l'on doit un éloge charmant de la solitude, bien qu'il tourmente assez souvent sa pensée, a un genre d'écrire plus simple et plus rude que le style des deux sermons, prêchés à la gloire des martyrs lyonnais. Plein de

(1) *Homélie de sainte Blundine*.

(2) Saint Eucher était né en Provence, d'après la 11<sup>e</sup> conférence de Cassien (*Colonia, ouvrage cité*, I, 221).

prétention et vivant sans cesse à l'effet, ce style offre, à chaque période, une antithèse dans les mots, une opposition dans les idées. Les rhéteurs de la décadence, Sénèque principalement, dont il admet des phrases entières, sont les modèles qu'il imite de préférence. Ce qui est plus grave, il abonde en définitions subtiles et pour ainsi dire physiques des saints mystères, genre d'interprétation téméraire, auquel l'incarnation divine servait le plus habituellement de thème, fort à la mode alors, mais formellement réprouvé par la ferme & droite raison de saint Euchère, comme le démontre un passage de ses homélies, que nous a conservé Claudien Mamert (1).

Ce fragment, que ne donnent ni Schott ni Leriche, roule précisément sur le mystère de l'incarnation. Le voici, tel que le traduisent les PP. de la Congrégation de Saint-Maur :

« Quelques curieux cherchent des raisons  
« touchant un mystère, qui s'est accompli une  
« fois, & voudraient savoir comment Dieu &  
« l'homme ont pu s'unir ensemble, eux qui ne  
« sauraient s'expliquer ce qui se fait tous les  
« jours, je veux dire comment l'âme s'unit au  
« corps. Assurément, il est bien plus aisé que

(1) *De Stat. anim.*, lib. II cap. 5.

« deux choses spirituelles, telles que sont Dieu  
 « & l'âme, s'unissent ensemble, pour composer  
 « le Christ, qu'une substance incorporelle s'u-  
 « nisse à une substance corporelle, pour com-  
 « poser l'homme. De même que l'âme s'unit  
 « au corps, pour former un homme, de même  
 « Dieu s'est uni à l'homme, pour faire le  
 « Christ (1). »

Ainsi, saint Eucher serait aussi étranger à la composition des deux homélies sur les martyrs lyonnais qu'à toutes celles, qui les accompagnent dans les recueils. Force est donc d'en laisser, avec Ampère, toute la responsabilité à l'évêque gaulois Eusèbe.

En tant que natif de Lyon, Eusèbe avait reçu le jour au sein d'une famille grecque établie à Lugdunum. Les noms et les personnages helléniques étaient, on le fait, très-communs dans cette ville (2). Eusèbe, appellation fréquente de l'époque byzantine, se lit même dans la série des dénominations grecques du Musée lapidaire de Lyon : c'est le nom d'un affranchi (3). Or, comme les affranchis étaient tenus de por-

(1) *Hist littér.* t. II, p. 290.

(2) Voir ci-dessus, ch. I, pp. 12, 67 & suiv.

(3) N° 8, série 11. (Monfalcon, *Histoire de Lyon*, II, 1318.)

ter le nom de leur maître, on peut regarder comme assurée l'existence à Lugdunum d'une famille Εὐσεβεία, dans les premiers siècles de l'ère vulgaire.

La nationalité d'Eusèbe ressort encore d'une circonstance particulière. Les manuscrits de l'oraison funèbre de sainte Blandine, au lieu de *Pothinus* portent *Focinus* (1). Focinus est évidemment une prononciation éolienne de Pothinus, passée des manuscrits de l'auteur dans ceux des copistes. En effet, le F, chez les Éoliens, prend souvent la place du Π, et le Θ, chez les Grecs, a le son du TH des Anglais. Eusèbe pouvait être Grec asiatique, compatriote par conséquent des saints Pothin & Irénée, et, mieux encore, de la famille de l'un d'eux.

L'origine, la qualité, les titres de cet évêque ainsi établis, je puis, avec une entière liberté, passer à l'examen de ses œuvres.

J'ai fait voir, dans le petit poème *De laudibus Domini*, l'école lyonnaise s'efforçant, au IV<sup>e</sup> siècle, de dégager de ses langes une littérature chrétienne ; je vais aujourd'hui la montrer

(1) *Beatus pater Focinus ecclesiæ hujus antistes* (Homel. de sancta Blandina).

en possession déjà de genres de composition inconnus à l'antiquité classique, & traçant, hors de l'ornière mythologique, les premiers linéaments d'une poétique indépendante.

Ce développement était dans la nature des choses. De nouvelles croyances devaient amener de nouveaux cadres de la pensée. Malheureusement, cet essor littéraire de l'idée chrétienne n'avait pas choisi, pour essayer ses ailes, une époque favorable : en débutant, il se trouva lancé dans un milieu de complète décadence. A Lugdunum, comme dans tous les coins de l'Empire, la littérature était aux précieux. Les concetti, le jeu de mots, l'antithèse y régnaient en maîtres. Ce n'était point la marche logique & régulière de la phrase qu'ambitionnaient le poète & l'orateur, mais son effet prétentieux, basé sur le choc bizarre des termes, ou calculé sur des contradictions heurtées de raisonnement. A Cicéron avait succédé Sénèque, non le Sénèque des bons jours, mais le Sénèque sacrifiant aux faux dieux des déclamateurs ambulants.

Si jamais il y eut un sujet digne d'inspirer un prédicateur chrétien, c'est assurément le martyr de sainte Blandine, cette douce jeune fille, se livrant à la mort avec tant d'intrépidité, de

calme & de décence, car, en face du supplice, elle aussi, comme la vierge troyenne :

Ἡ δὲ καὶ θνήσκουσ' ὄμωσ  
πολλὰν πρόνοιαν εἶχεν εὐτυχίμωσ πεσεῖν,  
κρύπτουσ' ἃ κρύπτειν ὄμωσ' ἀρτέων χρεόν.

(EURIP. *Εκχθρ.*, v, 568.)

Elle tombe expirante, &, par un dernier soin,  
Elle rassemble encor la force qui lui reste  
Pour n'offrir aux regards qu'une chute modeste (1).

(Trad. de La Harpe.)

Eh bien ! dès l'abord, dans un exorde, qui ne manque pas d'un certain à-propos, le panégyriste trouve le moyen d'introduire un pur *con-cetto*, en jouant sur les mots *alienos* & *alienet*, en opposant *religiosi* à *irreligiosi*.

« Oportet itaque ut *alienos* potens nobis de-  
« votio *religiosa* conciliet, quam forte proprios  
« a nobis negligentes *irreligiosi* temporis motus  
« *alienet*. »

(1) La Fontaine, en décrivant la mort de Thibbé, d'après Ovide, rend avec plus de concision la même idée :

Elle dit, & tombant range ses vêtements,  
Dernier trait de pudeur, à ses derniers moments.

Sur toutes les phases de la confession de sainte Blandine, voir le P. André Guilloud, *S. Pothin & ses compagnons, martyrs*, livre 2<sup>e</sup>, la persécution. \*



La pensée est bonne en elle-même. Quelques lignes plus haut, je l'ai traduite ainsi :

« S'il est d'une bonne dévotion d'honorer les  
« martyrs étrangers, il n'est pas d'une saine  
« piété de laisser en oubli les héros chrétiens,  
« qui font l'honneur du pays natal. »

Mais, faite à titre de simple renseignement, mon interprétation, assez large du reste, n'avait pas à se préoccuper du vêtement quintessencié, dont l'auteur habille sa pensée. L'affectation pure, pour me servir de l'expression de Molière, en serait rendue moins inexactement par cet essai de traduction littéraire :

« Or, il est plus utile que les martyrs *étrangers*,  
« par une attention *religieuse*, se rapprochent  
« de nous, que les martyrs de notre propre  
« pays, par une indifférence *irreligieuse*, s'en  
« éloignent comme *étrangers*. » Voici l'exorde :

« En adressant, s'écrie l'orateur, à des martyrs d'une région étrangère, les hommages  
« qui leur sont dus, nous nous proposons d'en  
« obtenir quelque grâce, de même que s'ils  
« étaient nôtres. En effet, la foi nous les rend  
« propres, &, bien qu'ils appartiennent à un  
« pays éloigné, ils ne laissent pas que d'accorder à nos prières l'intercession que nous en  
« espérons. La protection de ces serviteurs de

« Dieu dépend de notre foi & non de notre  
 « patrie. Nous avons d'autant plus de droit à  
 « leur assistance que notre dévotion leur est  
 « plus assurée. Si donc il est nécessaire de  
 « nous concilier, par une ferveur constante, la  
 « faveur de martyrs éprouvés en d'autres lieux,  
 « il n'est pas moins utile d'éviter de nous alié-  
 « ner, par une indifférence coupable, la bien-  
 « veillance des nôtres. Songez, mes frères  
 « bien-aimés, avec quelle divine munificence  
 « les sublimes dévouements ont été départis  
 « autour de notre Eglise (1). Il n'est ni ville ni  
 « peuple, qui ne fassent éclater leur joie pour  
 « les reliques des saints martyrs qui les proté-  
 « gent; et nous, nous possédons un peuple  
 « entier de ces confesseurs intrépides (2). Oh !  
 « qu'il se réjouisse le pays de nos aïeux, cette  
 « région nourricière d'un si grand nombre de  
 « combattants célestes, cette terre si féconde  
 « en courages héroïques (3) ! »

Cet exorde, par une transition qui peut sembler naturelle, mène l'auteur à comparer Lyon à

(1) *Agnoscamus, carissimi, circa Ecclesiam nostram uberiores divinarum munerum largitatem.*

(2) *Ecce nos populos martyrum possidemus.*

(3) *Gaudeat terra nostra nutrix caelestium militum & tantarum parens fecunda virtutum !*

Bethléem, qui fut témoin d'une autre hécatombe, le massacre des Innocents. Rien de mieux. Sobre de détails, renfermée dans de justes limites, cette comparaison pouvait lui fournir un véritable mouvement d'éloquence. Telle n'est pas sa sollicitude. Du moment qu'il a mis le pied dans la ville inconsolée, parmi les victimes de l'odieux tétrarque, l'antithèse, l'opposition des mots, le contraste des pensées, cherchant à l'envi l'effet, courent, se précipitent, débordent à plein discours. Alors, prenant la parole, Lugdunum apostrophe Bethléem en ces termes :

« Dans les tiens [tes martyrs] fut la palme  
 « du trépas, non celle de la confession (1);  
 « dans les miens, l'émulation des tourments;  
 « dans les tiens, seulement une heureuse occa-  
 « sion de gloire (2); tu as bien pu voir des  
 « enfants à la mamelle périr dans le sang, non  
 « des héros y combattre (3); toi, *l'innocence*  
 « *des mourants* te couronne; moi, *la gloire des*  
 « *triomphants* (4), etc. »

(1) *In tuis interfectio fuit; confessio non fuit.*

(2) *In meis, colluctatio passionis; in tuis, sola fuit opportunitas & occasio felicitatis.*

(3) *Tu in sanguine parvulorum potuisti videre pereuntes, non potuisti expectare certantes.*

(4) *Te coronavit innocentia morientium, me gloria triumphantium.*

Je dirai peu de chose du discours pour les saints Epipode & Alexandre. Plus faible que le précédent, ce sermon débute par un exorde qui répète, sous une forme différente, celui que nous venons de faire connaître. Le style est tout aussi recherché, tout aussi fertile en phrases ornées de pointes. Là, comme dans presque toute son œuvre, Eusèbe a beaucoup de peine à s'exprimer simplement. S'il parle de l'intrépidité des deux martyrs livrés aux flammes, il ne manque pas de jeter, à point nommé, à travers le tableau, une opposition antithétique, qui en altère la beauté sublime. « Ils ont vaincu, dit-il, « *les atteintes douloureuses du feu*; vainquons, « nous, *les flèches du feu des vices* (1). »

Ce n'est pas ainsi que parlent Bossuet et Bourdaloue, ainsi que ces deux beaux génies auraient traité le martyr de l'an 180. Mais il ne faut pas oublier qu'Eusèbe était un *évêque des nations*, un missionnaire obligé de conformer sa parole au goût de l'auditoire assemblé au pied de sa chaire. Devant le monde privilégié des cités populeuses, ce monde depuis longtemps blasé sur la fêvère beauté des écri-

(1) *Vicerunt illi tormenta flammarum; nos vincamus ignea tela vitiorum.*

vains de la période augustale, ses homélies ont dû revêtir les enjolivements du style à la mode. Si ces homélies, malheureusement les plus nombreuses du recueil, montrent, plus qu'il ne convient à la gravité de ce missionnaire, tant de traces de ses escrimes oratoires, c'est que le succès fut à ce prix. Au V<sup>e</sup> siècle, siècle d'affaîssement général des intelligences, la société élégante & polie dont Sidoine a été, dans l'âge suivant, l'expression la plus brillante, cette société n'eût pas accordé ses convictions à qui lui eût expliqué l'Evangile dans le langage correct & pur des Cicéron & des Quintilien.

Mais, en présence d'une foule d'esclaves émancipés par la croyance nouvelle, d'une assistance de barbares, récente moisson de l'apostolat, d'une multitude accourue des foyers prolétaires, & lorsqu'il s'agissait d'interpréter les miracles de la Rédemption, depuis quatre siècles accomplie, Eusèbe, ce précieux, ce maniéré, ce Cottin de tout à l'heure, s'exprime le plus souvent dans un idiome simple, exempt de prétention & décidément purgé d'afféterie.

C'est que, peu faites aux finesses d'une rhétorique subtile, ces populations veulent entendre parler une langue qu'elles comprennent. Les mignardises du style & de l'idée ne feraient

pas fortune parmi ces mâles auditoires. Il leur faut une explication du fait, de la parabole, du mystère, nette, limpide, dépouillée d'artifices. Ainsi est-elle.

En ces moments-là, comme notre Bridaine, Eusèbe appelle à son aide toutes les puissances : le ciel, l'enfer, l'éternité, le trépas ; il donne une voix à l'abîme & prête une forme au mystère, mettant en scène ce qui doit être dit, en perspective ce qui doit être raconté. De cette manière & sans y penser, il crée la poétique terrible & sombre, où le moyen âge a puisé le merveilleux de quelques-unes de ses légendes, et Dante trouvé le ressort surhumain de l'épopée chrétienne.

Empreints de ce caractère, se montrent la première des homélies sur l'Ascension & le sermon sur la fête de Pâques. Ampère a fait connaître ce dernier (1). Voici un fragment de la première.

« La fête qui reçoit nos hommages n'est pas  
« moins solennelle que la Nativité du Sei-  
« gneur, ni moins solennelle que cette fête le  
« jour de la Nativité, ce jour où, émané de la  
« gloire du Père, le Rédempteur, Dieu &

(1) *Hist. litt.*, t. II, p. 69.

« homme à la fois (1), nous est advenu par  
 « l'humble sein d'une mère (2). En effet, si le  
 « miracle de la Nativité a donné notre Sauveur  
 « à la terre, le prodige que nous célébrons l'a  
 « rendu au ciel (3). Dans l'un, le Seigneur  
 « s'est révélé homme par son incarnation ; dans  
 « l'autre, il s'est révélé Dieu par son ascension.  
 « En celui-là, il nous fut accordé la grâce  
 « d'une humanité profondément adorable (4) ;  
 « en celui-ci, le témoignage d'une divinité  
 « complètement manifeste. Par le premier, le  
 « temple de la virginité, par le second, le  
 « royaume du ciel font éclater leurs mystères  
 « ineffables. Là, il descend pour nous racheter ;  
 « ici, il monte pour nous glorifier. Une fois,  
 « c'est notre rédemption qu'il commence ; une  
 « autre, c'est notre salut qu'il achève ; annon-  
 « çant d'abord que les promesses vont être  
 « accomplies, prouvant ensuite qu'elles sont  
 « tenues. Ainsi, dans cette solennité, ses actes  
 « ne sont pas moindres que ses faveurs ; le jour  
 « qu'elle consacre l'a vu, Dieu vêtu d'une

(1) *Gemina substantia.*

(2) *Per partum matris advenit.*

(3) *Hic cælo reddidit.* }

(4) *In illo gratiam dignantissimæ humanitatis.*

« substance corporelle, pénétrer le sublime  
 « sanctuaire des cieux que lui rendait inacces-  
 « sible sa nature humaine (1).

« Mais, font-ce bien là les principales mar-  
 « ques de la puissance du Rédempteur? En  
 « considérant l'ensemble de ses œuvres, ne  
 « trouvez-vous pas aussi merveilleux qu'il dai-  
 « gne, à l'heureux début de son adorable Na-  
 « tivité, choisir le sein d'une mère ici-bas, une  
 « mère intacte, & qu'il veuille, après avoir  
 « rempli ce sein virginal, sans en affaiblir  
 « l'innocence, le quitter, sans en amoindrir la  
 « pureté, afin de naître immaculé dans la  
 « conception, exempt de souillure dans l'en-  
 « fantement (2)? Oui, ne trouvez-vous pas  
 « aussi merveilleux qu'il descende aux enfers,  
 « après la victoire de sa passion glorieuse, qu'il  
 « brise, avec l'autorité d'un triomphateur, leurs  
 « portes d'airain & leurs barrières de fer, et  
 « qu'il entre au milieu de ces régions terribles,  
 « précédé par l'épouvante d'une splendeur

(1) *In hac enim die, arduas cali sedes, quas ipsa hominis natura claudebat, Deus corporeus penetravit.*

(2) *Quod inter ipsa adorandæ nativitatis beata primordia per innuptam veniens matrem ita inviolabiliter finum virginis pertransivit, sicut reverenter implevit.*



« étrangère à leurs ténèbres (1) ? L'épouvante,  
 « ai-je dit ? Ah ! sitôt qu'il se mit à descendre,  
 « lui, le Dieu souverain, les enfers, au premier  
 « aspect de ce décédé qui leur arrivait, les  
 « enfers treffaillirent de cette épouvante ; oui,  
 « saisis d'épouvante, ils criaient : Jamais, ja-  
 « mais nous ne vîmes pareil mort. Celui-là est  
 « plein de vie, celui-là est la vie même (2).  
 « Hélas ! pourvu qu'il s'en retourne seul ! Il ne  
 « reprit pas seul le chemin des hauteurs bienheu-  
 « reuses. Il y mène, il y montre, en témoignage  
 « de la défaite du trépas, les âmes innocentées  
 « des trépassés (3).

« Eh ! qu'importe ? Une égale puissance se  
 « manifeste, soit que Dieu, sortant d'un corps  
 « virginal qu'il aura seul occupé, il s'ouvre  
 « l'entrée de ce monde, soit que, prodige su-  
 « prême ! s'élevant en son enveloppe mortelle  
 « au-dessus des trônes immortels, à l'essence  
 « divine il mêle la terrestre, à la substance cé-  
 « leste il associe l'humaine. »

Peu de choses sont à retrancher dans ce frag-

(1) *Peregrinam tenebris diem terribili regioni expavendus ingressit.*

(2) *Sed iste vivit & vita est.*

(3) *Sed absolutis mortuorum spiritibus testes secum religatæ mortis exhibuit.*

ment d'une couleur si sévère. La peinture du Christ descendant aux enfers, l'effroi de l'abîme à l'aspect de ce décédé qui vient à lui, dans la splendeur de son triomphe, ces âmes que le Rédempteur ramène, en témoignage de sa victoire sur la mort, toute cette scène est pleine de mouvement & de majesté. L'accumulation des figures favorites de l'auteur n'y affadit nulle part le style. La composition entière ne mériterait que des éloges, si trop de détails, plus qu'inutiles, sur le mystère de l'Incarnation, ne s'y faisaient remarquer. Mais, je l'ai dit, c'était un abus, dont les plus sages des prédicateurs de l'époque avaient beaucoup de peine à se débarrasser.

En somme, Eusèbe a trop sacrifié aux faux dieux de l'éloquence, pour qu'on doive le mettre au rang des Hilaire & des Eucher. Quant à ce dernier, ce qui suit va nous montrer quelle énorme distance ses œuvres mettent entre lui & l'auteur, quel qu'il soit, des homélies que je viens d'analyser.

De tous les évêques qui occupèrent, dans les premiers siècles de l'Eglise, le siège épiscopal de Lyon, saint Eucher est assurément l'un des plus éminents, & pour le talent, & pour la piété. Son histoire, de même que celle de la plupart

de ses prédécesseurs, n'a pas laissé de traces nombreuses. Ainsi que je l'ai dit plus haut (1), le témoignage de Cassien le fait naître dans la partie de la Gaule narbonnaise, qu'on appelle la Provence. Le P. Colonia, le biographe de saint Eucher qui semble le mieux informé, croit, en considérant la forme purement grecque de son nom (2), qu'il descendait de quelqu'une des familles patriciennes, grecques d'origine, qui suivirent le grand Constantin, lorsque ce prince vint établir, pour un assez long temps, le siège de son empire dans la ville d'Arles (3).

La date de sa naissance peut se placer sans inconvénient entre les années 370 & 375 (4). *Les splendeurs du monde* entourèrent son berceau (5). Le rang élevé qu'occupait sa famille lui procura de bonne heure l'accès des plus hautes dignités de l'État : il fut créé sénateur, dans un

(1) V. p. 201, note 2.

(2) Εύχερος, εἰπος, habile, adroit, expert.

(3) Colonia, ouvr. cité, I, 222.

(4) Lorsque, vers 413, Eucher se retira dans l'île de Lérins, il pouvait avoir de 35 à 40 ans. Cet âge se concilie avec tous les événements de sa vie. (Cf. *Hist. litt. de la France*, t. II, p. 275.)

(5) *Pulcherrime splendidus mundo*. (S. Hilar., *Panegyric. S. Honorat.*, p. 22.) — *In maximos sæculi apices, patre soceroque elatus*, dit saint Eucher lui-même (*De contemptu mundi*), en parlant de Valerianus, son très-proche parent.

âge peu avancé. La noblesse de son extraction ne lui valut pas seule cette position brillante. Déjà, par les soins de ses parents, une instruction solide le rendait digne des charges où l'appelaient leur distinction personnelle. Outre le grec, la langue de ses pères & probablement l'idiome vulgaire d'Arles, sa patrie, Eucher savait le latin, l'hébreu, &, à ce qu'il semble, toutes les sciences cultivées de son temps (1).

Ainsi comblé des dons de la fortune & du savoir, le jeune patricien ne tarda pas à s'engager dans les liens du mariage. Le nom de l'épouse dont il fit choix, Galla, annonce qu'elle sortait d'une race latine ou gallo-romaine (2), & ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'elle mérita par ses vertus d'associer sa vie à la destinée d'un aussi grand homme.

De leur union naquirent plusieurs enfants. Trois seulement vécurent : deux fils, saint Véran, évêque de Vence ; saint Salone, évêque de Genève ; & une fille, sainte Conforce ou Conforcie.

(1) Ces connaissances d'Eucher ressortent de ses deux livres : *Des Formules & des Substitutions*, ainsi que le fait remarquer le P. Colonia. (*Hist. litt. de Lyon*, t. 1, p. 260).

(2) Le nom de Galla peut être gaulois, aussi bien que latin. Des Gallus, au siècle d'Auguste, existaient à Rome : c'est pour l'un d'eux que Virgile composa sa X<sup>e</sup> églogue.

L'époque où florissait, dans le siècle, le futur évêque de Lugdunum est une des plus tourmentées de l'histoire. Les princes se succédaient au sommet du pouvoir, avec une rapidité qui tenait du vertige. Nulle position particulière, quelque élevée qu'elle fût, n'était à l'abri de ces brusques renversements de l'autorité suprême. De toutes parts, spectacle familier en ces temps désastreux, les plus puissantes fortunes s'écroulaient, atteintes par des révolutions de palais presque journalières. Rome & Ravenne, où la violence arrachait & donnait des sceptres éphémères, tenaient une moitié du monde dans une anxiété perpétuelle.

Soit que le spectacle de cette fatale instabilité des choses humaines eût fait sur l'âme d'Eucher une impression profonde, soit que, renommé pour son amour de la justice et de la vertu, il se crût menacé par quelqu'une de ces révolutions incessantes, on le vit tout à coup déposer le laticlave, abjurer les splendeurs, apanage de son rang & de sa dignité, & partir pour la solitude. Il touchait à peine à l'âge mûr. L'éclat héréditaire auquel il renonçait semblait devoir sourire encore à sa compagne, plus jeune que lui peut-être ; mais, loin de mettre obstacle à ce projet, dont le sensualisme de nos jours s'effarouche, la

vertueuse Galla paraît y avoir donné un complet acquiescement.

Cette résolution des deux époux étonna moins que ne le supposent la plupart des biographes de saint Eucher. Le monde, alors, était fréquemment témoin de pareils délaissements des faveurs éblouissantes de la fortune & de la gloire. Au chapitre précédent, j'ai eu l'occasion d'en citer d'éclatants exemples. L'incertitude de l'état politique entraînait, pour une grande part, dans le développement de cette propension mystérieuse à l'existence érémitique; mais d'autres causes y contribuaient. En ces âges, voisins de la rédemption accomplie, la foi était plus vive. Puis, l'heure des grandes catastrophes que la Providence réservait au colosse romain, de toutes parts affailli, cette heure terrible était proche. Une sorte de pressentiment de ce qui allait advenir remplissait d'un trouble indéfinissable les imaginations effrayées. A l'anarchie, devenue la condition normale de la société, se joignait encore une dépravation de mœurs incroyable. Eperdus, saisis du dégoût de la vie sociale, une foule d'hommes supérieurs de ce milieu sans repos, où s'élaborait la dissolution du vieux monde, se précipitaient dans le désert, comme en un asile préparé par la prévoyance divine.

Une fois sa résolution prise, l'ex-sénateur avait tourné ses regards vers l'île de Lérins, où saint Honorat venait de fonder un monastère déjà célèbre, malgré son origine récente. Il vécut quelque temps, parmi les nombreux cénobites réunis dans cette île naguère déserte. Au nombre de ces solitaires se trouvaient plusieurs des hommes, qui illustrèrent leur siècle et l'Eglise, par de grands talents ou d'éminentes vertus, les Caprais, les Maxime, les Vincent, les Hilaire d'Arles. Le *xvi<sup>e</sup>* des *Carmina* de Sidoine, qui fut presque contemporain de toute cette pléiade de saints & de docteurs, la gloire de Lérins, fait allusion à ce début de saint Eucher, dans la vie cénobitique (1). Eucher lui-même se plaît à le rappeler, dans une des plus belles pages de son panégyrique du désert (2).

Ses enfants, dont il voulut confier l'éducation aux hôtes de sa nouvelle résidence (3), & leur mère, qui ne devait plus être pour lui qu'une sœur affectueuse, l'accompagnèrent dans sa retraite (4). Bientôt, épris d'un plus grand amour

(1) . . . . . *Celebrans quoque laudibus illis*

*Eucherii venientis iter. . . .*

(2) *Præcipue tamen Lerinam meam honore complector, &c.*

(3) Eucher, in *lib. institut. præf.*

(4) S. Paul. Nolens, *Epist. ad Eucher. & Gallam.*

de la solitude, il quitta Lérins et vint, avec la seule & dévouée Galla, se fixer à Léro (1), autre petite île en vue de la première, &, en ce temps-là, complètement abandonnée (2).

Ce fut dans cette résidence, éloignée de la fréquentation des hommes, qu'il composa ses deux traités : *Du Renoncement au monde & Des Louanges du désert*. En cette autre Pathmos, sa vie eût été comme murée contre les communications du monde extérieur, sans les rares visites des solitaires, ses voisins, & les lettres qu'il échangeait, de temps à autre, avec plusieurs des prélats & des personnages distingués de l'Eglise. Cependant, son âme éprouvait une soif si grande de ce qu'il appelle, à plusieurs reprises, un paradis (3), que, se sentant encore trop éloigné de son idéal, sur le rocher perdu au sein des flots, dont il avait fait choix, il eut un moment la pensée de se retirer, pour un temps, dans le grand érème de la Thébàide, où

(1) S. Paul. Nolens., *Epist. ad Eucherium & Gallam*.

(2) Ces deux îles forment l'archipel de Lérins, sur la côte du département du Var. L'une se nomme Saint-Honorat, l'autre est cette fameuse île Sainte-Marguerite, dont la prison d'Etat vit mourir l'*Homme au masque de fer*.

(3) *Paradisum possidentibus se exhibet. (De laud. eremi.) — Corporis est eremus animæque paradisus. (Id., ibid.)*



vivait alors un peuple merveilleux d'anachorètes (1).

Ses amis, ses admirateurs, qui tenaient à conserver ce grand esprit à l'Eglise des Gaules, & Cassien entre autres, s'efforcèrent de le faire changer de résolution. A ce sujet, celui-ci publia ses sept dernières Conférences, œuvre destinée à l'exposition des règles de conduite observées par les plus illustres des ascètes de l'Egypte. Mis par la lecture de cet ouvrage en état de se créer une idée nette des maximes qui les dirigeaient dans leur éloignement du siècle, Eucher ne crut pas nécessaire de donner suite à son projet.

L'éclat de son abdication des grandeurs mondaines, le bruit de ses vertus au désert, les deux traités dont je viens de parler, & quelques autres de moindre importance, qu'il fit paraître durant sa retraite à Léro, attachèrent à son nom, dans l'Europe chrétienne, une grande & méritée célébrité. Sur ces entrefaites, la mort de saint Sicer ayant rendu vacant le siège épiscopal de Lyon, tous les vœux & bientôt tous les suffrages

(1) *Alter vero ut etiam corporali eorumdem ædificaretur aspectu, Ægyptum penetrare voluerit. (Cass., Præf. in colloq. XI, ad Honorat. episc. & Eucher.).*

se portèrent vers l'illustre solitaire. La plupart des écrivains de Lyon et de l'Eglise placent son élection entre les années 432 & 434. Dans tous les cas, il serait impossible de la reculer au-delà de 441, puisque, en cette année même, il signa comme évêque de Lyon, au premier concile d'Orange (1).

Hormis sa présence à ce concile, on ne fait presque rien de son épiscopat. Claudien Mamert, qui se souvenait de l'avoir entendu prêcher, fait l'éloge de son éloquence substantielle & persuasive (2). L'immatérialité de l'âme paraît avoir été le sujet sur lequel il aimait à donner des explications à son peuple (3). Le peu qui est venu jusqu'à nous des autres circonstances dont fut marquée la fin de sa carrière, rassemblé avec soin par le P. Colonia, le montre livré aux soins de son ministère, s'occupant à relever le monastère de l'Île-Barbe, &, par une extension exagérée de la vie anachorétique, fondant des recluseries ou retraites cellulaires, dans les églises de Lyon (4). Il rendit son âme à Dieu, au milieu

(1) *Hist. littér. de la France*, II, 277.

(2) *De statu animarum*, III, 9.

(3) *Id.*, *ibid.*

(4) Colonia, *ouvrage cité*, II, 10 & 11. — Cf. *Lettre à Philon*, ci-après analysée.

de ce labeur, vers l'année 450, d'après les meilleures autorités.

On ne dira jamais de saint Eucher qu'il pense d'une façon et qu'il écrit d'une autre. Passant tout entier dans ses ouvrages, ce grand évêque s'y montre, à chaque page, tel que nous l'avons vu. Jamais plus exact rapport ne s'est établi entre les pensées & les œuvres d'un homme : celles-ci sont le miroir limpide & inaltérable de celles-là, même dans les instants où, pour se faire jour, l'inspiration lutte contre les difficultés de la composition. Qu'il célèbre, j'allais dire qu'il chante les délices du désert, ou qu'il raconte la calme résistance de la légion thébéenne, il est sûr de la sympathie de ses lecteurs, car ils savent comme il a renoncé au monde & comme il eût renoncé à la vie, si le martyre se fût présenté dans sa voie. Ce côté moral de ses livres, mis d'abord dans la balance, je passe à leur examen littéraire.

Le premier en date est son écrit intitulé : *De laude eremi*. C'est à la fois un traité & un panégyrique. Un traité, l'auteur donne l'histoire du désert, depuis l'origine de l'homme ; un panégyrique, il fait du bonheur qui naît de la fréquentation de la solitude, un éloge sans restriction. Ce n'est donc point une œuvre purement

didactique. En le composant, Eucher ne se propose que de répondre aux nombreuses lettres de saint Hilaire, son ami. Une épître un peu plus longue que les épîtres ordinaires, voilà ce qu'il compte faire. Aussi l'écrit-il au courant de l'âme ; je ne dirai pas au courant de la plume, car elle porte l'empreinte d'une rédaction laborieuse ; mais il était à son début. « Puisque, dit-il à l'évêque d'Arles, tu me presses de répondre à ta très-diserte & très-étendue correspondance, ne t'impatiente pas de mon inexpérience, toi qui es l'expérience même, tandis que je vais te retracer les grâces diverses du Seigneur envers la solitude, sa bien-aimée. »

L'auteur entre alors dans son sujet. L'exorde est remarquable. Une sobre beauté de style s'y réunit à la grandeur de l'idée ; le voici :

« Le désert, je l'affirme, est le temple illimité de notre Dieu. A celui que nous savons habitant le silence doit plaire le secret de la solitude (1). C'est là que parfois il s'est rendu visible à ses saints ; là que, dans un éloignement propice, il n'a pas dédaigné de converser avec l'homme. N'est-ce pas au désert que

(1) *Etenim quum certum est habitare in silentio, credendum est gaudere secreto.*

« Moïse, le front dans la gloire, aperçut  
 « Dieu (1); au désert; qu'Elie, tremblant de  
 « l'apercevoir, s'est voilé la face? Oui, bien que  
 « le Seigneur visite toutes les parties de l'uni-  
 « vers, comme son domaine, et qu'il soit pré-  
 « sent à toutes, il doit, j'ose le dire, trouver  
 « plus particulièrement digne de sa présence  
 « les espaces mystérieux du désert et du ciel (2).  
 « On rapporte qu'un homme demandait à un  
 « autre en quel lieu, à son avis, résidait la  
 « divinité. Suivez-moi, répondit celui-ci, par-  
 « tout où je vous conduirai. Le questionneur  
 « le suivit. Alors son guide l'ayant mené à tra-  
 « vers l'immensité d'un profond désert, lui en  
 « fit considérer l'imposante et mystérieuse étén-  
 « due : Voici, s'écria-t-il, où est Dieu (3). »

Ces idées de saint Eucher sont profondément vraies. La solennelle immensité du désert éveille dans le cœur des hommes, atomes perdus dans cette vaste circonférence, la pensée d'un être infini. Involontairement, leur âme s'élève jusqu'à cette autre immensité pleine de la lumière et du secret de la toute-puissance. Il leur semble

(1) *Glorificato Deum cultu conspicit.*

(2) *Peculiaris visitatione dignatur eremi & cœli secretum.*

(3) *En, inquit, ubi Deus est.*

aussitôt que celui-là seul est digne de remplir tant d'espace, qui ne connaît ni commencement ni limite. Egaré dans les solitudes du Nouveau-Monde, Chateaubriand, à quinze siècles de distance, eut, en face du désert, le même sentiment de la divinité présente que le vieil évêque de Lugdunum. « En vain, dit-il, dans nos  
« champs cultivés, l'imagination cherche à s'é-  
« tendre, elle rencontre de toutes parts les  
« habitations des hommes. Mais, dans les pays  
« déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un  
« océan de forêts, à errer au bord des lacs im-  
« menfes, à planer sur le gouffre des cata-  
« raetes, &, pour ainsi dire, à se trouver seule  
« devant Dieu (1). »

Nous avons dit qu'Eucher fait une sorte d'historique du désert, à partir de la naissance de l'homme. Il ne faut pas donner trop de portée à ce mot historique : les vues de notre auteur ne s'étendent pas au-delà des scènes naïves ou grandioses de la Sainte Ecriture. L'inénarrable solitude créée pour le premier des humains, l'aride domaine des patriarches, les sommets de l'Oreb et du Sinaï, et la Thébaidé, fameuse par le baptême de Jean et la retraite du Fils de

(1) *Génie du Christian.*, liv. V, ch. XII.

l'homme, voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'il raconte du désert. Bientôt, au souvenir des prodiges accomplis dans ces lieux immortels, l'enthousiasme le prend, le saisit, l'enlève, et l'historien fait place à l'inspiré.

« Oh! s'écrie-t-il, qu'elles sont aimables  
 « pour les altérés du Seigneur (1), ces retraites  
 « infrequentes des grands bois! qu'elles sont  
 « pleines de délices pour les esprits avides du  
 « Christ, ces secrètes solitudes, qui s'étendent  
 « plus loin que la vue, sous la seule protection  
 « de la nature (2)! Tout se tait. Alors, vers  
 « son Dieu s'élance l'âme transportée de joie;  
 « alors, comme aiguillonnée par l'impression du  
 « silence (3), elle se sent vivre, dans les régions  
 « illimitées de l'ineffable extase (4). Point de  
 « langage importun qui la dérange; nulle con-  
 « versation, si ce n'est avec Dieu. Lui seul, à  
 « travers le calme de la mystérieuse résidence,  
 « fait entendre sa voix adorée. »

Que nul n'espère gagner sans combat ces pures voluptés de la vie contemplative. La révolte des passions s'oppose à la volonté de

(1) *Sitientibus Deum.*

(2) *Natura excubante porrecta.*

(3) *Quibusdam silentii stimulis excitatur.*

(4) *Ineffabilibus vegetatur excessibus.*

l'homme, dans le silence du désert aussi bien que dans le tumulte du siècle. Parfois même leur rébellion se déchaîne avec plus de violence, au milieu des solitudes, débarrassées de la distraction des plaisirs et du soin des affaires. Eucher le fait, lui qui vient d'entrer dans la lice, & cette conviction l'amène à formuler des règles de conduite qui, bonnes pour le désert, ne le semblent pas moins pour le monde. « Le désert, « fait-il observer, a ses exigences ; devant elles, « une âme n'est innocente qu'à la condition « d'être d'une pureté sans tache. Il lui faut « s'appliquer sans cesse à maintenir, dans les « bornes du devoir, tous les mouvements intérieurs ; il lui faut aussi réfréner, dès le principe, « les moindres écarts de sa pensée. Qu'ailleurs « ce soit un mal d'avoir fait le mal, ici le mal « c'est de ne pas avoir fait le bien (1). »

Ces triomphes, ces félicités d'une vertu que ne remarquent pas assez nos sociétés affairées, le nouvel anachorète va-t-il les chercher parmi les fantômes d'une imagination complaisante ? Non, c'est au trésor de sa chère île qu'il puise à pleines mains toutes ces perles du sacrifice vo-

(1) *Apud alios malum fit malum fecisse, apud hos vero malum est bonum non fecisse.*



lontaine. C'est là, c'est dans la réalité incessamment offerte à ses yeux, qu'il prend & les beaux préceptes qu'il enseigne & les parfaits modèles qu'il propose. Avec quel pieux sentiment de respect & d'amour ne reporte-t-il pas, sur le point de terminer, sa pensée vers ce refuge de tant de saints personnages ! Nul, en son temps, n'eut, & dans un meilleur langage, de pareils élans de véritable sensibilité. Ampère, ce juge si délicat des choses de l'esprit & du style, Ampère s'est plu à citer cet épilogue ; il en a même traduit une partie (1). Quant à moi, je ne peux résister au plaisir de le donner, dans sa presque intégralité.

« Certes, elles ont un droit égal à mon respect les solitudes illustrées par la séquestration des âmes pieuses ! Mais, entre toutes, c'est ma bien-aimée Lérins que j'honore, elle qui, tendant ses bras hospitaliers aux victimes des orages du siècle, les reçoit toutes pantes de leur agitation mondaine (2) ; elle qui les fait discrètement entrer dans la douceur de ses ombrages, pour que, tant est

(1) *Hist. litt. de la France*, t. I, p. 429-430.

(2) *Quæ procellosi naufragiis mundi effusos piissimis ulnis receperat venientes, ab illo sæculi flagrantæ arstu...*

« salutaire cette ombre intime du Seigneur,  
 « leur esprit troublé se recueille & s'apaise (1).  
 « Abondante en eaux vives, brillante de l'éclat  
 « des gazons, diaprée de fleurs, douce à l'odo-  
 « rat comme à la vue, elle offre à ses posses-  
 « seurs une image de ce paradis qui sera leur  
 « possession...

« Quelle réunion, doux Jésus, quelle famille  
 « de saints j'ai connue là! A voir comme les  
 « unit la charité, les abaisse l'humilité, les  
 « adoucit la piété, les fortifie l'espérance;  
 « comme est modeste leur démarche, prompte  
 « leur obéissance, réservé leur abord, sérieux  
 « leur visage, il semble contempler une des  
 « phalanges de la béatitude angélique (2). Ils  
 « ne recherchent ni ne souhaitent rien, si ce  
 « n'est celui-là seul que leurs souhaits appellent.  
 « Tout en poursuivant l'existence bienheureuse,  
 « ils la mènent cette existence bienheureuse (3),  
 « jouissant ainsi par avance des délices qu'ils  
 « ambitionnent. Quoi donc! Désirent-ils d'être  
 « retranchés du milieu des pécheurs? Ils le sont.

(1) *Ut illic spiritum sub illa interiore Domini umbra anheli  
 refumant.*

(2) *Ipse protinus contemplatione angelicæ quietis agmen  
 ostendunt.*

(3) *Dom beatam quærun vitam, beatam agunt.*

« Veulent-ils mener une vie chaste ? Ils la mènent. Cherchent-ils à consacrer tout leur temps à célébrer les louanges du Dieu créateur ? Ils le consacrent. Demandent-ils à jouir du commerce des saints ? Ils en jouissent. Aspirant-ils à la possession du Christ ? Ils le possèdent au fond du cœur (1). Tentent-ils d'atteindre aux cimes de la vie solitaire ? Ils y atteignent véritablement (2). Ainsi, par une grâce merveilleuse du Christ, ils ont, dans le présent, un avant-goût de presque toutes les félicités qu'ils sollicitent pour l'avenir. Ils tiennent cet objet de leur désir, alors même qu'ils poursuivent son espérance (3). »

J'ai tâché, autant que j'ai pu, de donner une idée exacte de quelques-unes des hautes inspirations de saint Euchère & de son plan, dans le premier de ses deux principaux ouvrages. Je n'ai eu, jusqu'ici, que des éloges à donner. Pour être impartial, je dois ajouter que le style, bien qu'il porte l'empreinte de beaucoup de travail, ne répond pas toujours à la grandeur de la pensée

(1) *Spiritu fruuntur.*

(2) *Vitam eremi adipisci gestiunt ? corde adipiscuntur.*

(3) *Rem porro ipsam capiunt, dum spem sequuntur.*

ni à la sévérité du sujet. L'illustre solitaire n'avait pas encore adopté cette sage sobriété de composition, qualité précieuse qui distingue le *Traité du renoncement au monde*, & qu'il dut, vraisemblablement, aux conseils & à la lecture du *Commonitorium* de saint Vincent, l'un de ses compagnons de solitude. Il ne fait pas toujours se préserver des entraînements de l'antithèse & de l'éclat fugace des oppositions enchevêtrées.

« Quoique, dit-il quelque part, le sol du désert  
 « soit parfois pulvérulent & léger, nulle part  
 « cependant les assises de l'édifice évangélique  
 « ne seront appuyées sur un terrain plus solide.  
 « Si quelque solitaire tente de bâtir sa maison  
 « au milieu de ces *sables*, ce n'est pas néan-  
 « moins sur le *sable* qu'il la bâtera (1). »

Ailleurs Eucher va jusqu'à jouer sur le nom de Lupus, le plus ancien solitaire de Lérins avec saint Honorat. « Cette île a vu le vénérable  
 « *Loup*, qui nous a figuré le *loup* de la tribu de  
 « Benjamin (2). »

Ainsi, les meilleurs esprits et les plus sérieux

(1) *In illis licet aliquis consistere arenis velit, nequaquam tamen super arenam domum construit.* » (*De laud. eremi.*)

(2) *Hæc habuit venerandi nominis Lupum, qui nobis illum ex tribu Benjamin lupum retulit.* (*Ibid.*)

succombaient à la tentation de ces enjolivements de la composition, poursuivis avec acharnement par quiconque alors se piquait de favoir écrire. Nous sommes, il faut le répéter, dans un siècle de décadence, digne vestibule de la barbarie où vont se plonger les siècles suivants. La fureur des *concetti* envahissait tout : chaire, barreau, littérature, relations privées, correspondance. Euchèr, font observer MM. Grégoire & Collombet, ses traducteurs (1), était en correspondance avec saint Honorat, évêque d'Arles. Quelquefois ces pieux personnages mêlaient dans leurs relations l'agrément au sérieux. Euchèr, répondant un jour à une aimable lettre de son ami, et faisant allusion aux tablettes de cire sur lesquelles elles étaient écrites, lui disait : *Vous avez rendu son miel à la cire* (2).

Pourtant, il faut le remarquer à sa louange, dans son coup d'essai, l'antithèse, la recherche, le jeu de mots font déjà l'exception : cet ouvrage nous en fournit une preuve entre plusieurs autres. Le genre de vie des anachorètes avait inf-

(1) *OEuvres de saint Vincent et de saint Euchèr de Lyon*, p. 275.

(2) *Mel, inquit, suum ceris reddidisti.* (B. Hil., *De vita Honorati*, xxii.)

piré à l'auteur cette réflexion : « Ils s'élèvent aux  
« sommets de la perfection, en cheminant par  
« d'humbles sentiers (1). » Il est curieux de voir  
ce que font de cette pensée si simple & si élégamment exprimée saint Sidoine & saint Césaire.

« Trois fois heureux, s'écrie celui-ci, l'île de  
« Lérins, qui, malgré sa petite & entièrement  
« *plane* superficie, est connue pour élever des  
« *montagnes sans nombre* vers le ciel (2). »

« Il apprenait à ses frères, renchérit Sidoine,  
« comme cette île *plane* a fait surgir de grandes  
« *montagnes* jusqu'au ciel (3). »

On devine aisément ce que font ces montagnes ; Sidoine & Césaire pouvaient le dire naturellement, à l'exemple de l'évêque de Lugdunum. Non, ils ont mieux aimé parler le langage du temps.

Mais nous voici en présence d'un chef-d'œuvre.

On traduit généralement le traité : *De contemptu mundi & sæcularis philosophiæ*, par : *Du*

(1) *Illi qui summa inmis petunt.*

(2) *Beata, inquam, et felix insula Lyrinensis, quæ, cum parvula & plana esse videatur, innumerabiles tamen montes ad cælum mississe cognoscitur!* (S. Cesar., *Homilia* xxv.)

(3) *Fratribus insinuans quantos illa insula plana miserit in cælum montes...*

*mépris du monde & de la philosophie du siècle.* Il vaudrait mieux peut-être interpréter par : *Du peu de fondement qu'il faut faire sur la vie, telle que l'enseigne la philosophie profane.* Dans ce charmant opuscule, saint Eucher ne prescrit pas d'une manière absolue de renoncer au monde ni de quitter son rang, sa dignité, son poste dans le siècle. Il se contente de tracer la ligne de conduite que tout chrétien doit suivre pour assurer son salut, tout en se conservant dans la position assignée par la Providence. Tandis que l'éloge de la solitude semble fait uniquement pour les personnes qui se consacrent à la vie religieuse, le traité du mépris du monde s'adresse plus particulièrement à ceux que leur position, leur désir, & surtout leur éloignement de la religion fondée par Jésus-Christ, maintiennent dans le courant général de la société.

En effet, l'auteur dédie ce second traité à Valerianus, ce parent de qui j'ai déjà parlé (1) C'était un personnage considérable, encore arrêté dans le paganisme, & digne toutefois, par la pureté de ses mœurs & ses excellentes inclinations, de prendre rang parmi les chrétiens.

Les expressions dont se sert saint Eucher ne

(1) Voyez ci-dessus, p. 217, not. 5.

peuvent laisser le moindre doute sur la religion que professait son noble parent. « Assurément, « lui écrit-il, grâce à ton caractère enclin à la « vérité, tu ne demeures pas étranger à l'esprit « de piété, toi qu'une favorable précocité de « bonnes mœurs a si bien conduit à l'observa- « tion de plusieurs des préceptes d'institution « divine, que tu sembles déjà, par une pré- « voyance de la nature, t'acquitter des princi- « paux devoirs de la religion (1). »

« Or, si quelqu'un d'illustre & d'opulent te « demandait afin de te recevoir au nombre de « ses enfants, tu irais à travers tous les obstacles « suscités, &, n'importe par quels chemins, « longs, tortueux ou pénibles, tu te précipite- « rais à son rencontre. Eh bien ! Dieu, le maître « absolu de toutes choses, t'appelle à son adop- « tion, t'offre, si tu l'acceptes, ce doux nom « d'enfant, dont il nomme son fils unique, Notre- « Seigneur (2). »

Il est donc impossible de se méprendre sur le but que se proposait saint Eucher.

La marche de son livre est à la fois rationnelle

(1) *Ut mihi videaris quædam religionis officia, quasi per providam occupasse naturam.*

(2) *Tibi blandum filii nomen impartiens, quo Deum nostrum, unicum suum nuncupat.*



& simple : honorer Dieu, donner à l'âme, son image au-dedans de nous, la direction qui doit la mener à une vie meilleure, considérer la brièveté de l'existence & le peu de solidité des grandeurs humaines, enfin, modeler sa vie sur la vie des justes, telle est la thèse parcourue, en quelques pages magistrales, par l'illustre parent de Valerianus.

Pénétrons maintenant dans le corps de l'œuvre. Certes, on remplirait des bibliothèques de tout ce qui a été écrit sur la nature de l'âme, sur les fins dernières de l'homme, être fragile, jeté pour un instant sur la face du monde ; trouverait-on, dans tout cet amas, beaucoup de pensées qui surpassent ces quelques paroles d'Eucher ?

« D'éminents docteurs ont dit avec raison  
 « que la chair est l'esclave & l'âme la souveraine :  
 « c'est donc à tort que, rejetant la souveraine  
 « au dernier rang, nous accordons une préfé-  
 « rence injuste à l'esclave. La meilleure part de  
 « nous-même a droit à nos sollicitudes. Qui  
 « mérite mieux, en effet, tous nos soins que ce  
 « qui constitue le plus magnifiquement la ma-  
 « jesté de notre être ? (1) Devons-nous, dans la

(1) *Omni nobis cura respiciendum est ubi substantiæ nostræ abundantior dignitas constituit.*

« distribution de notre estime, tenir l'âme au-  
 « dessous de son indigne rivale? Encline au mal,  
 « ce qu'elle tient de sa nature, la chair nous  
 « entraîne vers la terre, son point de départ;  
 « l'autre, au contraire, émanation du Père des  
 « lumières, tend, douée de la propriété des  
 « flammes, à s'élever dans l'empyrée. Image en  
 « nous du Dieu suprême, elle y réside comme  
 « un témoignage inestimable de l'intervention  
 « divine (1). Consacrons donc à la garder  
 « toute notre attention et toutes nos forces.  
 « Dirigeons-la bien, conservons-la pure, et nous  
 « aurons gardé le dépôt de Dieu (2). »

Désabusé de bonne heure de l'illusion des grandeurs terrestres, par le spectacle de leur mobilité, Eucher se plaît à reporter ses regards sur la splendeur effacée des monarques tombés, à l'époque où lui-même comptait parmi les grands de la terre. Ce docteur qu'avait poussé dans la solitude tant de lugubres retours des choses d'ici-bas, pouvait-il, dans un écrit dirigé contre les séductions du siècle, ne pas le montrer comme il l'avait vu, comme il était, comme il fera tou-

(1) *Hæc in nobis imago Dei, hæc pretiosum est divini muneris pignus.*

(2) *Dei depositum tuemur.*

jours? Voici quelques-unes de ses réflexions sur ce chapitre si vieux et toujours si neuf; on les dirait faites pour ce temps de rois abattus & de trônes jetés par terre.

« Oh! de ces hautes fortunes, quelles qu'elles  
 « soient, que rapide est la perte & prompte la  
 « décadence! Nous avons vu naguère des  
 « hommes saturés de dignités s'asseoir aux faîtes  
 « les plus élevés des grandeurs, &, par la diffu-  
 « sion de propriétés sans nombre, étendre  
 « leur patrimoine d'un bout à l'autre de  
 « l'univers. Ils avaient eu des succès plus  
 « grands que leurs espérances, des prospérités  
 « plus vastes que leurs désirs (1); mais pourquoi  
 « citer des félicités particulières? Des rois, dans  
 « tout l'orgueil du pouvoir suprême, ont paru,  
 « brillants d'or & de pierreries. Leurs manteaux,  
 « ô merveille, étincelaient, brochés de métaux  
 « précieux (2). A leurs diadèmes rayonnait le  
 « feu des diamants. Dans leurs cours s'étalait la  
 « magnificence des grands & des seigneurs;  
 « dans leurs palais, le luxe pompeux des lam-  
 « bris revêtus de dorures. On donnait à leurs  
 « volontés le sens de droit des peuples, à leurs

(1) *Cupiditates successibus vicerant; rebus vota transcendebant.*

(2) *Horum tegmina, mirum dictu, textis irradiabant metallis.*

« paroles, le nom de lois (1). Mais à qui la  
 « félicité d'un jour peut-elle donner une élé-  
 « tion supérieure à l'humanité? Voilà que de  
 « tout ce faste il reste moins qu'une ombre,  
 « que cette superfluité de richesses a passé, &  
 « avec tant de biens, les maîtres eux-mêmes!  
 « De ces monarques glorieux, dont le règne est  
 « d'hier, on ne parle déjà parmi nous que comme  
 « d'un rêve : tout leur superbe appareil, qui  
 « était là, gît à cette heure dans le néant (2). »

Eucher laisse tomber aussi, en passant, quelques observations tristes sur la brièveté de l'existence. Ce sont peut-être les endroits les mieux écrits de son livre.

« Nos pères, dit-il quelque part, ont disparu  
 « d'abord, nous nous en irons à notre tour;  
 « nos neveux suivront. De même que, venant  
 « du large & se suivant l'une l'autre, des vagues  
 « se brisent aux écueils avancés du rivage, de  
 « même aux bornes de l'éternité échouent suc-  
 « cessivement tous les âges (3). » Ce gémiss-

(1) *Eorum voluntates jura hominum, eorum verba leges appellabantur.*

(2) *Omnia illo quæ hic erant magna, modo jam nulla sunt.*

(3) *Velut ex alto undarum jactus, aliis atque aliis supervenientibus, in litoris extrema franguntur; ita in terminum mortis succidua alliduntur ætates.*

ment n'est pas nouveau : on le trouve dans la bouche de Job. Il est curieux de comparer la forme, dont Eucher l'a revêtu, avec celle que le pinceau magistral de Dante lui donne, dans ces deux tercets si mélancoliques de son Enfer :

« Comme en automne les feuilles se déta-  
 « chent l'une après l'autre, jusqu'à ce que l'arbre  
 « voie à bas sa dépouille entière, ainsi la posté-  
 « rité fatale d'Adam se précipite du rivage,  
 « âme après âme, à chaque signal du nocher,  
 « telle qu'une troupe d'oiseaux, à tous les appels  
 « de l'oiseleur (1). »

Ici la similitude est d'autant plus saisissante qu'elle se mêle à une action. Cependant je n'ose décider si la poésie du chantre de Béatrix l'emporte, malgré toute sa beauté, sur la prose du philosophe chrétien.

Il faudrait s'arrêter à chaque page, si l'on voulait relever tous les endroits remarquables du traité que j'analyse. Sans doute, la phrase n'a

(1) *Come d'autunno si levan le folie,  
 L'una appresso del altra, alfin che il ramo  
 Vede alla terra tutte le sue spoglie,*

*Similmente il mal seme d'Adamo  
 Gittarsi di qual lido ad una ad una  
 Per cenni, come augel per suo richiamo.*

(*Infern.*, cant. III).

pas l'ampleur majestueuse de la période cicéronienne. Parmi les Pères, le seul Lactance approche quelquefois de l'auteur des *Tusculanes* & des *Offices* ; mais Eucher ne cherche point à rivaliser avec les écrivains de l'antiquité profane. Sur son style, formé à l'école de Lérins, se sont déteintes la gravité & la concision des Ecritures. Il en résulte un genre de composition à part : le moule est ferré, mais la pensée y trouve toujours l'étendue qui lui est nécessaire. On croirait souvent lire quelqu'un des livres sapientiaux.

Je m'étonne que, dans les classes supérieures de langue latine, on n'introduise pas les parties principales de cette œuvre. Leur traduction profiterait aux élèves de plus d'une manière. Elle leur donnerait une idée de la robuste latinité de ce Père qui fut, sans le chercher, ajouter une palme à la gloire des lettres romaines ; elle leur apprendrait à méditer, aux heures de quiétude, sur la condition passagère de l'homme ici-bas, et laisserait dans leur mémoire un peu de cette science suprême de la vie, qui consiste à jouir modérément de la bonne fortune & à supporter courageusement la mauvaise. Ce serait, à mon sens, un supplément heureux aux éloquents traités de Cicéron.

Erasme, si bon appréciateur des choses de

l'intelligence, en a jugé ainsi. Suivant cet illustre critique, Eucher, par son traité *De contemptu mundi*, s'est mis au premier rang des Pères; il possède tout : élégance, clarté, profondeur, & sa thèse marche & se soutient jusqu'à la fin, avec une égale puissance (1).

Cet éloge de l'opuscule de l'évêque de Lyon me paraît très-mérité, malgré quelque exagération de la forme. Je signalerai toutefois chez ce Père une opinion qui, envisagée de notre point de vue moderne, semblera peut-être singulière. Eucher croyait à la prochaine fin du monde (2) : comme la plupart des chrétiens, alors que la tradition était, pour ainsi parler, encore vivante, il prenait à la lettre les paroles de Jésus-Christ, sur la proximité de son avènement. Quelques-uns des Apôtres, qui les avaient recueillies de la bouche même du divin Maître, leur donnaient ce sens d'imminence, et saint Paul avait dit formellement, ainsi que le rapporte saint Eucher : « En nos temps, les derniers des siècles s'achè-

(1) V. dans l'édit. d'Eucher de 1530, l'*epist. Alardo* : *Si quid meo suffragio tribuis, nihil video profectum a nostræ religionis hominibus, qui eloquentiæ quoque gloria floruerunt, quod cum hujus phrasi sit conferendum, etc.*

(2) *Jam ipse mundus in finem suum vergens, spatiis agatur extremis... In defectum viribus viro consumptis urgetur, adminiculisque suis destituitur, cum jam in senium nutanti oneri succumbat.*

« vent (1). » On voit combien était respectable le fondement des croyances millénaires du saint évêque.

Il ne me reste plus qu'à donner le catalogue de ses œuvres.

Celles qui lui doivent être authentiquement attribuées sont, outre la lettre à saint Hilaire, le fragment d'homélie conservé par Claudien Mamert et les deux traités que j'ai analysés.

1° *Liber spiritalis intelligentiæ ad Veranum filium*, ou Formules spirituelles.

Dans ce livre, Eucher donne à l'aîné de ses fils, saint Véran, l'explication de plusieurs expressions figurées ou extraordinaires des Écritures. OEuvre purement didactique, ces formules sont écrites avec la simplicité que le genre comporte.

2° *Institutionum ad Salonium filium libri duo*, ou les Institutions, divisé en deux parties.

Adressé à Salone, le second des fils de l'auteur, cet opuscule n'est, à proprement parler, qu'une continuation du précédent. On y trouve l'interprétation d'un grand nombre de mots hébraïques, jointe à l'explication de tout ce que

(1) *In nos fines sæculorum devenerunt.* (S. Paul., I, Corinth., x.)



la lecture de la Bible peut offrir d'obscur, dans les termes & les façons de parler qu'elle affecte. L'auteur y déploie une grande érudition géographique, historique & philologique. Les deux livres des *Institutions* devinrent le guide des docteurs & des ecclésiastiques de ce temps. Saint Hilaire, d'Arles, qui n'avait pu les lire que très-rapidement, insiste, dans une de ses lettres auprès de saint Eucher, pour en obtenir une communication, qui lui permette d'en faire profiter ses études (1).

3° *Admonitio in passionem S. Mauricii & sociorum*, ou Actes du martyre de saint Maurice & de ses compagnons.

C'est un récit fort court du martyre subi par la légion Félix, autrement Thébéenne (2), au lieu d'Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice en Valais. On fait que cette légion, commandée par le tribun Mauricius, refusa d'obéir à Maximien, collègue de Dioclétien, qui lui ordonnait de sacrifier aux dieux & de prêter main forte à

(1) Colonia, *ouvr. cité*, p. 260.

(2) Les commentateurs ne sont pas d'accord, sur les motifs qui ont fait donner à la légion Félix le nom de Thébéenne. Mais c'est bien de cette légion dont il est question, dans les Actes; ce vers de Fortunat l'atteste :

*Et legio Felix Agaunensis adest.*

l'exécution des mesures sévères décrétées contre les chrétiens. Irrité de la résistance de ces légionnaires, Maximien les fit cerner et décimer, dans le val resserré d'Agaune.

Le manuscrit original a été retrouvé par le P. Chifflet, dans l'abbaye de Saint-Claude. Tillemont, Ruinard & les Bénédictins lui ont reconnu tous les caractères de l'authenticité. Le style, néanmoins, n'atteint ni à la correction ni à l'élégance du style des traités sur la solitude & le mépris du monde. Voici un fragment du discours prêté par l'auteur au tribun Mauricius & aux principaux de ses centurions :

« Nous sommes tes soldats, ô empereur, mais  
« nous sommes aussi les serviteurs de Dieu.  
« Nous te devons le service militaire ; à lui, la  
« conscience exempte de remords. Nous rece-  
« vons de toi la solde due à nos devoirs, mais  
« nous tenons la vie de lui. Exécuter, ô empe-  
« reur, ta volonté, en ce que tu nous ordonnes,  
« est impossible, ce serait renier Dieu, notre  
« créateur & notre maître & ton Dieu comme  
« à nous, que tu le veuilles ou non (1). Que tes

(1) *Velis, nolis*, expression d'une familiarité assez peu respectueuse, qui jure avec le ton général de la harangue. On la rencontre en saint Jérôme ; mais ce Père ne l'emploie pas vis-à-vis d'un empereur.

« ordres ne nous mettent pas dans une position  
 « si funeste qu'elle nous oblige à l'offenser, &  
 « nous t'obéirons, comme nous l'avons fait jus-  
 « qu'à ce moment; sinon nous lui obéirons plutôt  
 « qu'à toi. Nous t'offrons nos bras contre n'im-  
 « porte quel ennemi; les tremper dans le sang  
 « innocent est à nos yeux un crime. Ces bras sont  
 « accoutumés à diriger leurs coups contre les  
 « méchants & contre les ennemis, non à mettre  
 « en pièces des justes et des citoyens (1). »

Je regarde comme inutile de donner une liste des ouvrages attribués à saint Eucher. Comme à tous les riches, les prêtres lui sont venus en grand nombre. Parmi ces prêtres d'outre-tombe, les lettres à Philon ne laissent pas que d'être importantes pour l'histoire du diocèse de Lyon. Elles furent écrites pour signaler la nécessité de relever de ses ruines l'abbaye de l'Ile-Barbe, qui menaçait de s'écrouler sous les coups que lui avaient portés les barbares. Baluze les a inférées au deuxième volume d'Agobard.

Depuis l'invention de l'imprimerie, Eucher n'a pas plus manqué d'éditeurs que de traducteurs. Voici l'énumération chronologique des uns et des autres :

(1) *Laniare pios et cives nefciunt.*

## TRADUCTIONS

1552. *Exhortation rationale de saint Eucher à Valérian*, traduite en vers françois, jouxte l'oraison latine, par B. Aneau. Lyon, Macé-Bonhomme, in-4<sup>o</sup>.

1658. *La Solitude chrétienne*. Paris, Favreux, 3 vol. in-12.

On fait par Barbier que cette traduction est l'œuvre de l'abbé Le Roy.

1659. *La Solitude chrétienne* (deuxième édition). Paris, Favreux, 2 vol. in-18.

Les deux lettres de saint Eucher, traduites par l'abbé Le Roy, ont été recueillies dans le premier des trois volumes in-12, publiés à Lyon chez E. Bachelu, 1699, pp. 125 à 302.

1672. *Du Mépris du monde*, traduction d'Arnaud d'Andilly.

1687. Deuxième édition, 1 vol. in-16.

Cette traduction se retrouve dans les OŒuvres diverses du même auteur; Paris, Le Petit, 1675, in-folio, dans le journal ecclésiastique de l'abbé Dinouart, juin 1764, et, retouchées par l'abbé Guillon, dans la Bibliothèque choisie des Pères, t. XXIII.

1823. *Lettre de saint Eucher à Valérian*, tra-

duction nouvelle, ou plutôt paraphrase, par M. O' M (O' Mahony.)

1834. *OEuvres de saint Vincent de Lérins et de saint Eucher de Lyon.*

Traduction nouvelle, avec le texte en regard, notes et préfaces, par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet. Lyon, Rufand, 1 vol. in-8°.

La partie réservée à saint Eucher embrasse la moitié du volume, à partir de la page 253. Elle contient, outre les deux traités de la Solitude et du Mépris du monde, une vie du saint et des notes pleines de la meilleure érudition. Quant à la traduction, travail destiné à reléguer dans l'oubli toutes les translations précédentes, elle joint à une rare fidélité une élégance des plus remarquables. Très-utile pour l'interprétation du texte, elle a le mérite de donner, aux personnes étrangères à la langue latine, une idée de l'original aussi vraie que peut la donner une traduction.

## ÉDITIONS

On connaît d'Eucher onze éditions anciennes.

1525. Seconde lettre d'Eucher. Paris, Joffe-Bade, in-8°.

1530. La même, avec deux autres traités et les scholies d'Erasme. Bâle, Cratandre, in-4°.

1531. La même avec les scholies. Bâle, Froben, in-4°.

1541. Edition donnée à Lyon par les Gryphe, in-8°.

1578. Autre, avec d'autres ouvrages, due aux soins de Gilbert Genebrard. Paris, Gilles Gorbin, in-8°.

1618. Cologne, Bibliothèque des Pères.

1621. Les deux traités avec la vie de saint Paulin de Nole. Anvers, Plantin, in-12.

La meilleure édition connue du texte d'Eucher.

1627. Les mêmes, sous ce titre : *OEuvres ascétiques de saint Eucher*. Edition donnée par le P. Turrien. Lyon, F. de la Bottière, in-12.

1644. Les mêmes. Gênes.

1671. *De vera sapientia, vera virtute & tranquillitate animi, etc.* Bruxelles, Fr. Foppens, in-32.

1677. *Bibliotheca maxima patrum*, t. VI. Lyon, in-folio.

Les onze éditions, dont je viens de donner la nomenclature, ne sont pas les seules qui aient été faites des œuvres ou de quelques-unes des œuvres de saint Eucher. Il en existe un plus grand nombre; mais ces publications, pour la plupart, sont ou des éditions de livres faussement attribués à l'illustre évêque, ou des éditions

de ces livres, mêlés les uns à des œuvres d'autres docteurs & écrivains ecclésiastiques, les autres à des écrits véritables de l'auteur. On en trouvera la suite entière, dans le *Patrologiæ cursus completus* de l'abbé Migne, t. L, pp. 687, & seq. Paris, in-4°, 1846.

Ce cours complet de Patrologie contient lui-même toute la série des ouvrages réels, supposés ou douteux du vieux docteur; en même temps, les préfaces & les appréciations des plus célèbres d'entre les éditeurs précédents. Il serait difficile d'exiger plus & mieux, comme ensemble & comme pureté des textes.

Entre saint Eucher, le prêtre Constance & saint Sidoine, se dresse un intervalle de près d'un demi-siècle qu'aucun écrit ne comble. Les invasions, l'incurie des barbares n'ont, je l'ai dit en commençant, laissé debout que les noms seuls des lettrés & des savants, qui furent l'honneur de cette époque intermédiaire.

Dans les pages suivantes, j'aurais eu occasion de rappeler à la lumière toute cette pléiade éteinte, car elle se trouve attachée à la vie de Sidoine, par le triple lien du préceptorat, de l'amitié & de la confraternité littéraire. Mais les occupations administratives, l'âge & les infirmités qu'il amène à sa suite, ont souvent in-

terrompu mon travail : tous ces inconvénients ont fini par me forcer de m'arrêter en chemin. Je n'ai donc pu, à mon grand regret, & malgré les encouragements dont m'a honoré l'Académie, remplir l'engagement que j'avais contracté envers elle, sans tenir compte de mon âge ni calculer avec mes forces. Au lieu de continuer le projet, trop ambitieux, d'une Histoire littéraire de Lyon, j'ai dû me borner à une Étude sur les six premiers siècles littéraires de cette ville, encore aujourd'hui si célèbre.

FIN



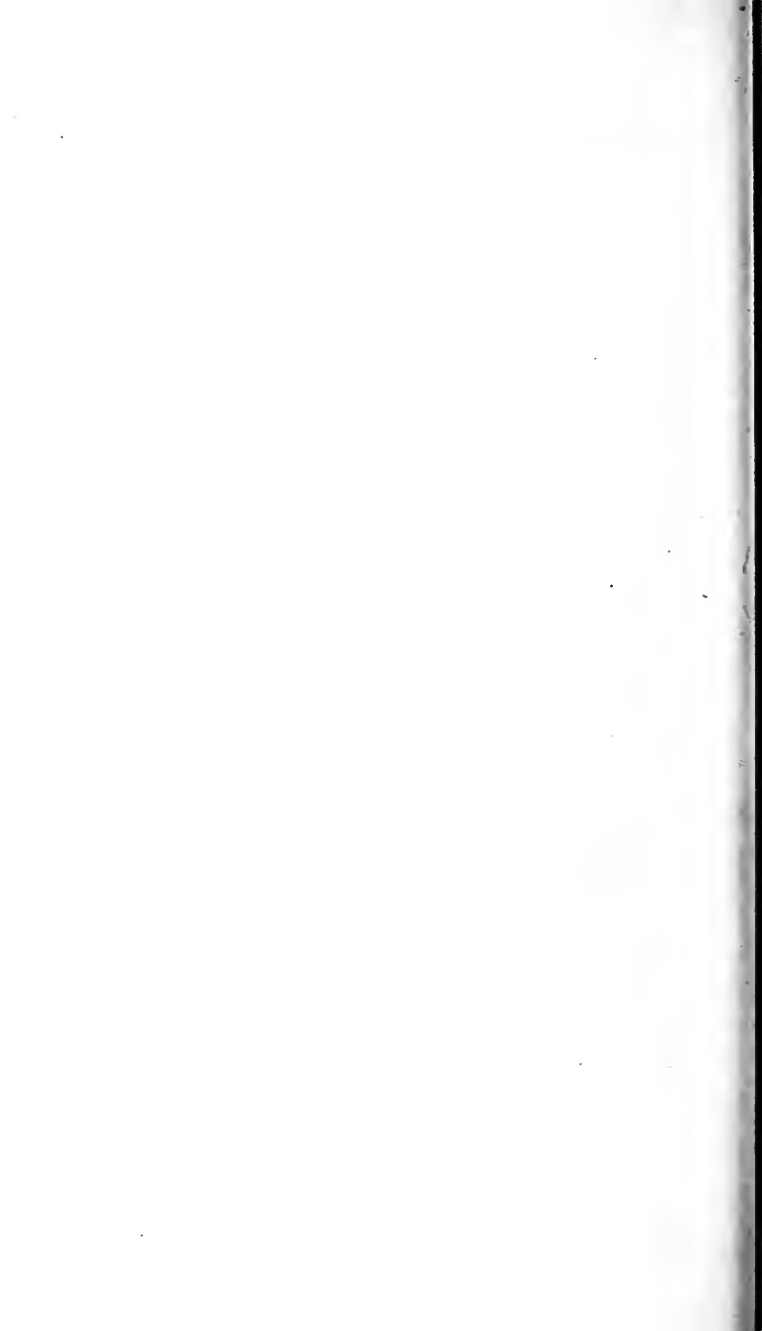


## ERRATA

---

- Page 3, ligne 2; archaïsmes, *lisez* : archaïsmes.
- Page 10, lignes 12 & 13; ces idiomes légumières étaient au nombre de trois, *lisez* : ces idiomes légumières, au nombre de trois, étaient :
- 13, — 19, il me paraît; *lisez* : il ne paraît.
- 29, — dernière; *secundis*, *lisez* : *secundes*.
- 30, — première de la note; *Pace tua*, etc., *lisez* : *Pace tua natoque adfis*..... c'est-à-dire : durant ta paix, de ta bienveillance encourage ton fils.
- 31, — 7; *habentis*, *lisez* : *habenis*.
- 31, — 10; *placidissima*, *lisez* : *placidissima*.
- 32, — dernière de la note; *ἐπίστρυτο*, *lisez* : *ἐπίστρυτο*.
- 41, — première de la note 2; laborieuses, *lisez* : agricoles.
- 48, — 21, la royauté; c'est l'ordre logique, *lisez* : la royauté. C'est l'ordre logique.
- 51, — 13; (2), *lisez* : (1).
- 69, — 11 de la note 2; faiait, *lisez* : faiait.
- 70, — 2 de la note; de Condate, *lisez* : du Condate.
- 70, — 10 de la note; grecque, *lisez* : étrangère.
- 78, — 10; métempsychose, *lisez* : métempsychose.
- 78, — 1 & 2 de la note; Guignaut, *lisez* : Guignaut.
- 79, — dernière de la note; 2 & 3, *lisez* : 2 & 7.
- 93, — 7; Zéphirin, *lisez* : Zéphyrin.
- 100, — 14; M. Saulcy, *lisez* : M. de Saulcy.
- 104, — 1 de la note; dépasse beaucoup, *lisez* : dépasse de beaucoup.
- 127, — 10; *ἡ xxz*, *lisez* : *ἡ xzx*.
- 181, — dernière de la note; *prouençals*, *lisez* : *prouençalo*.







## TABLE

---

### I

Origines de Lyon. — Langage de ses premiers habitants. — Monuments de la Littérature latine. — Concours de l'Autel de Lyon. — Libraires de Lyon. — Munatius Plancus. — Julius Florus et Julius Secundus. — Germanicus. . . . . pages 1-36.

### II

Monuments de la Littérature latine (*suite*). — L'empereur Claude. — Aebutius Liberalis. — Geminus. — Abascantus . . . . . pages 37-64.

### III

Monuments de la Littérature grecque. — Saint Irénée . . . . . pages 65-88.

### IV

Monuments de la Littérature grecque (*suite*). — Caius. — Saint Hippolyte. . . . . pages 89-124.

### V

Monuments de la Littérature grecque (*suite*). — Caius et saint Hippolyte. — Les *Philosophumena* . . . . . pages 125-139.

### VI

Monuments de la Littérature grecque (*suite*). — Le premier concile des Gaules tenu à Lyon . . . . . pages 141-155.

## VII

Monuments littéraires du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.

— Titianus; les écoles de Lyon. — Saint

Just. — Le poème *De laudibus Domini*. —

Afranius Syagrius . . . . . pages 157-192.

## VIII

Monuments littéraires du V<sup>e</sup> siècle. — Ruti-

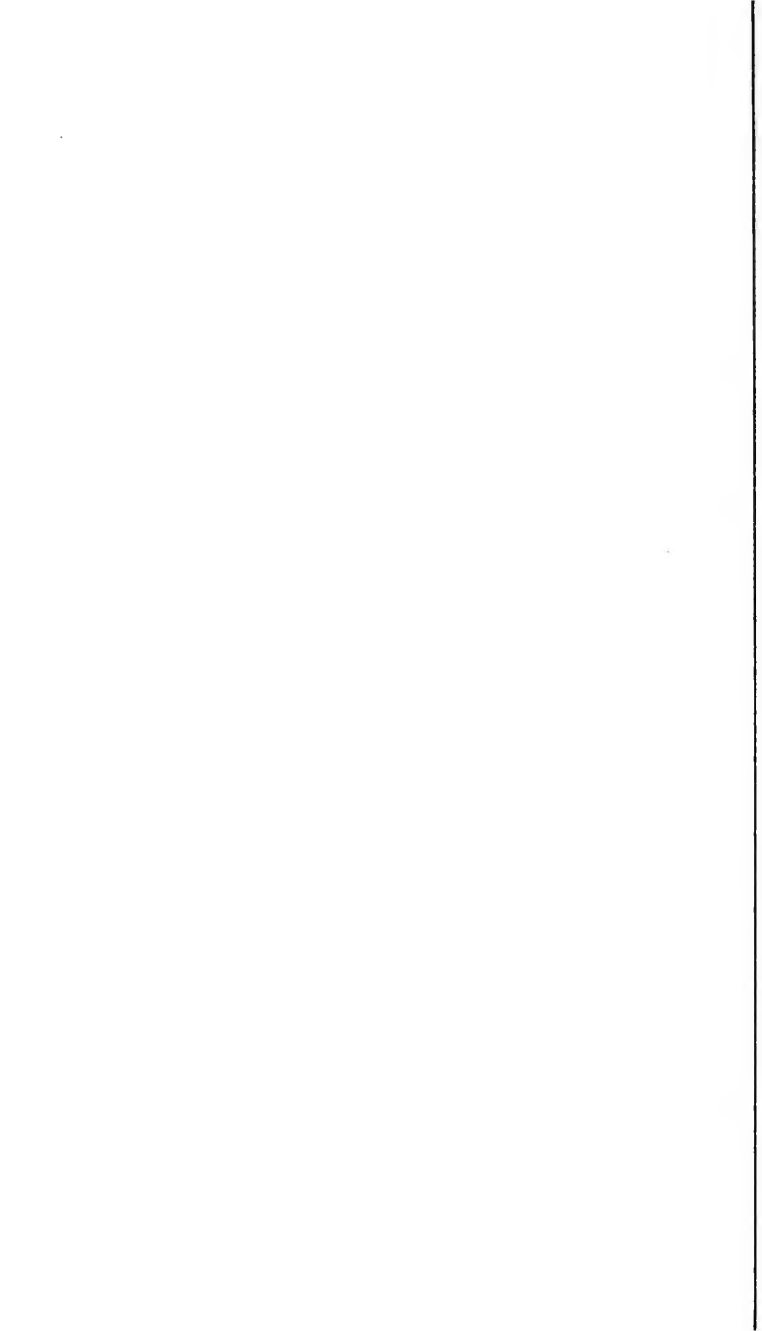
lius Numatianus. — Emulation entre les

lettres chrétiennes et les lettres payennes.

— Eufèbe d'Emèse. — Saint Eucher. . . . . pages 193-254.









La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

--	--	--





a39003



002348299b

CE PN C849

.L9L3 1876

CCO LA SAUSSAYE, SIX PREMIERS

ACC# 1208139

